



ENRICHIT SON OFFRE DU WEEK-END



Le Journal du Dimanche

ENTERREMENT DU PAPE FRANÇOIS

L'émotion et l'espérance

➤ ROME EN ÉBULLITION
Le récit des envoyés spéciaux du JDD place Saint-Pierre

➤ ÉLECTION DU PROCHAIN PAPE
Tout comprendre à ce qui va se décider au Vatican



M 00831 - 4085 - F: 2,90 €

With love, Since 1837 **TIFFANY & CO.**

HardWear by Tiffany*

Un design de 1962 inspiré par
l'énergie de New York.

Une ode au pouvoir
transformateur de l'amour.



Tiffany.fr | © 2025 T&CO. *HardWear par Tiffany. **Avec amour, depuis 1837

*With love, Since 1837*** **TIFFANY & CO.**

L'événement

CHRÉTIENTÉ À Dieu, pape François

REQUIEM 400 000 fidèles émus se sont rassemblés à Rome pour les funérailles du pape François, dans une ambiance recueillie et populaire

MAGNIFICAT En présence d'une cinquantaine de chefs d'État, le combat pour la paix de François, pape de la mondialisation, a été honoré

Envoyés spéciaux, Rome (Italie)



Décidément, il ne fait rien comme les autres. Le pape des paradoxes, jusqu'à son enterrement, sobre et chatoyant, dans la peine et la joie, aussi papal que normal. Plus simple que celui de Jean-Paul II, géant du siècle, plus chaleureux que celui de Benoît XVI, alors « pape émérite » retiré depuis une décennie. Les grands de ce monde sont là, réduits au silence. Ou à des conciliabules en marge de l'événement, comme la rencontre aux airs de passage à confesse entre Donald Trump et Volodymyr Zelensky. Pour quelques heures, Rome est à nouveau le centre du monde.

Au petit matin, il fait bon et un silence léger règne place Saint-Pierre : on croise des yeux collés par une nuit trop courte, des prêtres qui dévorent un

Le pape "aurait aimé cette simplicité", qui a réuni les puissants et les plus humbles

beignet, une farandole d'habits religieux qui se fraient un chemin entre un maillot de Messi et une famille assoupie. Répétition des litanies, chapelet, arrivée des chefs d'État, gardes suisses en place, drapeaux arborés, tout est en place pour la messe en mondovision : elle sera recueillie et digne.

Les cloches sonnent dix heures puis s'avance lentement, entouré des cardinaux, le cercueil du pontife, sur les épaules des porteurs émus. La liturgie est épurée, autant que la sépulture souhaitée par François – et que son testament, dont c'était l'unique volonté exprimée. Le cercueil en bois de cyprès doublé de zinc repose sur le parvis de la basilique Saint-Pierre et les 250 000 fidèles rassemblés sur la place s'abîment en prière, dans un profond silence que perce seulement le chœur pontifical de la chapelle Sixtine qui porte leurs prières.

Les grands combats de François

Giovanni Battista Re, doyen du Collège des cardinaux, rappelle que le Saint-Père, la veille de sa mort, jour de Pâques, donnait la bénédiction *urbi et orbi* (à la ville et au monde) avant d'aller à la rencontre de la foule une dernière fois. Son homélie est très attendue. Des applaudissements la ponctuent, rares mais nourris, à l'évocation

des grands combats de François : « *Les gestes et ses exhortations en faveur des réfugiés et des personnes déplacées sont innombrables* », rappelle le cardinal Re en évoquant le premier déplacement de François sur l'île de Lampedusa, pour dénoncer « l'indifférence » du monde face aux morts noyés en Méditerranée. *Laudato si'*, l'encyclique de l'écologie intégrale, reçoit elle aussi des applaudissements après l'évocation de « *la maison commune* ». Avant que certains chefs d'État ou têtes couronnées n'échangent un geste de paix, l'homélie s'achève en soulignant à quel point François a toujours essayé d'être un artisan de paix : « *La guerre laisse toujours le monde pire qu'il n'était auparavant : elle est toujours une défaite douloureuse et tragique pour tous.* »

Avant le Magnificat final, la bénédiction libère les fidèles. Le cardinal Jean-Paul Vesco, archevêque d'Alger, offre encore la sienne à qui la sollicite à la sortie de la place Saint-Pierre, et confie au JDD que le pape « *aurait aimé cette simplicité* », qui a réuni les puissants et les plus humbles : « *C'était un grand témoin. On le savait, mais cette foule montre que l'Église touche encore des cœurs.* » Celui de Teresa, venue avec son mari, a tressailli : « *papista* » assumée, tendance posters, citations et images pieuses, elle tient à célébrer la continuité entre les trois derniers papes, à rebours d'oppositions qu'elle juge caricaturales : « *Je crois à ce qui était écrit sur une banderole, ils ont incarné les trois vertus théologiques : Jean-Paul II, le pape de l'espérance, Benoît XVI, "ferme dans la foi", et le pape François, la charité, l'amour incarné. C'est un même message évangélique, décliné par des messagers différents. Ils sont complémentaires !* » Pauline, 25 ans, arrivée de Haute-Savoie dans la nuit, est moins exubérante mais tout aussi émue : elle pensait faire simple « *acte de présence* », mais a été cueillie par la cérémonie. Elle a grandi avec ce pape : « *En dix ans, j'ai vu l'Église évoluer énormément. Le pape François nous a invités, nous particulièrement les jeunes, à la faire nôtre ! Je lui suis aussi reconnaissante pour la place centrale qu'il a donnée à l'écologie, et je partage la gratitude de mes amis homosexuels, pour qui le pape a su trouver les mots !* »

Un jeune curé de campagne français, séminariste il y a douze ans pour l'élection de Fran-

çois, qu'il avait vécue place Saint-Pierre, se remet de ses émotions avec une bonne glace : « *Nous tous, frères prêtres, étions en train d'enterrer notre père. C'était une expérience de l'Église universelle, au-delà des rites – les rites orientaux étaient représentés – et des sensibilités personnelles : une magnifique illustration de ce que signifie choisir d'aimer l'Église.* »

Le pape achève son dernier voyage

C'est ce qu'illustre Soane Patita Paini Mafi, charismatique cardinal tongien, en discussion avec des prélats africains. Voix de l'Océanie, il salue la « *solemnité* » de la cérémonie et sa profondeur spirituelle. Arrivé d'Australie pour un pèlerinage jubilaire, le jeune Jakob regrette déjà le pape de sa génération, « *progressiste comme les jeunes d'aujourd'hui* ». Des familles indiennes vivent à Rome témoignent du « *charisme d'accueil et d'écoute* » du pape, rencontré plusieurs fois lors de repas organisés pour les pauvres. On retrouve des Français, et leur esprit critique légendaire, « *heureux de vivre cet événement, avec néanmoins un regret : aucune allusion n'a été faite aux milliers de jeunes qui s'étaient initialement déplacés pour le jubilé des adolescents. La messe était belle et très priante, c'est l'essentiel... avec l'utilisation du latin comme langue universelle de l'Église, c'est quand même bien pratique* », ironise une mère de famille.

Au terme d'un parcours de 6 kilomètres dans les rues de Rome en côtoyant quelques lieux emblématiques de la ville, escorté par une foule toujours nombreuse, le pape achève son dernier voyage en papamobile, accueilli là où il sera inhumé, par les plus démunis. Une quarantaine de personnes, roses blanches à la main, sont là pour lui rendre hommage, des détenus, anciens sans-abri, personnes transgenres... Toutes ou presque ont déjà rencontré François. L'heure n'est pas encore à la fumée blanche, aux alcôves et au conclave. La densité d'une vie saisit les fidèles et les curieux. Tout est accompli. En face de la basilique où repose désormais le défunt, une banderole accrochée aux fenêtres parle pour elles et pour tous : « *Grazie Francesco.* » ●

HUMBERT ANGLEYS
ET PHILIPPINE FARGES

L'événement



Samedi, 250 000 fidèles se sont rassemblés sur la place Saint-Pierre pour prier pour le pape François.

MICHAEL KAPPELLER/DPA/BACA

CARLO ACUTIS Une canonisation reportée !

SAINTETÉ Le jeune Milanais, premier saint de la génération des « millennials », devait être canonisé ce dimanche

Des scouts partout, des groupes d'ados, des parents venus avec leurs enfants, parfois inscrits dans une école qui porte son nom... Ils sont nombreux à être venus pour le jubilé des adolescents, mais surtout pour « Carloo ! La joie du don de soi ! Le saint de notre génération ! » Les « Freunde von Carlo Acutis », venus de Munich, agitent leurs bannières aux airs de « tifo » de supporters, pour une photo de groupe, dans le soleil couchant de la Via della Conciliazione qui mène à la place Saint-Pierre. Plutôt qu'à des funérailles papales, ils devaient assister à sa canonisation, ce dimanche à Rome, mais elle a été reportée *sine die*. Une canonisation sans pape n'est pas possible... Ils sont « quand même contents d'être là », sourit le prêtre qui les accompagne.

Le pape François devait faire de l'adolescent milanais le premier saint de la génération des *millennials*, pour offrir à la jeunesse le témoignage que la sainteté n'attend pas et qu'elle peut s'inscrire dans notre temps : Carlo Acutis, né en 1991, emporté par une leucémie foudroyante à 15 ans, était animé d'une foi profonde et d'une maturité étonnante. Soucieux des pauvres, il créait des sites internet et en avait dédié un aux miracles eucharistiques. Une autre occasion se présente en cette année jubilaire, « année sainte » riche en rassemblements pour l'Église : beaucoup espèrent que sa canonisation soit désormais jumelée avec celle de Pier Giorgio Frassati. Autre jeune laïc italien, Turinois et montagnard, ce dernier doit être canonisé le 3 août, cent ans après sa mort, à l'occasion du jubilé des jeunes. ● H. A.

Carlo Acutis est mort à 15 ans d'une leucémie. Son corps est resté intact depuis son décès.

GREGORIO BORGIA/AP/SIPA



Pax romana

Conciliabule Trump et Zelensky ont échangé pendant quinze minutes dans la basilique Saint-Pierre

Donald Trump et Volodymyr Zelensky ne s'étaient plus parlé depuis le 28 février dernier. Humilié en mondovision par le président américain et son vice-président J. D. Vance qui lui reprochait son ingratitude, le président ukrainien avait précipitamment quitté la Maison-Blanche plutôt que de signer sous la contrainte un accord d'exploitation de ses minerais.

Mais il est des lieux où souffle davantage l'esprit, où l'improbable devient possible. Hier, dans la basilique Saint-Pierre, en marge des funérailles du pape François, à proximité des Portes de la mort sculptées par Giacomo Manzù et sous le regard du Christ baptisé peint par Carlo Maratta, les deux hommes se sont vus quelques minutes avant que ne débute la messe. Il était 9 h 30. Seuls, assis

sur des fauteuils rouges, ils ont échangé sur un éventuel cessez-le-feu en Ukraine dans un étrange conciliabule qui aura duré quinze minutes.

Emmanuel Macron et Keir Starmer, le Premier ministre britannique, qui auraient rêvé de prendre part aux discussions, n'ont pu les rejoindre que pour donner davantage de relief à ce tête-à-tête inédit. Donald Trump a qualifié cette rencontre de « très productive ». À Kiev, les services de

la présidence s'aventuraient à affirmer qu'une deuxième rencontre aurait lieu dans l'après-midi. C'était sans compter sur le président américain. Trump a quitté l'Italie sitôt les funérailles du pape François achevées. La paix attendra. Mais c'est à Rome qu'une première pierre a été posée. ● R. S.

Ils ont échangé sur un éventuel cessez-le-feu en Ukraine



Rencontre entre Donald Trump et Volodymyr Zelensky dans la basilique Saint-Pierre, hier.

EYEPRESS NEWS/SHUTTERSTOCK/SIPA

L'événement



Le prince William.



Viktor Orbán et son épouse, Aniko Lévai.



Donald et Melania Trump.



Début de la procession funèbre à la fin de la messe d'enterrement.



Ursula von der Leyen.



Felipe VI et la reine Letizia d'Espagne.



Le président argentin Javier Milei.



Joe Biden et son épouse, Jill.



Volodymyr Zelensky et son épouse Olena Zelenska.



Emmanuel et Brigitte Macron.

MONTEFORTE/MANDEL NGAN/BONOTTO/AFP ; IACOBUCCI/IPZA/ABACA ; KAPPELER/DPA/ABACA ; BORGIA/AP/SIPA ; NARDONE/IPA/MAXPPP

L'événement

CONTRASTES

Les Français et François

SANS RANCUNE Les catholiques français présents à Rome préfèrent nuancer ou apaiser la relation contrariée que le défunt pape semblait entretenir avec notre pays

Des étudiants aux prélats, des séminaristes aux touristes, les Français ne manquent pas dans la Ville éternelle. Mais trouver des compatriotes venus expressément pour les funérailles du pape François est une gageure. Pour celles de Jean-Paul II en 2005, c'était la ruée vers Rome ; pour sa béatification en 2011, des trains et des cars étaient affrétés ; la messe de requiem pour Benoît XVI avait attiré des foules de Français le 5 janvier 2023. Cette fois, quelques équipées se montent tout de même et les infos pratiques crépitent au milieu de la nuit dans les groupes WhatsApp qui forment une petite « Françoisphère », celle de lieux comme le Dorothy, un café associatif à Paris, où l'on promet et enseigne notamment l'écologie intégrale... François a-t-il, lui aussi, sa génération ? Il a quelques cercles fervents, mais la grande majorité des Français rencontrés à Rome avaient prévu d'y séjourner pour une autre raison, vacances ou pèlerinage prévus de longue date. C'est le cas de cette famille

arrivée de Tours, qui fait contre mauvaise fortune – la canonisation de Carlo Acutis est ajournée – bon cœur – la terrasse à la vue imprenable garantie par un ami prêtre reste d'actualité. Ils n'auraient sans doute pas fait le déplacement sinon, tout comme ces parents de trois enfants, qui confessent, embarrassés, être « plutôt de la génération Jean-Paul II », vendredi, à proximité de la Trinité-des-Monts, une des cinq églises françaises de Rome où une veillée de prière pour le repos de l'âme du pape était proposée. Très recueillie, entre lectures de textes emblématiques de François et chants soignés, elle était présidée par le cardinal Bustillo.

La veille, ce dernier concélébrait la messe à Saint-Louis-des-Français avec le cardinal Aveline, récemment élu à la tête de la Conférence des évêques de France. Mgr Aveline avait accueilli le pape « à Marseille et pas en France », selon les mots du souverain pontife, qui avait finalement lancé un « Bonjour Marseille, bonjour la France ! » aux fidèles venus l'écouter au stade Vélodrome. Cette visite avait cristallisé une relation ambivalente, ce qui a conduit l'archevêque de Marseille à jouer en défense jeudi soir : « Je sais, pape François, que tu partageais cet amour de la France et que tu voulais redonner à la France un regard qui lui fasse du bien parce qu'il la décen-

trait d'elle-même, un regard qui la rende apte à accomplir sa mission dans le concert des nations. Je sais que beaucoup de Français trop centrés sur eux-mêmes n'ont pas compris de quel amour paternel tu les aimais, mais je sais aussi que la jeunesse de France est en train de faire refleurir la vieille souche spirituelle de notre pays. »

Pour un connaisseur de la diplomatie vaticane, c'est la ferveur populaire du voyage en Corse qui restera un souvenir majeur de cette relation riche en malentendus. Pour le reste, « tous les papes à la personnalité forte ont dérangé les gens... Mais il est vrai que la diplomatie n'a pas été son domaine le mieux maîtrisé ! » A-t-il dérouter par ses embardées ou par sa radicalité évangélique ou politique ? Bertrand, qui travaille à la Trinité, a été « secoué » par les propos du pape sur l'immigration, mais a fini par trouver l'encyclique *Fratelli tutti* « très équilibrée » et veut retenir un « pape de l'unité ». Blandine, de Lyon, regrette que les « tradis » aient été malmenés alors que Benoît XVI avait tracé une voie d'apaisement, mais aussi les propos pontificaux sur l'immigration : « En Argentine, ce n'est pas le même sujet ! Il a paru ignorer ce qu'il se passe chez nous... » De ce pape détonnant, elle veut malgré tout retenir le « bel héritage d'amour en actes » et en gardera l'image des lavements des pieds, symbole d'humilité, qu'il a multipliés. Une jeune enseignante débarquée en catastrophe à Rome défend avec vigueur le « papa Francesco » : « Arrêtons l'ego français mal placé. Il a beaucoup vu la France, qu'il aimait. Et n'est jamais retourné en Argentine ! La France est la fille aînée de l'Église, mais l'Église n'est pas que la France. Comme le Christ, il a secoué les plus gâtés... Les références françaises, spirituelles et littéraires irriguent ses discours, il a aussi béatifié ou canonisé beaucoup de Français, les carmélites de Compiègne, Charles de Foucauld... Le charisme de son pontificat, c'est "todos" : pour tous ! » Le mot de la fin à sœur Abigaëlle, qui accompagne un groupe de jeunes pour la communauté des Béatitudes et tente de réconcilier les conquies et les meurtris, en défendant « la méthode jésuite » de François : « Il cherchait la limite, pour bousculer, susciter des réactions, mais dans ses écrits, il restait profondément dans la continuité de la doctrine de l'Église. » Amen ! ●

HUMBERT ANGLEYS



Camilla il y a un an, pour l'anniversaire du pape.

Camilla vendredi, place Saint-Pierre.

PHILIPPINE FARGES

AMÉRIQUE LATINE

Le pape du bout du monde

LATINOS À Rome, les Latino-Américains entretenaient une relation privilégiée avec « leur » pape... qui n'était pas tout à fait prophète en son pays

Ils sont arrivés avant Javier Milei, pour saluer une dernière fois leur « papa ». Vendredi, veille de l'enterrement du premier pape d'Amérique latine, la communauté des Latinos se réunissait pour *el último adiós*. Sous le soleil de la place Saint-Pierre, entre les fidèles et les curieux venus voir la dépouille du pape, on ne voyait qu'eux, en costume traditionnel, et on n'entendait que leurs cantiques, incarnations d'une piété populaire si chère à Jorge Mario Bergoglio.

Pour Ada, jeune mère péruvienne immigrée à Rome, ce pape aura été « leur » pape. La pape des pauvres, mais aussi des migrants : « Avec lui, notre communauté s'est sentie accueillie, nous sommes réfugiés et il nous a ouverts les bras. » Aux JMJ de Rio, pour son premier voyage international, François invitait l'Église à sortir dans les rues, avant de visiter lui-même une favela. Cette proximité s'exprimait aussi à Rome : pour ses anniversaires, le pape invitait les enfants de migrants à souffler ses bougies chez lui, à la maison Sainte-Marthe. « Il m'a dit qu'il m'aimait et que Dieu aussi m'aimait », se souvient la petite fille d'Ada, Camilla, qui, dès son premier anniversaire avait reçu un *abrazo* chaleu-

reux du pape. La fête de Notre-Dame de Guadalupe, patronne du Mexique et de toute l'Amérique latine, a elle aussi été mise à l'honneur par le pape argentin qui célébrait, même en période de Covid, une messe à laquelle accourait la communauté latino-américaine, qui regroupe plus de 30 000 personnes à Rome. Là encore, costumes, chants et danses folkloriques réchauffaient les cœurs de ces fidèles loin de leurs pays... « Il nous a toujours considérés comme ses enfants », estime Eveline, originaire du Guatemala.

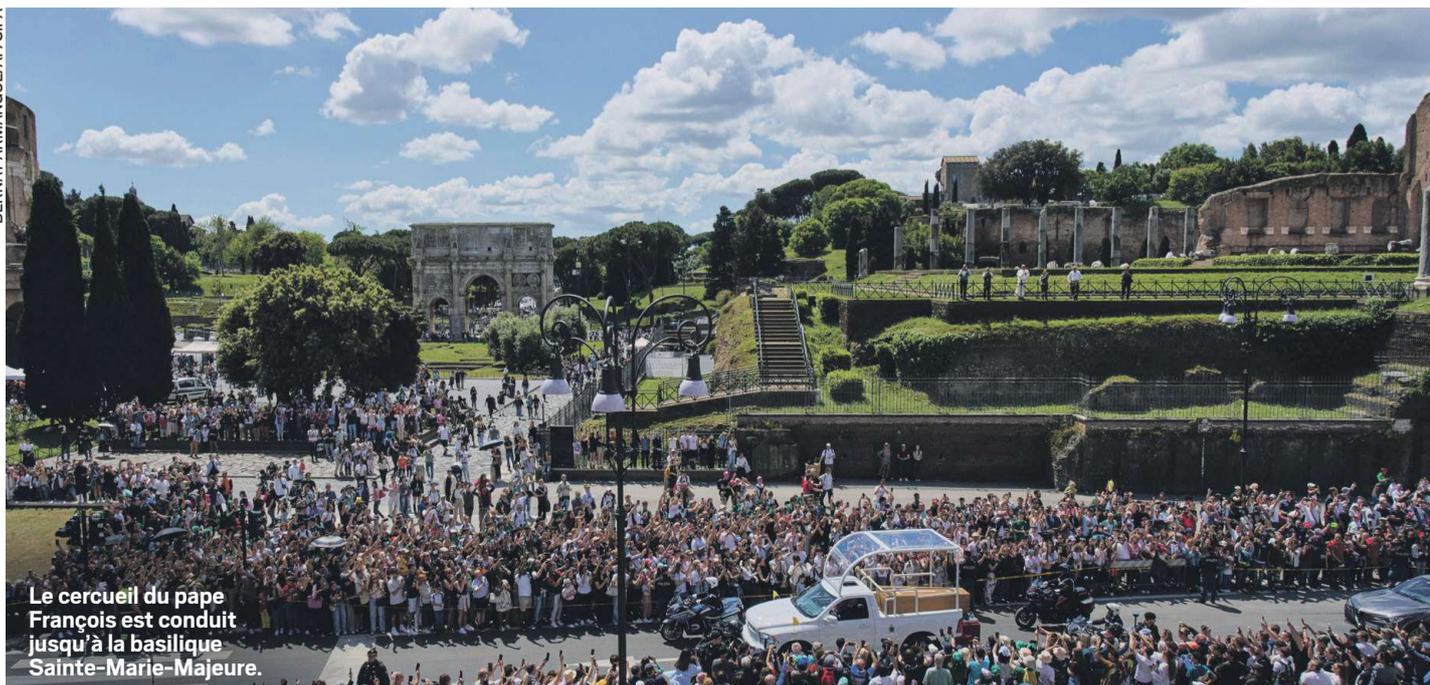
En périphérie de Rome, les Argentins ont leur église. À défaut de l'accueillir, le père Fernando, son recteur, a rencontré à plusieurs reprises un pape qui « avait une vraie connaissance du mal qui existe dans le monde et savait le dénoncer ». François avait une « ligne claire sur la défense de la dignité humaine », rappelle-t-il : le pape a alerté le monde à la fois sur la pauvreté, le trafic d'enfants et l'avortement.

Ambivalence

À plus de 11 000 kilomètres de Rome, des milliers de fidèles ont assisté à une messe d'adieu dans la cathédrale de Buenos Aires où l'archevêque a salué « notre cher pape ». Mais dans son pays, l'attachement est parfois plus contrasté. Une partie du peuple argentin a toujours ce pincement au cœur de n'avoir pas eu la chance d'accueillir François lors de son pontificat : « Il a fait tous les pays d'Amérique latine, excepté le Paraguay et son propre pays. Il voulait se donner pour les autres au prix même de sacrifier l'Argentine, c'est aussi un beau geste », souligne le recteur de l'Église argentine à Rome, avant de concéder qu'« il y a sûrement une raison plus politique ». Depuis l'Argentine, un prêtre confirme : « Le pape a été vu chez nous comme un homme politique plus que religieux ». Puis il évoque les liens ambigus qu'il a entretenus avec le pouvoir. À Rome, le père Fernando se désole, surtout que pour beaucoup de ses compatriotes, la venue du pape en Argentine n'est finalement même plus été espérée... Une ambivalence à l'image du pontificat de François, donné à *todos*, « tous » comme il invitait l'Église à l'être, parfois au prix de l'incompréhension des siens. ●

PHILIPPINE FARGES

BERNAT ARMANGUE/AP/SIPA



Le cercueil du pape François est conduit jusqu'à la basilique Sainte-Marie-Majeure.

L'événement



MARCO IACOBUCCI/IPA/SIPA

ROME EN ÉBULLITION

Les prémices du conclave

AVENIR À l'approche du conclave, attendu autour du 5 mai, les cardinaux sont réunis en congrégations générales. Objectif : préparer la succession du pape François

Après le recueillement, l'effervescence. Au lendemain de la messe de funérailles du pape François, une fébrilité grandissante enveloppe la Ville éternelle : celle des prémices du prochain conclave. Dans les rues, les cardinaux venus du monde entier sont aisément repérables à leur soutane noire filetée, leur ceinture et leur calotte rouge ponceau, mais aussi à l'essaim de journalistes qui les entourent. Chaque question vise le même but : tenter de percer le mystère des congrégations générales, ces réunions à huis clos qui précèdent le conclave et où commence à se dessiner le profil du futur pape.

Chargées de gérer les affaires courantes de l'Église durant la vacance du siège apostolique, d'organiser les funérailles du souverain pontife et de préparer l'élection de son successeur, elles rassemblent l'ensemble du Collège des cardinaux, actuellement au nombre de 252. Tous sont invités à y participer, mais seuls les cardinaux électeurs – ceux âgés de moins de 80 ans, habilités à voter lors du conclave – sont tenus d'y assister. La présence des cardinaux non électeurs reste toutefois vivement encouragée. Soucieux de faire entendre leur voix,

la plupart choisissent de s'y rendre. En témoigne la réaction du cardinal chinois Joseph Zen, qui s'est offusqué lundi dernier de la précipitation avec laquelle la première session de ces congrégations a été convoquée, dès le lendemain de la mort du pape. « Comment les anciens venus des périphéries sont-ils censés arriver à temps ? Ils ne sont pas obligés d'y assister, mais ont-ils le droit d'y être présents ? Oui ou non ? » s'est-il agacé dans un message diffusé sur X par la vaticaniste américaine Diane Montagna. « Le poids de ces congrégations générales est important à l'approche du conclave. Elles permettent aux cardinaux de se rencontrer, d'échanger des informations et de nouer des alliances. C'est d'autant plus crucial dans le contexte actuel où beaucoup d'entre eux ne se connaissent pas et n'ont jamais eu l'occasion de dialoguer », indique l'abbé Claude Barthe, fin observateur des arcanes du Vatican.

Depuis mardi dernier, quatre sessions se sont déjà déroulées dans la salle du Synode, au Vatican. Les deux premières ont été principalement consacrées à l'organisation des funérailles du pape défunt. Mais, dès la troisième congrégation, les échanges ont pris une nouvelle tournure, entrant dans des discussions de fond en vue du conclave,

Les cardinaux lors de la messe de funérailles du Saint-Père.

comme l'a confié aux journalistes le cardinal Jean-Claude Hollerich sur le parvis de Saint-Louis-des-Français : « Nous avons commencé. Nous étions déjà 113 cardinaux. Le nombre de ceux qui ne sont pas Italiens ou Romains augmente, alors l'atmosphère change aussi un peu. » Le prélat luxembourgeois est cependant resté discret sur le contenu des débats : « Je ne peux pas dire sur quoi. » De fait, ces réunions demeurent largement confidentielles : dès leur première participation à une congrégation générale, les cardinaux prêtent serment de « maintenir scrupuleusement le secret sur tout ce qui a rapport de quelque manière que ce soit avec l'élection du Pontife romain ».

Lors de ces congrégations, chaque prise de parole est limitée à quelques minutes, mais les cardinaux peuvent intervenir plusieurs fois au cours des différentes sessions. Ils expriment librement leurs réflexions sur l'état de l'Église, sur sa place dans le monde, esquissant le profil du pape idéal pour répondre à la situation actuelle. « Parmi les figures conservatrices, les cardinaux Sarah, Burke et Müller ont chacun préparé des interventions marquantes. Le cardinal Zen fait également partie de ceux qui estiment avoir un message essentiel à porter. Il souhaite

notamment adresser de vives critiques au cardinal Parolin, principal artisan des accords controversés entre le Saint-Siège et la Chine et dont le nom circule parmi les papabili. C'est d'ailleurs pour cette raison qu'il tenait à être présent dès l'ouverture des congrégations », rapporte l'abbé Barthe.

« Les cardinaux préparent avec soin leurs interventions, explique l'historien Yves Chiron, spécialiste d'histoire religieuse contemporaine, auteur des *Dix conclaves qui ont marqué l'histoire* (Perin). Sans dresser un bilan du pontificat ni proposer de programme, ils mettent en lumière les défis qu'ils jugent prioritaires. Ce sont ces accents particuliers qui peuvent retenir l'attention, comme ce fut le cas en 2013 avec le discours marquant du cardinal Bergoglio. » Le futur pape François y dénonçait une Église « autoréférentielle » et appelait à « périphéries existentielles », pour aller à la rencontre des plus vulnérables.

Peut-on pour autant parler de campagne électorale ? Le processus est en réalité beaucoup plus implicite. Aucun cardinal ne se présente ouvertement comme candidat ni ne soutient publiquement un autre. Les ambitions s'expriment de manière plus indirecte, par des interventions où l'on esquisse des priorités, souligne des défis ou oriente discrètement les regards. « Tout se joue dans un climat feutré, sans jamais prononcer de noms durant les interventions publiques. En revanche, dans les conversations privées, l'ambiance est toute autre, les langues se délient : on évoque des noms, on discute, on pèse les forces en présence », précise Yves Chiron.

Si rien n'est scellé pendant ces congrégations générales, une tendance peut se dégager, permettant à certains cardinaux de discerner le nom du futur pape. En 2013, c'est ce qui avait conduit le cardinal cubain Jaime Ortega, alors archevêque de La Havane, à demander à Jorge Mario Bergoglio une copie de son intervention. « Il considérait que ce qui avait été dit était important et que, si Bergoglio était élu pape, ce serait un document historique », commente Yves Chiron. ●

La première congrégation générale a eu lieu mardi, dans la salle du Synode, au Vatican.

QUELQUES CHIFFRES

252 CARDINAUX
dont 135 participants
au conclave

- 41 ont été nommés par Jean-Paul II
- 62 par Benoît XVI
- 149 par François
- 29 viennent d'Afrique
 - 37 d'Asie
 - 114 d'Europe
- 36 d'Amérique du Nord
- 32 d'Amérique du Sud
 - 4 d'Océanie



VATICAN MEDIA

« Ça me cloue le bec ! »

lance Bobby en voyant qu'Enedis rétablit non seulement son perchoir, mais aussi l'électricité de son quartier.

En cas de tempête, Enedis se mobilise pour rétablir l'électricité en moins de 48 heures*.

ENEDIS

Bienvenue dans la nouvelle France électrique.

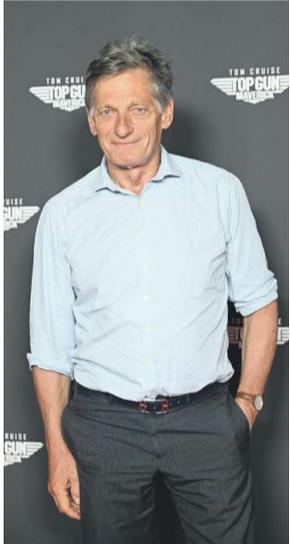
On recrute, rejoignez-nous.

* Pour 90 % de ses clients. En savoir plus sur enedis.fr/fire.
L'énergie est notre avenir, économisons-la!

Les indiscrets

Grosse fatigue sur la Ligue 1

Polémiques d'arbitrage à répétition, violences dans les stades, crise des droits télé... Malgré des affluences records (27 500 spectateurs en moyenne par match), les présidents de clubs accusent le coup en cette fin de saison. « On croyait avoir tout vu avec le championnat interrompu par le Covid en 2020, mais cet exercice le surpasse », soupire l'un d'eux. Seule éclaircie : la nomination de Nicolas de Tavernost à la direction générale de la Ligue, très favorablement accueillie. ●



Mission MIT pour Berville

Chargé par le gouvernement de dresser un état des lieux de l'utilisation de l'intelligence artificielle dans le domaine maritime, l'ancien secrétaire d'État à la Mer s'envole pour Boston ce dimanche. Au programme : rencontres avec des chercheurs de Harvard et du MIT, en pointe sur le sujet. À l'invitation d'Esther Duflo, Prix Nobel d'économie 2019, Hervé Berville donnera même un cours aux étudiants du département d'économie du MIT. ●

Tondelier réélue, les votants en déroute

Marine Tondelier a été réélue à la tête des Écologistes avec 73 % des voix... mais seulement 6 700 votants sur 16 000 adhérents. Une participation faible (49 %) qui illustre l'essoufflement du parti, malgré la médiatisation de son chef de file. Derrière cette victoire sans suspense, les tensions internes persistent et les échecs électoraux récents laissent planer de lourds doutes sur la capacité du parti à peser en 2027. ●

Stellantis, un nouveau patron en juin

Carlos Tavares, débarqué de la présidence le 1^{er} décembre avec 12 millions d'euros d'indemnités, n'a toujours pas de successeur. « Plusieurs profils, en interne comme en externe, sont à l'étude, indique une source haut placée. Le choix du nouveau CEO devrait être annoncé fin juin. » D'importants arbitrages sont attendus, alors que Stellantis a annoncé un investissement de 5 milliards de dollars aux États-Unis – notamment pour relancer une usine sur le sol américain – deux jours après l'investiture de Donald Trump. ●

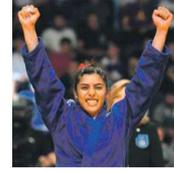
Mediapart, service com de LFI ?

Mardi soir, 20 h 03. Mediapart annonce que l'audition de Pierre-Édouard Stérin et de son bras droit Arnaud Rérolle devant la commission d'enquête parlementaire sur l'organisation des élections est reportée. Problème : ni l'un ni l'autre n'étaient au courant. Arnaud Rérolle reçoit un courriel officiel à 20 h 22, soit près de vingt minutes après la publication. Le rapporteur de la commission ? Antoine Léaument, député LFI. Manifestement, la messagerie interne passe désormais par Mediapart. ●

Air France embarque Canal+ à bord

La compagnie aérienne française et Canal+ annoncent un partenariat inédit à l'ouverture de Canneseries. Dès le 1^{er} mai, les passagers long-courriers auront accès à plus de 100 programmes de la Création originale Canal+ (*Versailles, D'argent et de sang...*), mais aussi des documentaires, spectacles d'humour, émissions et contenus jeunesse. Une offre renouvelée chaque mois, pour faire rayonner la culture française jusque dans les nuages. ●

BONNE SEMAINE >



SHIRINE BOUKLI
Neuf mois après sa médaille de bronze aux JO, la Française a décroché mercredi, à Podgorica, son quatrième titre européen en moins de 48 kilos, en dominant une nouvelle fois la Portugaise Caterina Costa. En quatre participations, quatre sacres : la judoka du Flam impose sa marque avec la même détermination, entre attaques franches et victoires assumées. Après une parenthèse en ju-jitsu brésilien, Shirine Boukli s'était fixé l'objectif de reconquérir l'or en judo. Mission accomplie.



ALAIN CHABAT
L'acteur-réalisateur sera l'invité d'honneur de la Quinzaine des cinéastes au Festival de Cannes 2025 (14-24 mai). À 66 ans, l'ex-Nul, sacré cette année César du meilleur second rôle dans *L'Amour ouf* (disponible en ce moment sur Canal+), prépare une projection surprise et une masterclass autour des comédies qui ont marqué sa vie. De *La Cité de la peur* à *Mission Cléopâtre*, son cinéma, mélange de fantaisie et d'humour gaulois, sera à l'honneur. Riche actualité, puisqu'à partir du 30 avril débute sur Netflix la diffusion de la mini-série en 3D *Astérix et Obélix : le Combat des chefs*.

MAUVAISE SEMAINE >



ARCELORMITTAL
Coup dur pour l'acier français : ArcelorMittal prévoit de tailler dans ses effectifs à hauteur de 600 postes sur les sites de Dunkerque, Florange et ailleurs, dans un contexte de crise du secteur. Le sidérurgiste, qui va aussi transférer jusqu'à 1 400 emplois en Inde et en Pologne, invoque des raisons de compétitivité. Un choix brutal vivement critiqué tant par les salariés que par le gouvernement, qui dénonce une stratégie à contre-courant des efforts européens pour sauver la filière.



FRANÇOIS LETEXIER
L'arbitre est au repos forcé après une polémique liée à un carton jaune adressé à Lucas Stassin (ASSE) face à Lyon (2-1), dimanche dernier. Écarté des terrains ce week-end en L1, Letexier cristallise les critiques depuis plusieurs mois. En octobre, un rouge contesté lors d'OM-PSG avait déjà fait polémique, créant la frustration avant une nouvelle décision incompréhensible. Quelques semaines plus tard, il laissait un Monégasque sur le terrain après un geste dangereux sur Donnarumma, gardien de Paris. La saison de l'homme en noir se termine dans le rouge. ●

LA PHOTO DE LA SEMAINE



Le président Emmanuel Macron, le ministre chargé de la Santé et de l'Accès aux soins Yannick Neuder et le ministre des Outre-mer Manuel Valls rendent visite aux militaires du RSMA, déployés pour lutter contre la pandémie de chikungunya sur l'île de la Réunion, à Saint-Benoît, mardi.

À SUIVRE CETTE SEMAINE

Lundi 28 >

Journée mondiale sur la sécurité et la santé au travail. ● **Élections législatives anticipées au Canada**, le Parti libéral et le Parti conservateur sont au coude-à-coude dans les sondages. ● **36^e édition de la Nuit des Molières**, aux Folies Bergère, à Paris, présidée par l'humoriste Caroline Vigneaux. ● Arrivée de

l'animateur **Sébastien Cauet sur Europe 2** où il animera la matinale tous les jours de 7 heures à 11 heures.

Mardi 29 >

100^e jour de la présidence de Donald Trump. ● **L'autonomie de la Corse** sera discutée lors d'une rencontre à Paris entre une délégation d'élus insulaires et le ministre de l'Aménagement

du territoire François Rebsamen. ● **Procès en appel de François Fillon** afin de réexaminer les sanctions infligées à l'ancien Premier ministre lors du premier jugement.

Mercredi 30 >

Parution de **Ne rien céder. Manifeste contre l'islamisme**, de Bruno Retailleau (L'Observatoire).

● **Allemagne, résultat du vote des militants appelés à valider la coalition gouvernementale avec les conservateurs de Friedrich Merz.** ● **Parution de Face à l'obscurantisme woke**, livre sur le mouvement woke dirigé par Emmanuelle Hélin, Xavier-Laurent Salvador et Pierre Vermeren (PUF). ● **Sortie de la série**

Astérix et Obélix : le combat des chefs sur Netflix, réalisée par Alain Chabat et Fabrice Joubert.

Jeudi 1^{er} >

Meeting du Rassemblement national à Narbonne, avec Marine Le Pen et Jordan Bardella. ● **Manifestation intersyndicale du 1^{er}-Mai**, à Paris, lors de la Journée internationale

du Travail. ● **Élections municipales en Angleterre** : le parti anti-immigration Reform UK, de Nigel Farage, est en forte hausse dans les sondages.

Vendredi 2 >

Sortie au cinéma du film La Chouette d'or, qui dévoile la solution de la célèbre chasse au trésor géante. ● **Match des légendes**

à Marseille, pour fêter les 125 ans de l'OM, en présence de Didier Drogha, Basile Boli ou encore Jean-Pierre Papin.

Samedi 3 >

Fête nationale en Pologne. ● **Élections législatives en Australie.** ● **Coupe de France féminine, match de finale entre le Paris FC et le PSG**, à Calais.

Dimanche 4 >

Messe des cardinaux à Rome, clôturant les neufs jours de deuil décrétés au Vatican pour la mort du pape. ● **Élection présidentielle en Roumanie**, le candidat nationaliste George Simion est donné favori par les sondages. ● **80^e anniversaire** de la libération du camp de concentration de Dachau.

CRÉÉE PAR LA NATURE, PRÉSERVÉE PAR L'HOMME.

Pour préserver ⁽¹⁾ la qualité et la pureté de l'eau minérale naturelle Volvic, nos équipes contribuent à la protection des milieux naturels et de la biodiversité autour de sa source, en agissant au quotidien avec les communes, les associations locales et les agriculteurs dans le cadre du CEPIV ⁽²⁾, notamment via la création de la réserve naturelle régionale des Cheires et Grottes de Volvic.

S.E.V. VOLVIC - 395 780 089 R.C.S. CLERMONT-FERRAND



DÉCOUVREZ
NOS ACTIONS



DANONE
ONE PLANET. ONE HEALTH*



(1) Conformément à la réglementation en vigueur sur les eaux minérales naturelles. (2) Comité Environnemental pour la Protection de l'Impluvium Volvic.
* Une seule planète. Une seule santé.

Actualité

Aurore Bergé, ministre de la Lutte contre les discriminations « On ne débat pas de l'antisémitisme, »

INTERVIEW

OFFENSIVE La ministre a chargé deux groupes de travail d'un rapport sur les nouvelles formes d'antisémitisme. Elle en dévoile les grandes lignes au JDD

BUDGET En plein débat sur la maîtrise des comptes publics, Aurore Bergé estime que les retraités ne doivent pas être épargnés

Quels sont aujourd'hui en France les principaux vecteurs de l'antisémitisme ?

Ils sont multiples. D'un point de vue politique, il y a une prévalence d'un antisémitisme d'extrême droite et une explosion d'un antisémitisme d'extrême gauche. J'ai dénoncé, et je le maintiens, la responsabilité historique de La France insoumise dans le réenracinement de l'antisémitisme. Il ne s'agit pas de dérapages, mais d'une stratégie électorale. On observe aussi un retour de préjugés antisémites au cœur des plus jeunes générations. Par ailleurs, l'antisémitisme est également étroitement lié à la montée de l'idéologie islamiste. C'est une réalité qu'il faut regarder en face. À cela s'ajoute le complotisme qui offre une caisse de résonance à l'antisémitisme, amplifiée par les réseaux sociaux.

Quelles mesures retiennent votre attention dans le rapport issu des Assises de lutte contre l'antisémitisme ?

J'avais deux priorités : l'éducation et la justice. Deux groupes de travail ont été chargés de formuler des propositions en totale indépendance. Sur le volet pénal, je retiens la création d'un nouveau délit relatif à la provocation, à la destruction ou à la négation d'un État internationalement reconnu. L'antisionisme est devenu le cheval de Troie d'un antisémitisme décomplexé, la haine d'Israël s'exprime librement, sans complexe, et place des cibles dans le dos des Français juifs. Je suis aussi favorable à l'idée de diffuser, avec une circulaire pénale de politique générale, la définition de l'antisémitisme adoptée par l'Alliance internationale pour la mémoire de l'Holocauste (IHRA). Cette définition permettrait sans doute de mieux caractériser l'antisémitisme. Enfin, je crois nécessaire

de réviser la loi de 1881 pour sortir les cinq infractions à caractère raciste et antisémite du droit de la presse et les intégrer dans le droit commun.

Qu'est-ce que cette dernière recommandation changerait concrètement ? Notre arsenal répressif n'est-il pas suffisant ?

Aujourd'hui, il est complètement anachronique de traiter les propos antisémites et racistes comme des opinions. Les auteurs d'actes antisémites sont des délinquants de droit commun. On ne débat pas de l'antisémitisme, on le combat. Il est temps de clarifier.

Quelles recommandations retenez-vous sur le plan éducatif ?

D'abord, une meilleure protection de nos enseignants. On l'a encore vu récemment avec les attaques contre Fabrice Balanche [du nom de ce professeur spécialiste du Moyen-Orient intimidé par des militants

pro-palestiniens à Lyon 2, NDLR]. Je lui apporte tout mon soutien, sans réserve. La place de l'État est d'être aux côtés des enseignants courageux qui transmettent, et non des individus encagoulés qui menacent. Dans notre pays, des enseignants ont été ciblés, assassinés. On ne doit rien laisser passer. L'administration doit être habilitée à déposer plainte en lieu et place de l'agent victime d'une atteinte à caractère raciste ou antisémite. L'octroi de la protection fonctionnelle doit être obligatoire dans de tels cas. Cela passe aussi par la question de la formation des enseignants, avec des sujets spécifiques à la lutte contre l'antisémitisme et le racisme dans les épreuves de concours.

Depuis le 7-October, l'antisémitisme infuse le débat public. Les propos de Jean-Luc Mélenchon évoquant les milliardaires – « Ils vous couperaient les cheveux en quatre

pour en faire des écredons » – devraient-ils être condamnés ?

Jean-Luc Mélenchon connaît trop bien le sens des mots. Comme de nombreux historiens, je n'ai pas de doute : ses propos sont une référence directe à la Shoah. Mais d'un point de vue juridique, c'est moins évident. Voilà pourquoi nous avons besoin d'une clarification. Quand on fait du droit, on fait aussi de la politique. Et quand on fait de la politique, on se donne les moyens de changer le droit.

Le rapport préconise la création d'un institut de formation et de recherche sur le racisme et l'antisémitisme, avec des postes dédiés ? Au vu de notre situation budgétaire, est-ce vraiment utile ?

Je ne peux pas considérer qu'il y aurait des générations perdues. On ne peut pas se contenter de constats. Il faut agir à la racine, sensibiliser ceux qui transmettent les savoirs. La sanction

sans l'éducation n'a pas de sens. L'idée, ce n'est pas de se donner bonne conscience, c'est de nommer des gens compétents, formés, référents, qui seront soutenus par l'État et qui, du coup, agiront. Aujourd'hui, nous sommes face à un choix existentiel : se soumettre ou combattre. Je suis de ceux qui combattent. Il est minuit moins le quart : réveillons-nous !

D'aucuns déplorent la chute du niveau scolaire français, certains élèves ne connaissent pas la date de la prise de la Bastille. Considérez-vous que l'intégration dans les programmes scolaires de l'« histoire des mondes juifs, du Moyen-Orient et l'histoire des mouvements d'émancipation nationale au Moyen-Orient », comme le préconise le rapport, est une priorité ?

Je ne la considère pas comme prioritaire. Elle serait de toute façon soumise à un conseil dédié à l'élaboration des programmes. En revanche, je souhaite qu'on garantisse que les enseignements historiques arrivent plus tôt dans la scolarité. Aujourd'hui, 6 % des moins de 35 ans pensent que la Shoah est une invention des juifs. Ce qui correspond à un ou deux élèves par classe. Les faits historiques et incontestables doivent être enseignés et le moindre dérapage d'un élève en cours doit être signalé. Le « pas de vagues », c'est fini. Je préfère qu'il y ait des vagues, elles font bouger les lignes.

« Il est nécessaire de réviser la loi sur la liberté de la presse »

Une récente proposition de loi évoquée dans ce rapport propose la création d'un nouveau délit relatif à la provocation, à la destruction ou à la négation d'un État internationalement reconnu. Peut-on raisonnablement tracer un signe égal entre l'appel à l'anéantissement d'un État et le refus de sa reconnaissance ?

Il y a un seul État au monde soumis à ce genre d'appel à la destruction, c'est Israël. C'est encore et toujours Israël. Quand les talibans reprennent le pouvoir en Afghanistan, je n'entends personne appeler à la destruction de l'État afghan. Ces appels se confondent évidemment avec la question de l'antisémitisme. Cela n'a rien à voir avec la critique libre d'un gouvernement. Quand une enfant de 12 ans a été prise pour cible et violée il y a quelques mois, qu'ont dit ses bourreaux ? Ils l'ont traitée de « sioniste ». Ne soyons pas dupes. La haine d'Israël est une nouvelle forme d'antisémitisme décomplexé.



Aurore Bergé a relancé, le 13 février, les Assises de lutte contre l'antisémitisme.

LOU BENOIST

Politique

on le combat »

Emmanuel Macron a fait de « l'égalité entre les femmes et les hommes » la grande cause nationale de son premier quinquennat. De nombreuses voix pointent des avancées limitées...

Nos avancées sont claires depuis huit ans, mais la société tout entière doit s'emparer du sujet. Les violences conjugales ne sont pas et ne seront jamais une affaire privée mais bien l'affaire de toute la société. Nous avons augmenté les moyens, nous avons changé la loi, créé les ordonnances de protection, permis que le 3919 soit accessible 24 heures sur 24

« Les violences conjugales sont l'affaire de toute la société »

et 7 jours sur 7, systématisé les téléphones « grave danger », créé l'aide universelle d'urgence dont plus de 42 000 femmes ont bénéficié en un an. Nous devons continuer. Il y a encore quelques jours, je faisais adopter à l'unanimité, au Sénat, la loi que j'avais déposée sur la question du contrôle coercitif. Je réunirai également mardi l'ensemble des groupes parlementaires pour travailler à l'élaboration d'une loi-cadre.

La ministre Amélie de Montchalin souhaite mettre les retraités à contribution pour redresser les comptes publics. Y êtes-vous favorable ?

J'avais proposé un amendement en ce sens sur le budget à l'au-

tomne dernier. Cet abattement coûte plus de 4 milliards d'euros d'argent public chaque année aux Français. A un moment où l'argent public est rare, il faut se réinterroger sur l'ensemble des abattements fiscaux. Mettre encore davantage les actifs à contribution serait une erreur. Les efforts sont nécessaires et ils doivent être partagés.

François Bayrou démarre lundi une consultation sur la proportionnelle. Quel est votre avis sur la question ?

Le Premier ministre a toujours défendu cette conviction personnelle. Je suis favorable à ce que l'on travaille sur la question de la proportionnelle, si nous gardons l'idée que cela doit être une dose de proportionnelle et non une proportionnelle intégrale. Je crois au scrutin majoritaire et à la légitimité qu'il confère. Elle est fondamentale.

Quelle est votre position sur les textes traitant de la fin de vie ?

Trop de Français meurent « mal » dans notre pays parce qu'ils n'ont pas toujours accès à des soins palliatifs, ne connaissent pas suffisamment leurs droits ou sont seuls. J'attends de voir les débats. Ce sujet renvoie à des questions extrêmement intimes, à des histoires individuelles toujours très douloureuses. Mes réserves sur le sujet sont connues, personne ne doit jamais se sentir de trop dans notre société. ●

PROPOS RECUEILLIS PAR
HÉLÈNE ROUÉ, VICTOR-ISAAC ANNE
ET ANTONIN ANDRÉ

UN RAPPORT DÉTAILLÉ, DES MESURES ATTENDUES

Un an et demi après les attaques du 7-October, l'antisémitisme atteint en France un niveau inédit depuis 1945. Les résultats de la dernière radiographie de l'antisémitisme réalisée par l'Ifo sont édifiants : 57 % des agressions racistes visent les personnes de confession juive alors qu'elles ne représentent que 1 % de la population. Un Français sur quatre estime par ailleurs « justifié de s'en prendre à des juifs en raison de leur soutien à Israël ». Dans ce contexte, Aurélie Bergé, ministre de l'Égalité entre les femmes et les hommes et de la Lutte contre les discriminations, a relancé, le 13 février, les Assises de lutte contre l'antisémitisme. Après une première phase d'écoute des victimes, en particulier dans le monde scolaire et de l'enseignement supérieur, la ministre a confié à deux groupes de travail, l'un sur le volet éducation, l'autre sur le volet justice, le soin de formuler des propositions pour faire refluer l'antisémitisme. Pendant

deux mois, experts, personnalités politiques, enseignants, chercheurs ont tenté d'apporter des réponses à un phénomène en constante mutation. L'antisémitisme d'hier n'est pas celui d'aujourd'hui et ne sera sans doute pas celui de demain. De ces débats, parfois fiévreux, ressortent plusieurs préconisations contenues dans un rapport présenté lundi à l'hôtel de Cassini (Paris 7^e), en présence d'Aurore Bergé, de la ministre de l'Éducation nationale Élisabeth Borne et du ministre de l'Intérieur Bruno Retailleau. Une affiche qui correspond aux deux grandes orientations définies dans le rapport : la lutte contre l'antisémitisme dans le milieu scolaire et dans l'enseignement supérieur et le renforcement de notre arsenal juridique et législatif face à des formes d'antisémitisme plus insidieuses. Est-ce que cela est suffisant pour gagner le combat contre l'antisémitisme ? Sans doute pas, mais c'est un bon début. ● V.-I.A.



Le Premier ministre à l'Assemblée nationale, le 25 mars.

VERNIER-JEAN-BERNARD/IBV NEWS/ABACA

Élections législatives François Bayrou cuisine la proportionnelle

MISSION Depuis 2017, François Bayrou patiente. Enfin aux manettes, il agit. Dès demain, il reçoit les chefs de parti, pour imposer l'élection des députés à la proportionnelle... à sa sauce

Il y a trois semaines, François Bayrou réunissait dans son bureau les chefs à plume du socle commun. Édouard Philippe (Horizons), Gabriel Attal (Renaissance), Michèle Tabarot (LR), Hervé Marseille (UDI) et Marc Fesneau (MoDem). Le carton d'invitation mentionne la préparation des municipales, l'occasion de sermonner les uns et les autres sur la fragilité de leur partenariat. Rien de bien méchant en somme. Mais comme souvent avec François Bayrou, il y a un coup qu'on ne voit pas venir. Le Premier ministre leur annonce le retour de l'Arlésienne : la réforme du mode de scrutin législatif à la proportionnelle. Et, pour convaincre les sceptiques, le Premier ministre joue la carte de la peur. Et si en 2027, la présidentielle portait au pouvoir le ou la candidat(e) RN ? Un scrutin proportionnel contraignant les partis du socle commun à s'entendre ne serait-il pas la meilleure façon de sauver les meubles, voire d'imposer une cohabitation ?

Une dose, « a minima »

Que sa démonstration convainque ou pas, François Bayrou ira au bout. Afin qu'Emmanuel Macron tienne sa promesse de 2017 : la dot incluait l'introduction d'une dose de proportionnelle, *a minima*. Édouard Philippe, en gaulliste, est par principe attaché au scrutin majoritaire. Pour autant, à Matignon, il préparait un projet de loi sur un scrutin « mixte », à l'allemande. Le projet, très avancé, prévoyait que chaque électeur déposerait deux bulletins, l'un pour élire un député au scrutin majoritaire et l'autre pour une liste de candidats élus à la proportionnelle. Le Premier ministre prévoyait, au passage, dans une réforme consti-

tutionnelle, de réduire de 30 % le nombre de parlementaires. L'affaire Benalla entraîna l'ambitieuse réforme dans le ravin, au grand soulagement des élus peu enclin à se faire hara-kiri.

Dans la version Bayrou, le texte s'annonce moins ambitieux, par commodité d'abord. Le mécano Philippe exigerait un redécoupage long et minutieux de la carte électorale pour redessiner les circonscriptions. Le temps manque d'ici à 2027, et l'éclatement du paysage politique rendrait incertaine l'adoption d'un tel chamboule-tout.

La recette du Premier ministre conviendra-t-elle à Marine Le Pen ?

À cette heure, une proportionnelle par listes départementales est privilégiée par Matignon, sur le modèle des législatives de 1986, époque François Mitterrand. LR et Horizons se résoudraient à voter pour, à s'abstenir pour les plus frileux, à condition que le cumul des mandats soit réintroduit. Cela permettrait de contrebalancer la toute-puissance des chefs de parti dans la désignation des candidats, en faisant de l'ancrage local un atout maître. Chez Renaissance, le sujet ne fait pas l'unanimité mais, selon un dirigeant du camp macroniste, cela permettra de canaliser les troupes. « Les élus Renaissance, souvent issus de la société civile, manquent cruellement de colonne vertébrale politique, décrypte-t-il. Ils penchent à gauche ou à droite en fonction de la sociologie de leur circons-

cription, la proportionnelle leur inculquera la discipline de parti. Et s'ils s'en écartent, ils sortiront la fois suivante. »

Reste une inconnue. La recette conviendra-t-elle à Marine Le Pen ? Certes, elle a fait de la proportionnelle une des conditions de la non-censure, mais à sa sauce, cela deviendrait une proportionnelle nationale, avec une prime majoritaire accordée à la liste arrivée en tête. Pas du tout la même vinaigrette que maître Bayrou. ●

ANTONIN ANDRÉ

LES INVITÉS POLITIQUES DU DIMANCHE

- > **Amélie de Montchalin**, ministre des Comptes publics : Le Grand Rendez-Vous Europe 1, CNews, Les Échos, 10 h.
- > **Manuel Valls**, ministre des Outre-mer : Le Grand Jury, RTL, Le Figaro, M6, 12 h.
- > **Yannick Neuder**, ministre de la Santé : Dimanche en politique, France 3, 12 h.
- > **Laurent Wauquiez**, président du groupe DR : BFM Politique, BFM TV, 12 h.
- > **Marine Tondelier**, secrétaire nationale des Écologistes : Questions politiques, France Inter, Le Monde, France Info, 12 h.
- > **Sophie Binet**, secrétaire nationale de la CGT : L'Événement du dimanche, LCI, 12 h.
- > **Cyrielle Chatelain**, présidente du groupe Écologiste à l'Assemblée : Forum Radio J, Radio J, 14 h 10.

Actualité Politique

Congrès du PS Olivier Faure, l'homme à abattre ?

ÉPINES Réélu sur le fil en 2023, le Premier secrétaire fait face à un front uni derrière le maire de Rouen Nicolas Mayer-Rossignol. Plus dure sera la chute ?

« Dans l'histoire du PS, jamais une direction sortante n'a été black-boulée. Et ce n'est pas cette année que ça va changer ! » À moins de deux mois du 81^e congrès du Parti socialiste, l'entourage du Premier secrétaire Olivier Faure se veut confiant. Installé depuis sept ans à la tête du parti, le député de Seine-et-Marne a bon espoir d'être reconduit dans ses fonctions. Comme lors du dernier congrès, en 2023 à Marseille, il se retrouve en concurrence avec le maire de Rouen, Nicolas Mayer-Rossignol. Mais cette fois-ci, les choses sont un peu différentes.

Un duel final prévu le 5 juin
Autrefois divisés, les anti-Faure avancent aujourd'hui groupés autour de l'élu normand. À ses côtés, la maire de Vaulx-en-Velin, Hélène Geoffroy, et le maire de Saint-Ouen, Karim Bouamrane, les députés Philippe Brun et Jérôme Guedj, ou encore la puissante patronne de la région Occitanie, Carole Delga. « Ne manquait plus que Vallaud pour plier le match », regrette un soutien du maire de Rouen. Las, le président du groupe socialiste à l'Assemblée, soutien d'Olivier Faure en 2023, préfère se présenter sous ses propres couleurs au congrès. Jusqu'au bout, le camp Mayer-Rossignol a tenté de le convaincre de rallier la coalition, mais ses préventions à l'égard d'Hélène Geoffroy, jugée

trop à droite, l'en ont dissuadé. Le Premier secrétaire du PS, lui aussi, a fait les yeux doux au député des Landes, sans succès. Samedi, Olivier Faure, Nicolas Mayer-Rossignol et Boris Vallaud ont donc chacun déposé leur texte d'orientation [texte programmatique en vue de définir la ligne du parti en novlangue socialiste, NDLR] lors d'un conseil national dit « de synthèse ». Prochaine étape : le vote sur les textes d'orientation, le 27 mai. Les représentants des deux motions arrivées en tête s'affronteront ensuite le 5 juin pour la place de Premier secrétaire. Selon toute vraisemblance, et au vu des rapports de force dans le parti, le duel final opposera Olivier Faure et Nicolas Mayer-Rossignol,

Le PS d'Olivier Faure persiste à approfondir sa relation avec LFI

comme en 2023. « Depuis sa première élection au congrès d'Auber-villiers en 2018, l'autorité d'Olivier ne cesse de décroître. Cette année, on le met en minorité ! » s'avance un député, par trop confiant. Le maire PS d'Alfortville, Luc Carvounas, connaît la chanson : « À Marseille, on nous promettait la défaite d'Olivier Faure. Résultat, il est toujours là. »

En deux ans, la donne a toutefois changé. Malgré la dérive de La France insoumise après le 7 octobre, le PS de Faure persiste à approfondir sa relation avec l'extrême gauche, notamment au moment des dernières législatives pour sauver des positions électorales. Après le rejet de la

candidature de Lucie Castets pour Matignon lors de l'été 2024, la direction du parti refuse de soutenir l'option Bernard Cazeneuve, considéré comme un « social-traitre ». En décembre dernier, c'est encore le PS version Faure qui vote la censure du gouvernement Barnier, main dans la main avec le RN. Une liste de doléances parfaitement injustes, selon Luc Carvounas, qui rappelle que l'ensemble de ces orientations a été approuvé par le Conseil national du PS. Pour lui, il ne fait guère de doute qu'Olivier Faure sera réélu pour la quatrième fois à la tête du parti, en juin, à Nancy. En réalité, ce scénario relève plutôt du vœu pieux. Les proches de Faure misent sur un ralliement de Boris Vallaud après le vote des textes d'orientation : « Sa ligne est à peu de choses près un calque de celle d'Olivier, personne ne comprendrait qu'il ne revienne pas à la maison après le 27 mai », souffle un soutien du Premier secrétaire. Comme Olivier Faure, en effet, le troisième homme du congrès plaide pour une primaire ouverte de François Ruffin à Raphaël Glucksmann.

Choix existentiel

Dans le camp d'en face aussi, les yeux se tournent vers le député des Landes. « Boris tient entre ses mains l'issue du congrès. S'il ne donne aucune consigne de vote, hypothèse la plus probable, c'est bon pour nous ! » barrit un éléphant. À deux ans de la présidentielle, le PS se retrouve devant un choix existentiel : repartir pour un tour de Faure au risque de renouer avec les Insoumis chaque fois que des petits intérêts électoraux le commanderont ou couper une bonne fois pour toutes le cordon. ●

VICTOR-ISAAC ANNE



Le président français défend la vision d'une Europe puissance.

Discours sur l'Europe
La Sorbonne - Jeudi 25 avril 2024

CHRISTOPHE PETIT TESSON/AFP

Couple franco-allemand Europe : la revanche de Macron ?

SORBONNE En 2017, puis en 2024, le président s'est enflammé sur son grand dessein européen. Sans faire bouger les lignes à l'époque. L'Élysée estime que son rêve est en passe de devenir réalité

Il y a presque un an jour pour jour, le 24 avril précisément, Emmanuel Macron délivrait, dans l'indifférence générale, le discours « Sorbonne 2 » sur le thème de l'Europe puissance. « Tout le monde se foutait de nous. "Macron est encore dans son délire !" entendait-on partout », se souvient l'un de ses plus proches. La débâcle aux européennes lui revint en boomerang et le renvoyait à « son délire ». Douze mois plus tard, « Sorbonne 2 » ressuscite, le grand dessein du président est comme révélé par la déflagration de l'élection de Donald Trump. Et la célébration approche, avec un double rendez-vous diplomatique la semaine du 8 mai. Le 7, le nouveau chancelier allemand Friedrich Merz sera à Paris, au lendemain de son entrée en fonction. Et la visite ne se résume pas au symbole de la lune de miel un peu compassée du « couple franco-allemand ».

Investir dans la défense

Sans le réciter par cœur, le nouveau maître de Berlin a remis au goût du jour le discours boudé par son prédécesseur Olaf Scholz : non seulement Merz adhère à la vision d'une Europe puissance, mais galvanisé par le revirement du protecteur américain, il veut passer la surmultipliée. À Paris, les deux chefs d'État tenteront de boucler un accord sur le plan ReArm Europe, 800 milliards d'euros d'investissement dans l'industrie de défense

de l'Union. Quitte à recourir, tabou ultime pour un chancelier, à la dette européenne. Preuve de sa détermination, Merz envisage de livrer des missiles de croisière Taurus à l'Ukraine, quand le prudent Scholz l'excluait totalement.

Au-delà des canons, le revirement allemand sur le renforcement de l'Europe se joue aussi sur le terrain de l'énergie, autre secteur stratégique. Face à l'urgence de la réduction de la facture d'électricité du pays, la CDU version Merz a opéré un virage à 180 degrés sur le nucléaire en ouvrant la porte à l'énergie produite par les réacteurs français dans le mix énergétique européen. Mieux ! Berlin pourrait revenir sur sa décision de fermer ses dernières centrales. On se pincerait presque. *Last but not least*, la prédiction d'Emmanuel Macron d'une inéluctable et souhaitable union des marchés de capitaux sera aussi discutée par des Allemands qui, jusqu'alors, n'en voulaient pas.

Le programme de la visite du chancelier n'est pas encore définitivement fixé, mais s'il voulait qu'on comprenne bien à quel point il brûle de resserrer le couple franco-allemand autour de la vision d'Emmanuel Macron, Merz devrait sans doute suggérer une accolade sous la coupole du grand amphithéâtre... de la Sorbonne ! ●

ANTONIN ANDRÉ

LE TRAITÉ DE NANCY SIGNÉ LE 9 MAI

Dans la foulée de la visite de Merz le 7, Emmanuel Macron signera avec son homologue polonais, à Nancy, un accord d'amitié au contenu très opérationnel. Qualifié d'accord « premium » par l'Élysée, le texte comporte notamment des garanties de sécurité via une aide militaire française en cas d'attaque contre son allié. C'est la première fois que la France signe un traité de ce type avec un pays non frontalier, après ceux conclus avec l'Allemagne, l'Italie et l'Espagne. ●



Olivier Faure (à g.) et Nicolas Mayer-Rossignol briguent tous deux le poste de Premier secrétaire du PS.

JM HAEDRICH/SIPA

ALAIN ROBERT/SIPA

Chronique/Essai

La chronique de *Sonia Mabrouk* Le selfie de la mort

Armés de leur téléphone portable, certains fidèles espèrent décrocher leur quart d'heure de célébrité en prenant un selfie devant la dépouille du pape François

Non loin de la *Pietà* de Michel-Ange, à quelques mètres du baldaquin du Bernin, les milliers de fidèles venus se recueillir devant la dépouille du pape François sont éclairés par une étrange lumière. Dans le chef-d'œuvre de la Renaissance qu'est la basilique Saint-Pierre de Rome, la foule est entourée d'un puissant halo venu d'un autre temps. Est-ce une leur intérieure symbole de dénuement et de dégage-ment de l'éphémère ? Je me penche sur la photo publiée en « une » d'un grand quotidien italien pour mieux déceler l'origine de cet éclat. Le rayonnement blanc immaculé illumine les visages. On pourrait presque percevoir un léger murmure qui s'échappe tel un dernier souffle et parcourt les énormes pilastres jumelés de la nef. Soudain, le marmonnement se fait mécanique et technologique. Cliquetis du clavier, crépitement des flashes, les selfies s'enchaînent. Les télé-phones portables viennent de mettre en sourdine le bruissement intérieur.

Le dieu TikTok reconnaît les siens

Andy Warhol a prophétisé qu'avec les mass médias, chacun connaîtrait un jour son quart d'heure de célébrité. Prendre un selfie avec la dépouille du pape, c'est la promesse d'un quart d'heure d'éternité et de milliers de « likes ». Par la grâce d'une photo postée sur les réseaux sociaux, le quidam espère ainsi rejoindre le paradis de la notoriété, ne voyant pas qu'il entre de plain-pied dans l'enfer du narcissisme. L'égoïsme est une camisole qui vous enserme toute votre existence, mais le dieu TikTok reconnaît les siens parmi les plus suivis sur le réseau social, se rassurent les aliénés des claviers. Débordés, les agents de sécurité ont tenté sans succès d'empêcher ces prophètes des temps modernes de se photographier tout sourire devant le cercueil ouvert. Rien n'y a fait. Un selfie avec le pape vaut bien une remontrance des *carabinieri*, à défaut de valoir une messe. Ce comportement signe à mes yeux la décomposition d'une humanité ivre d'elle-même. Je

me demande comment ceux qui ne respectent pas la mort traversent cette vie ? Je les imagine toujours marchant sur un fil, le regard hagard, errant comme un chien sans collier. En pensant à ces atrophiés de l'âme, je ne suis pas loin de me dire que, décidément, tout est fichu.

Fort heureusement, c'est au moment où tout s'assombrit que jaillit une petite lumière. Sur la photo du journal, je remarque une vieille dame cachée par la forêt de téléphones et de bras tendus. Elle est quasiment pliée en deux tant elle semble écrasée par le poids du moment historique vécu. Son visage raconte la souffrance d'une vie trop ordinaire.

Ma petite dame n'a rien à raconter au dieu TikTok, contrairement aux infatués d'eux-mêmes. Son âge doit avoisiner celui du pape, pourtant, c'est la plus jeune, la plus belle et la plus vivante de tous sur la photo. Elle fait partie de ces gens de peu et de rien qui nous rappellent l'essentiel, à savoir qu'on ne sera pas jugé sur le nombre de followers mais sur l'amour qu'on aura partagé.

J'ai l'impression en m'attardant encore sur la photographie que c'est sa première visite à la basilique Saint-Pierre. Je l'imagine davantage dans une petite chapelle romane d'un village pittoresque. Comme le pape François, elle n'est pas à l'aise dans tout ce faste du Vatican. Son Église à elle n'est pas seigneuriale. Je pense d'ailleurs qu'elle n'a jamais versé dans la vénération des papes. Comme François, elle devait être gênée par ceux qui s'agenouillent et font des courbettes aux prélats mondains. Sa religion est plutôt buissonnière que verticale. Ses idées sont simples et claires comme une eau lustrale. Quand on plante les yeux dans son regard, on perçoit quelque chose de profond, un désir de ne pas se laisser emporter par le monde des profanateurs. Elle ne fera pas de selfie de la mort. Elle ose à peine regarder la dépouille du pape, de peur de manquer de respect à l'âme de François.

Ma petite dame ne sera jamais prophète en son pays mais, en attendant, elle a tout compris de l'essence du christianisme, à savoir la conciliation de la vérité et de la beauté. ●

C'est au moment où tout s'assombrit que jaillit une petite lumière



AUGUSTIN DETIENNE/CNEWS

Pablo Ladam « Sciences Po est un laboratoire du wokisme »

TERREUR Étudiant à Sciences Po Paris, Pablo Ladam raconte le harcèlement dont il a été victime de la part de militantes féministes radicales



Pablo Ladam

LA TERREUR VIOLETTE
Comment ils ont détruit Sciences Po

« J'ai découvert à Sciences Po l'influence grandissante et dangereuse des cercles militants, dont la radicalité et l'intransigeance n'ont pas tardé à instaurer un climat de terreur dans la communauté étudiante. »

LA TERREUR VIOLETTE
PABLO LADAM, L'OBSERVATOIRE
176 PAGES, 18 EUROS

ANTHONY QUITTOT

INTERVIEW

Vous racontez dans votre livre l'histoire d'un harcèlement à Sciences Po, alors que vous êtes en deuxième année, par une association militante féministe, le Pôle violet. Comment le cycle de violence commence-t-il ?

Il y a deux éléments déclencheurs. D'abord, durant ma première année, j'étais étiqueté Renaissance et défendais la réforme des retraites – ce qui est assez difficile à faire dans un campus qui vote à 55 % pour Jean-Luc Mélenchon. Ensuite, il y a un deuxième élément déclencheur : un discours que j'ai prononcé lors d'un concours d'éloquence organisé par Sciences Polémiques, l'association d'art oratoire de Sciences Po. C'est un discours qui se voulait féministe au sens où j'essayais de dénoncer des mécanismes prédateurs de la part d'une certaine élite masculine, et associais métaphoriquement les femmes et la nature. Mon texte était littéraire, lyrique et relevait évidemment du second degré. Je savais que de mauvaises inter-

prétations pourraient en être faites, mais je ne pouvais pas prévoir la vague de haine qu'il allait provoquer. Je suis intimement persuadé que si le même discours avait été prononcé par une militante féministe, on aurait dit : « *C'est magnifique, c'est tellement féministe.* » Mais comme il a été prononcé par un homme blanc, hétérosexuel, cisgenre et étranger à l'idéologie woke, ils ont considéré que c'était du premier degré et que j'étais vraiment cet antihéros machiste dans la peau duquel je m'étais glissé pour ce concours.

Quelles ont été les conséquences de ce discours ?

Immédiatement, l'enfer commence. Certains militants sabotent le discours en quittant l'amphithéâtre bruyamment, poings levés. Puis, quelques minutes plus tard, une militante me traite devant 300 personnes – tout l'amphithéâtre – de violeur et de macho, et m'accuse de faire l'apologie du viol. À partir de là, ma mort sociale est signée. Et ma réputation complètement broyée. C'était une exécution publique orchestrée.

Qui ces militants représentent-ils ?

Il faut savoir qu'ils représentent une minorité. Mais une minorité extrêmement agissante, bruyante, qui bloque les campus, qui occupe les amphithéâtres et qui, de ce point de vue, terrorise l'administration par des moyens de pression très efficaces. La majorité, pour sa part, suit en silence par peur d'être rangée dans le camp des « fachos ». Cette minorité acquiert donc une forme de légitimité puisque personne ne remet en cause sa tyrannie, sa toute-puissance.

Comment fonctionne le pôle CEIP (cellule d'enquêtes internes préalables), l'instance chargée de diligenter une enquête interne à Sciences Po, dont vous parlez dans votre livre ?

Il s'agit d'une instance officielle, instaurée en effet par la direction et présidée par une conseillère d'État. Et, à ce titre, c'est un scandale d'État : qu'une magistrate soit à la tête d'une cellule militante composée exclusivement de femmes et qui bafoue tous les principes élémentaires du droit est

proprement scandaleux. Leur logiciel ? La présomption de culpabilité. Il n'y a pas besoin d'apporter de preuve. Il suffit de formuler une allégation pour la prouver, il suffit de l'entendre pour la croire.

Comment Sciences Po peut-il évoluer ?

Ce développement de l'idéologie woke, sa légitimation, sa banalisation à Sciences Po et, finalement, sa propagation au reste de la société m'effraient. Sciences Po est un laboratoire du wokisme et cette façon de réfléchir s'est imposée comme un système bafouant les libertés fondamentales de conscience, d'expression et surtout piétinant l'État de droit. Dans la mesure où Sciences Po prétend fabriquer les élites de demain – avocats, magistrats, peut-être ministres de la Justice – je trouve extrêmement inquiétant que des associations si profondément antirépublicaines puissent prospérer sans contrôle. ●

PROPOS RECUEILLIS
PAR ARMELLE FAVRE

Actualité Société

BRUNO MARTIN



1^{er}-Mai Une loi pour sortir les boulangers du pétrin

UBUESQUE

Des sénateurs réagissent après les poursuites contre un boulanger qui avait ouvert un 1^{er}-Mai

Après la crise du Covid et la hausse du prix des matières premières, de l'électricité et du transport, les boulangers devraient s'acquitter de fortes amendes en cas d'ouverture le 1^{er}-Mai, jour de la fête internationale du travail. Le cas de Jean-François Bandet, convoqué par la police parisienne mercredi dernier pour avoir ouvert sa boulangerie le 1^{er} mai 2021, et qui encourt 80 000 euros d'amende, illustre une disposition ubuesque du Code du travail. D'autant plus que si les boulangers et les fleuristes sont contraints de chômer ce jour sacré, les fast-food ne sont soumis à aucune interdiction. « Après tout ce qu'ils ont encaissé, que ces gars-là continuent à bosser fait d'eux des héros ! » ironise le sénateur centriste Hervé Marseille, qui, avec sa collègue de Vendée, Annick Billon, a saisi la ministre du Travail Catherine Vautrin pour revoir la législation.

Un texte déposé samedi

En pleine mobilisation générale décrétée par le Premier ministre pour que les Français travaillent davantage, la situation des boulangers relève de l'absurde, poursuit Hervé Marseille : « Nous sommes dans un pays accro aux 35 heures, voire aux 32 heures, dans lequel on empêche les gens de bosser ! »

Traditionnellement, les boulangers bénéficiaient d'une tolérance leur permettant de travailler le 1^{er}-Mai jusqu'à ce qu'une décision de la Cour de cassation de 2006 l'ait remise en cause. Depuis lors, régulièrement, certains contrevenants se retrouvaient convoqués devant un tribunal de police. Avec l'aide de la ministre du Travail, les sénateurs ont donc rédigé une proposition de loi, dont le texte a été déposé hier, afin d'en finir avec cette disposition du Code du travail. Un seul article qui élargit l'autorisation de travailler à l'ensemble des commerçants le 1^{er}-Mai. La loi n'a aucune chance d'être adoptée avant jeudi, mais les sénateurs veulent croire que le seul dépôt du texte contraindra les autorités compétentes à abandonner les poursuites pour pétrissage de baguettes le 1^{er}-Mai. ●

ANTONIN ANDRÉ

Défense La Corse appelée à rendre les armes

BANDITISME Les préfetures de Corse ont appelé la population à déposer les armes, mais beaucoup d'habitants accueillent fraîchement la demande

Dès demain et jusqu'au 4 mai, « tout détenteur d'armes ou de munitions » pourra s'en dessaisir « sans aucune conséquence administrative ou judiciaire », ont annoncé les préfetures de Corse. Pour justifier cette opération, les autorités ont pointé « une situation préoccupante », en raison d'un taux de détention d'armes qui atteint « plus du double de la moyenne nationale ». Si la Fédération départementale des chasseurs de Corse-du-Sud a immédiatement précisé qu'« un homme sur cinq » était détenteur d'un permis de chasser, les responsables politiques se sont fait discrets depuis cette annonce... Car la détention d'armes est populaire, parce que très largement culturelle sur l'île.

Mais les préfets insistent lourdement : depuis le début de l'année, sept homicides sont à déplorer, dont six dans le cadre de règlements de comptes. « La préfecture fait mine de croire que l'armement des civils, en Corse, est responsable de cette criminalité ! réagit sans détour Antoine, un jeune Corse qui ne compte absolument pas rendre les siennes. Nous avons tous des armes, c'est vrai, c'est

culturel chez nous. Mais nous ne sommes certainement pas tous des bandits ou des criminels ! » Une objection anticipée par le préfet de Corse Jérôme Filippini, fin février, alors qu'il présentait le bilan de la délinquance en Corse : « Je ne m'illusionne pas sur le fait que les bandits qui détiennent des armes ne vont pas venir à la gendarmerie pour les déposer, mais moins il y aura d'armes présentes en Corse, mieux nous nous porterons. »

« On se trompe de cible »

Une certitude que ne partage absolument pas Jean, jeune Corse, lui aussi détenteur d'une arme : « Le risque, c'est simplement de désarmer les braves gens qui n'ont absolument rien à se reprocher alors que cette violence est celle de voyous largement impliqués dans le trafic de drogue. » Un désarmement également vu d'un mauvais œil par l'un de ses amis : « Il y a cette violence de ce qu'on appelle la mafia en Corse, c'est indiscutable et dramatique, mais paradoxalement, il n'y a pas la délinquance ou la criminalité ordinaire que l'on subit sur le continent. Pourquoi ? Parce que tout le monde sait que n'importe quel corse



La préfecture s'inquiète d'un « taux de détention d'armes atteignant 350 armes pour 1 000 habitants en 2022 ».

PASCAL POCHARD-CASABIANCA/AF

lambda est armé, et que c'est extrêmement dissuasif. À l'inverse, la passivité ou le désarmement de la population est un encouragement à la délinquance. »

S'ils expliquent cette culture de la détention d'armes par les invasions et menaces qui ont ponctué leur histoire, beaucoup de Corses insistent : il ne s'agit pas d'une volonté d'agression ou de domination, mais de défense. « Il y a l'utilisation d'armes dans nos traditions festives, mais pour le reste, les armes ne sortent pas de nos foyers, elles sont là pour éventuellement le défendre, insiste par exemple Lucia. Ce n'est pas parce que nous sommes armés que cela arrive. On se trompe de cible et ceux dont le « métier » consiste à voler, trafiquer et tuer ne se sentiront malheureusement pas concernés ! »

Mais alors, que faire contre cette violence qui défigure régulière-

ment l'île, tandis que les anciennes mafias ont largement muté en bandes criminelles qui n'hésitent pas non plus à faire couler le sang ? « Donner les moyens aux forces de l'ordre comme à la justice ! S'il faut faire des lois d'exception, n'hésitons pas. Nous savons tous qui sont ces criminels, mais c'est pareil qu'ailleurs : les procédures sont compliquées et, même en prison, ils continuent ! C'est par là qu'il faudrait commencer. »

Rendez-vous le 4 mai prochain pour un bilan de cette opération dont on parle peu en Corse. Outre le mouvement U Palatinu, qui a exprimé son opposition, les autorités politiques corses ont choisi de rester discrètes sur le sujet. « C'est tellement à côté de la plaque », lâche anonymement l'une des figures de l'île. ●

CHARLOTTE D'ORNELLAS

Personnel pénitentiaire Les attaques se poursuivent contre les prisons

CRIMINALITÉ Alors que les centres et les agents pénitentiaires continuent d'être visés, les enquêteurs pencheraient pour la piste du grand banditisme lié au trafic de drogue

Des tirs à l'arme de guerre sur le domicile d'une surveillante, les véhicules de dizaines d'agents pénitentiaires incendiés, une directrice de prison intimidée... En l'espace de deux semaines, plus de 100 attaques ont visé les fonctionnaires du ministère de la Justice. Derrière ces violences, l'organisation DDPE, pour « Droits des prisonniers français », qui affirme lutter contre les conditions de vie jugées délétères des détenus de l'Hexagone.

Narcobanditisme à l'œuvre

Face à cette offensive d'une ampleur inédite, le Parquet national antiterroriste (Pnat) s'est saisi de treize de ces attaques, les plus violentes, et les services de la police judiciaire, en co-saisine avec les agents de la DGSI, ont la charge de mener l'enquête. Si plusieurs pistes ont été suggérées, notamment celle de la gauche radicale, les enquêteurs penchent désormais, selon nos informations, pour celle du narcobanditisme.

Les faits sidèrent, mais cette vague d'attaques contre les ins-

titutions de l'État confirme les inquiétudes de l'Office anti-stupéfiants (Ofast), qui alertait, dans son rapport 2024, sur l'état de la menace liée au trafic de stupéfiants en France. L'organisme s'inquiétait notamment de la capacité des réseaux mafieux à former des « services de renseignement

autonomes », capables d'identifier avec précision des cibles issues de la police ou de l'administration pénitentiaire, soit pour les corrompre, soit, comme en témoigne cet épisode de violences, pour les intimider. « Les trafiquants du haut du spectre se sont construit un réseau d'informateurs, abonde

un enquêteur, et c'est un phénomène largement observé par la police mexicaine, par exemple. Ce réseau est financé par la rente de la drogue. »

Effet de mimétisme

Sur certaines vidéos publiées par les assaillants, on constate d'ailleurs la volonté de recruter des informateurs, ou d'acheter des renseignements. « 5 000 euros pour l'adresse d'un maton », peut-on, par exemple, lire sur une vidéo publiée sur Snapchat, dans laquelle un homme, après avoir incendié le domicile d'une surveillante, rafale le mur du logement à l'arme automatique. « Ils ont réussi à créer un engrenage, avec un effet de mimétisme, où de simples gamins de cité ont tenté de passer à l'action, excités par ces images », détaille un autre policier. De quoi prendre les autorités de court, en raison de l'ampleur et de la coordination contagieuse de ces attaques : la progression de l'enquête n'a pas encore permis d'enrayer le phénomène. ●

GEOFFROY ANTOINE



À Marseille, le 15 avril dernier.

GILLES BADER/LA PROVENCE/MAXPPP



À Caen, le 22 avril.

RADIO FRANCE/MAXPPP

Actualité Société



JEAN-DANIEL LORIEUX

LA CHRONIQUE
de MARIE-ESTELLE DUPONT*

« Nous avons accouché d'une jeunesse violente et violentée »

DRAME Si aucun mobile n'est aujourd'hui évident pour expliquer le geste du meurtrier de Notre-Dame de Toutes-Aides, certaines leçons peuvent être tirées de la violence juvénile

Au lendemain du drame qui a coûté la vie à une jeune lycéenne de 15 ans, à Nantes, le procureur de la République a dévoilé le portrait d'un jeune homme « extrêmement solitaire », « à l'évidence suicidaire » et ayant « une certaine fascination pour Hitler ». Un jeune homme qui avait également signé un manifeste contre « l'écocide globalisé » et l'effondrement de la société. Le procureur a toutefois précisé qu'à l'heure actuelle, « absolument aucun mobile n'est certain ». Initialement placé en garde à vue, le jeune lycéen a finalement été hospitalisé dans une unité psychiatrique. Au-delà d'une enquête qui livrera ses secrets dans les prochains jours, notre chroniqueuse Marie-Estelle Dupont décèle dans ce drame un nouveau symbole d'une « jeunesse violente et violentée ». **C.D.O.**

Il y a quatre ans, j'écrivais que nous préparions, avec les mesures « sanitaires », une génération de jeunes déprimés et violents. Chiffres et événements le confirment aujourd'hui : les mineurs sont à la fois les plus enclins à passer à l'acte et les premières victimes de leurs pairs.

Le contexte est important : il me semble que nous avons sous les yeux les conséquences de nos choix. Si la nature humaine ne change pas et que la maladie mentale comme le mal pur existent, il faut rappeler que les mineurs ont été privés de tout ce qui permet de devenir un adulte équilibré et sain, capable de tolérer la frustration et d'interagir avec autrui sans le percevoir comme une menace. En effet, l'éducation a souvent laissé place à l'infantilisation, soit par une permissivité coupable et sentimentaliste, soit par une coercition écrasante et culpabilisante. Or l'adolescent est poreux, suggestible, et il a besoin que son environnement soit cohérent. Les injonctions paradoxales, le narratif constant de crise, la privation d'interactions sociales ou de compétition saine ont entravé la mise en place du sentiment d'être capable, sans être ni tout-puissant, ni impuissant.

En arrêtant la vie pour éviter la mort, nous avons réinstauré le règne du plus fort et opéré un renversement des valeurs fondamentales : ces jeunes n'ont confiance ni en eux, ni en l'autre, ni en l'avenir, et surtout pas dans les adultes.

La nature humaine ne change pas, en effet. Mais les sociétés offrent, ou non, les cadres structurants qui évitent à la pulsion de mort de se décharger de manière brute : instruction de qualité, limites, exemples, figures d'auto-



LOIC VENANCE/AFP

Un hommage a été organisé vendredi dans l'établissement de Nantes où une élève a été assassinée jeudi.

rité inspirantes et respectables, repères culturels et anthropologiques véhiculant les interdits protecteurs, grands tabous (inceste et meurtre), art, justice cohérente et appliquée dès le premier passage à l'acte... Tous ces facteurs contribuent, dans une société saine, à rejeter cette possibilité du mal qui nous habite tous. Éduquer au dis-

L'idéologie de l'indifférenciation a dilué la place de chacun

cernement et à la liberté nécessite par ailleurs que la société n'ait pas gommé la notion de bien et de mal et n'ait pas tout confondu au nom de la tolérance.

Nous avons perdu nos appuis imaginaires et spirituels au profit de l'image, de la performance, de la consommation compulsive ; nous avons substitué l'idéologie à la pensée et à la spiritualité. Tout ceci prépare les conditions de la violence. On pourrait même se demander si ces effroyables passages à l'acte ne sont pas un reflet, à la loupe, de la violence structurelle

d'une organisation sociale obnubilée par la toute-puissance et le progrès, conçu comme maîtrise absolue des conditions de la vie et de la mort.

L'idéologie de l'indifférenciation a quant à elle dilué la place singulière de chacun. Tout se vaut, le relativisme est partout, tout est interchangeable, tout est possible, l'homme devient un moyen et une fin que rien de sacré n'enveloppe ni ne surplombe. Or, dans une société indifférenciée, personne ne trouve sa place propre et singulière. Le respect d'autrui cède la place à la guerre de tous contre tous dont parlait Hobbes.

La crise identitaire et identificatoire que vivent nos jeunes aboutit à cette tentation de la radicalité : la transcendance et l'intellectualisation étant inaccessibles à beaucoup d'entre eux, les idéologies prennent la place. Qu'il s'agisse d'islamisme, de communisme, d'écologie radicale, de système sectaire.

Des idéologies totalitaires

D'aucuns pointent du doigt les réseaux sociaux, mais nos élus sont tout à fait capables de véhiculer des idéologies totalitaires, paranoïaques et sacrificielles. Le fantasme morbide véhiculé pendant le Covid, selon lequel un enfant

qui sortait risquait de tuer papy et mamie, accompagné de la liturgie covidienne avec son vocabulaire et ses masques (jusqu'à transformer en bouc émissaire celui qui ne le portait pas...), relevait lui aussi du quasi-religieux. Or, à ces discours paranoïaques et délirants, véhiculés par les adultes qu'ils côtoient, les jeunes ne peuvent rien opposer sinon le glissement vers une radicalité qui dit l'échec à penser le réel. Alors Dieu étant mort et l'homme ayant pris sa place en devenant le centre et la fin de tout, le religieux dépouillé du spirituel se glisse partout : dans le débat politique - l'autre n'est pas un adversaire mais l'incarnation du Mal ; dans la santé - le non-vacciné est le pestiféré ostracisé ; dans l'écologie - la déesse mère Gaïa persécutée par les méchants humains ne sera apaisée que par notre sacrifice... Ce culte écologiste propose une autre religion, dégradée, primitive, archaïque, cousue de pensée magique et de nihilisme, donc sacrificielle. L'être humain serait un cancer pour la Terre, il faudrait arrêter de faire des enfants, ne pas polluer et même ne pas être... Le manifeste de treize pages posté par le jeune meurtrier de Nantes, quelques heures avant son passage à l'acte, le dit très clairement : l'acte

sacrificiel est nécessaire pour la rédemption de nos péchés environnementaux.

Les Mayas sacrifiaient des innocents pour satisfaire leurs dieux en colère. De même, la « misanthropie active » invoquée dans ce manifeste serait nécessaire pour apaiser la colère de la déesse mère Gaïa. Son geste pourrait tristement illustrer qu'une société déspiritualisée facilite le retour aux conduites sacrificielles - qui consistent à faire couler le sang impur.

Stopper cette régression

Que ce jeune homme apparaisse, au terme de l'expertise, comme un psychotique ayant décompensé ou comme un psychopathe ayant mûrement réfléchi son acte, il demeure un jeune enlisé dans une idéologie qui est venue justifier ses pulsions de destruction et d'anéantissement. Faute de mieux. Et la véritable question qu'il pose, en demandant à son tour à mourir après avoir commis son crime est : que faisons-nous, adultes, pour restaurer le sens du véritable sacré et arrêter cette régression massive vers des conduites sacrificielles ? ●

Marie-Estelle Dupont est l'auteur de « Être parents en temps de crise : un bilan inédit des années Covid et de leur impact sur les familles et la jeunesse » (Trédaniel).

Actualité Société

INTERVIEW

Marie Geiger* « Les médecins ne sont pas assez nombreux »

LOI Les mesures prises pour pallier les déserts médicaux ne résoudront pas le problème du nombre de praticiens

Pourquoi s'opposer à la régulation de l'installation des médecins ?

C'est inefficace. La problématique d'accès aux soins ne relève pas tant d'une question de maillage territorial que de nombre, en valeur absolue. Les zones considérées aujourd'hui comme « suffisamment dotées » ne tiennent pas assez compte des densités de population, entraînant des difficultés d'accès aux soins partout, y compris dans les grandes villes. Les médecins ne sont tout simplement pas assez nombreux pour couvrir le territoire français.

Comment inciter de jeunes médecins à s'installer dans les zones rurales ?

Ces territoires ont généralement été laissés pour compte [...]. Le maintien des services publics de manière très générale est une incitation en tant que telle à ce que les professionnels s'installent sur les territoires. Comment demander à un médecin de s'installer sur un territoire où il ne pourra pas laisser ses enfants en garderie ou à l'école sur les plages horaires qui correspondent aux heures d'exercice attendues par les patients ?



Marie Geiger

Avez-vous le sentiment de payer les pots cassés des politiques menées ces dernières années ?

C'est une certitude. On a tendance à considérer que les étudiants en médecine et jeunes médecins sont redevables à l'État pour la gratuité relative de leurs études. Or, ces étudiants ont rempli une mission de service public en permettant des économies majeures pour l'État d'environ 150 000 euros sur l'ensemble de l'internat. Nous réalisons nos heures, gardes et astreintes sans les compter, avec la fatigue qu'elles entraînent. Je rappelle qu'on dénombre un suicide tous les 18 jours chez ces médecins en formation. Je comprends la frustration des patients devant la difficulté à trouver un rendez-vous médical. Vraiment. Mais cette frustration est malheureusement générale et cette loi n'y changera rien. ●

PROPOS RECUEILLIS PAR C. L.

*Présidente de l'Association des internes et anciens internes des hôpitaux de Toulouse.



La ville d'Auch, préfecture du Gers, ne compte plus que treize médecins pour un bassin d'environ 36 000 habitants.

NEDIR/DEBBICHE/LA DEPECHE DU MID/MAXPPP

Déserts médicaux Sentiment d'injustice face à la pénurie

FRONDE Les médecins libéraux refusent d'être contraints par la loi de s'installer dans les déserts médicaux. À Auch (Gers), la population éprouve un manque critique de médecins

« Je suis en colère de devoir me battre pour faire soigner mon fils. » Virginie, 35 ans, est devenue maman en 2023. Très vite, elle soupçonne un début d'asthme chez son nouveau-né. « À Auch, il n'y a plus aucun pédiatre. J'ai pu en trouver un dans la commune voisine mais il ne m'a pas prise au sérieux. » Commence alors un parcours du combattant pour la jeune mère à la recherche d'un spécialiste : « J'ai élargi ma quête à tout le sud-ouest : impossible d'obtenir un rendez-vous. Ni en Occitanie, ni en Nouvelle-Aquitaine. » Elle finit par obtenir une consultation avec un pneumo-pédiatre en visioconférence... « À l'hôpital américain de Neuilly, à 700 kilomètres ! C'est surréaliste. Heureusement que Doctolib existe. »

Une charge de travail dissuasive

La ville d'Auch, préfecture du département du Gers, ne compte plus aucun pédiatre, plus aucun gynécologue, ni gastro-entérologue, et seulement un ORL. Pour la médecine générale, le constat est encore plus préoccupant : seulement treize médecins sont encore en activité, dont neuf ont plus de 60 ans. « Pour un bassin de vie d'environ 36 000 habitants, c'est alarmant », se désole le Dr Patrick Lachapelle, généraliste et président du Conseil de l'ordre des médecins du Gers. « À la fin 2025, Auch intramuros comptera moins de dix médecins, alors qu'en 2010 nous étions 28 », constate-t-il. Le médecin, installé dans la ville depuis trente-cinq ans, a vu fondre sa confrérie au fil des années : « Les médecins partent et ne sont pas remplacés. Nous avons beaucoup d'internes qui passent, mais aucun ne reste. » Le Dr Patrick Lachapelle, qui traite seul 2 000 patients, reconnaît que cette charge de travail est dissuasive : « Actuellement, nous avons deux jeunes qui aimeraient s'installer mais ils ont peur. Ils redoutent d'avoir à affronter un tsunami. »

Pour alerter sur la situation, l'Association des médecins du secteur d'Auch (Amsa) a envoyé fin janvier une lettre aux pouvoirs publics les exhortant à agir et à prendre les « mesures qui s'imposent pour rendre la ville attractive aux jeunes médecins ». Une lettre restée sans réponse : « On a l'impression qu'on crie dans le désert, on est dépités », souffle le Dr Patrick Lachapelle. « Si vous saviez le nombre de patients que l'on voit en garde qui nous supplient de les prendre en médecin traitant, c'est dramatique », ajoute le praticien qui a l'âge de la retraite.

Face à cette pénurie, la santé des Auscitains est-elle menacée ? Sans aucun doute pour Véronique Eoche-Duval, représentante de l'Association de citoyens contre les déserts médicaux dans le Gers, qui qualifie la situation d'« intolérable » : « Nous avons des témoignages de femmes qui détectent une petite boule dans leur sein, mais le temps qu'elles trouvent un médecin, la prise en charge intervient trop tard. Comment est-ce possible d'arriver dans un service d'oncologie avec des retards allant jusqu'à neuf mois ? »

Un sentiment d'abandon et d'injustice ressenti par l'ensemble de la population locale : « J'ai vu la situation se dégrader petit à petit [...], c'est honteux de dépenser autant d'argent pour inciter les médecins à venir sans avoir de retour », témoigne Marion Bocquet, mère de deux enfants, sans médecin traitant

Des témoignages de femmes prises en charge trop tardivement

depuis le départ à la retraite du médecin de famille. « C'est un désert ici, il n'y a rien. Et quand c'est grave, nous n'avons pas le choix, nous devons aller à Toulouse pour nous faire soigner, à 80 kilomètres d'ici ! » abonde Esther. De surcroît, Auch doit composer avec un hôpital vieillissant, qui peine lui aussi à attirer les professionnels de santé. Selon la Chambre régionale des comptes d'Occitanie, le taux de fuite des patients atteint 57 %,

un chiffre alarmant attribué au « faible nombre de médecins spécialistes présents » sur le territoire, mais aussi à « l'attractivité des établissements de l'agglomération toulousaine ».

Une loi contre-productive

Alors, comment inciter de jeunes médecins à s'installer durablement dans ces zones sous-dotées ? Guillaume Garot, député socialiste de Mayenne, a soumis à l'Assemblée nationale une proposition de loi transparente prévoyant notamment d'encadrer l'installation des médecins libéraux, grâce à une autorisation délivrée par l'ARS : accordée automatiquement en zones sous-dotées et conditionnée dans les zones sur-dotées. Une mesure phare contestée par l'ensemble des médecins libéraux, internes et étudiants en médecine. « Une loi contre-productive, assure le Dr Patrick Lachapelle. Ce n'est pas en forçant les gens qu'on arrive à quelque chose [...] Cette loi est électorale et en dehors de la réalité. » ●

CÉLINE LABESQUE

L'ORDONNANCE DU DOCTEUR BAYROU



Soucieux d'éviter un mouvement de grève pénalisant, le Premier ministre propose de remplacer la contrainte d'installation des médecins par « un pacte de lutte contre les déserts médicaux ». Tous les médecins généralistes et spécialistes seraient contraints d'assurer quelques jours de consultation par an dans des déserts médicaux. Les praticiens volontaires recevront des incitations financières et ceux qui se dérobent, des pénalités. Ces « missions de solidarité territoriale individuelles » débuteront dès 2025, et devraient permettre d'assurer 30 millions de consultations par an au sein de zones sous-dotées, selon le gouvernement. ● C. L.

Actualité Société

Eaux de baignade

Bagarre d'experts le long du littoral

CONTROVERSE Une cartographie de la qualité des zones de baignade de l'ensemble du littoral métropolitain vient d'être publiée, immédiatement contestée par les agences régionales de santé

La qualité des eaux de baignade est surveillée comme le lait sur le feu par tous les élus du littoral qui se réfèrent aux études bactériologiques des agences régionales de santé (ARS). Ces dernières procèdent en effet, au printemps et en été, à de multiples analyses afin de mesurer les risques de pollution et de contamination des baigneurs, et produisent un classement des plages dans un « cadre communautaire », c'est-à-dire que l'ensemble des États membres de l'Union européenne y participent. Quand les analyses sont très mauvaises, des arrêtés municipaux sont publiés pour la fermeture provisoire des zones touchées. Mais un autre classement, récemment publié, a immédiatement fait réagir les agences, par communiqué : « Le classement d'Eau & Rivières de Bretagne ne doit en aucun cas être considéré comme un classement valide et officiel des eaux de baignade. »

Une interprétation différente

C'est pourtant « à partir des études ARS, précise au JDD Christophe Le Visage, vice-président de l'association environnementale Eau & Rivières de Bretagne, que nous venons, pour la seconde année consécutive, de réaliser la cartographie de l'ensemble des 1 858 plages françaises. » Mais, différence de taille, les chiffres présentés « intègrent la totalité des prélèvements », et non pas une moyenne comme le font les ARS. L'association Eau & Rivières, détaille son vice-président, en tire une interprétation différente en rassemblant toutes les données publiées ces quatre dernières années, et élabore un classement en fonction de la qualité des systèmes de traitement des eaux usées, du

ruissellement et de la proximité des élevages agricoles. Les ARS estiment à l'inverse que ce « classement, établi par l'association, est défavorable » et laisse à penser « à tort » que les sites de baignade déconseillés ou à éviter sont « de mauvaise qualité », alors qu'il s'agit surtout d'une situation de pollution parfois très ponctuelle, « un jour donné », après beaucoup de pluie par exemple.

« On ne cherche pas du tout à faire peur aux touristes mais plutôt à leur présenter un classement simple, se justifie Christophe Le Visage. Nous voulons des données facilement compréhensibles par tous, ce qui n'est pas vraiment le cas pour les chiffres ARS. » Ainsi, 593 plages de la Manche, de l'Atlantique et de la Méditerranée sont recommandées (elles étaient 690 en 2024), 814 sont jugées à risques (755 l'an

La contestation des ARS ne modifie en rien le classement

dernier), 316 sont déconseillées et 83 à éviter (93 en 2024) en raison d'une présence très marquée de la bactérie Escherichia coli dans l'eau, mais également de risques d'entérocoques intestinaux.

Parmi les dix-huit meilleures plages ex æquo, on en trouve en Gironde ou dans le Finistère, tandis que d'autres, dans le Var ou à Boulogne-sur-Mer, se retrouvent en bas de classement. Et la contestation des ARS n'y aura rien changé : Radio France et France TV s'associent à cette initiative intitulée « La Belle Plage »,

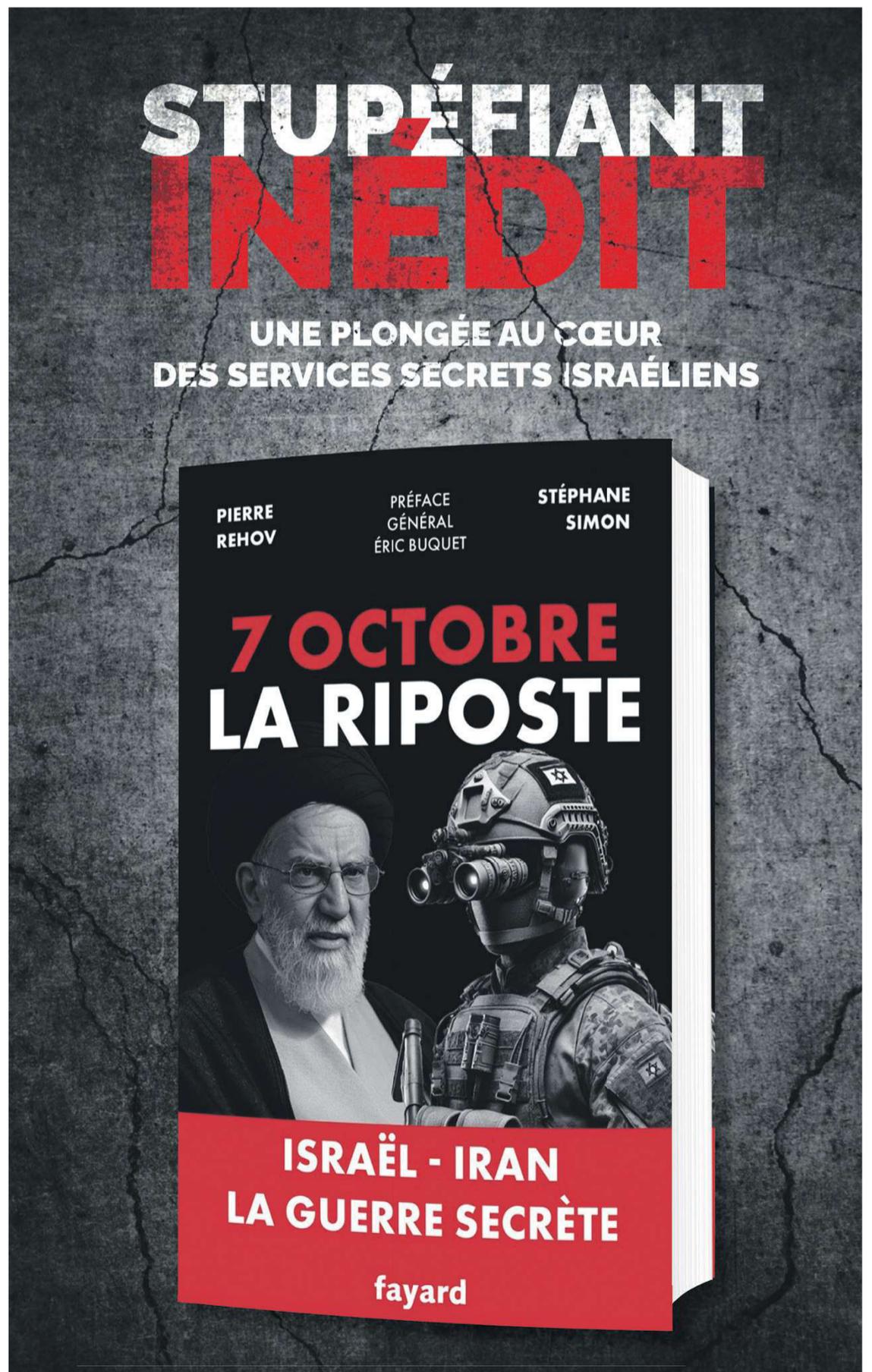
puisque le service public diffusera dans les prochaines semaines un spot de publicité gratuite incitant le grand public à consulter le site « avant de se baigner ». De quoi faire hurler certains élus locaux, surtout lorsque leurs plages sont mal classées. Au printemps dernier, les élus du littoral des Hauts-de-France avaient d'ailleurs protesté contre les notations de 38 de leurs plages, puisque dix-neuf

étaient à éviter et quinze déconseillées. « Nous sommes en colère face à cette contre-publicité à l'aube d'une saison estivale essentielle », avait alors écrit Daniel Fasquelle, maire du Touquet et président de Hauts-de-France Tourisme, au président d'Eau & Rivières de Bretagne. D'autant que Guillaume Andraud, le directeur de la communication de cette collectivité littorale, note que l'ARS « avait

indiqué en 2024 que la qualité des eaux était suffisante et conforme à la directive européenne ». Le premier édile avait donc réclamé à l'association environnementale un démenti, qu'il n'a manifestement jamais obtenu.

La guerre se poursuit cette année, risquant de perdre encore un peu plus les baigneurs... ●

STANISLAS DU GUERNY



LA VOIX DU NORD/JOHAN BEN AZZOUZ / MAXPPP



Boulogne-sur-Mer, comme d'autres sites touristiques, risque de perdre davantage de baigneurs cet été.

Actualité Société



La proposition de loi sur l'aide à mourir est en contradiction avec la culture de l'accompagnement des unités de soins palliatifs.

Euthanasie

Les soins palliatifs, victimes collatérales du projet de loi

CONTRADICTION Pour certains médecins, la légalisation de l'aide à mourir aura un impact négatif sur le fonctionnement et le développement des soins palliatifs

La légalisation de l'euthanasie menace-t-elle l'avenir des soins palliatifs ? La question inquiète une partie du monde médical. Pour éviter toute confusion entre deux démarches opposées – accompagner la vie jusqu'à son terme naturel en soulageant la douleur d'un côté, provoquer délibérément la mort de l'autre –, le gouvernement avait choisi en janvier dernier de scinder le projet de loi sur la fin de vie en deux textes distincts : l'un sur les soins palliatifs, l'autre sur l'aide à mourir. Ce découpage voulu par François Bayrou et largement soutenu par les soignants avait également vocation à éviter que le débat sur l'aide à mourir ne freine la réforme urgente et unanimement souhaitée des soins palliatifs. Mais dans les faits, cette ligne de partage ne les protégera pas des effets d'une légalisation de l'euthanasie et du suicide assisté.

Le docteur Alexis Burnod, médecin urgentiste et en soins palliatifs et auteur de *Fin de vie, le cas de conscience* (L'Observatoire), souligne en premier lieu que, loin d'être complémentaires,

les logiques des soins palliatifs et de l'aide à mourir sont fondamentalement inconciliables. Un point de désaccord majeur avec certains défenseurs de l'euthanasie, qui présentent souvent celle-ci comme un droit supplémentaire s'inscrivant dans un parcours de fin de vie. « Créés il y a quarante ans pour lutter contre l'abandon des mourants, l'indifférence face à leur douleur, et des pratiques euthanasiques, les soins palliatifs reposent sur une conviction forte : toute personne, même en situation de grande vulnérabilité, mérite d'être entourée, soulagée, soutenue et accompagnée jusqu'au bout. En ce sens, la proposition de loi sur l'aide à mourir entre en contradiction directe avec cette culture de l'accompagnement. Elle envoie un message radicalement opposé : être vulnérable, c'est être éligible à la mort », rappelle-t-il.

Geste légal devenu obligatoire Une perception que partage Bénédicte, infirmière dans une unité de soins palliatifs du sud de la France : « J'ai choisi ce métier pour accompagner les patients jusqu'au

bout, pas pour participer à un geste légal », tranche-t-elle. Si la loi devait l'y contraindre, elle affirme qu'elle quitterait son poste. Et elle est loin d'être un cas isolé : selon une enquête OpinionWay menée pour la SFAP en 2022, 34 % des soignants interrogés déclarent qu'ils envisageraient de quitter leur service si l'euthanasie devenait une obligation légale. Un tel exode mettrait en péril le fonctionnement, voire la pérennité, de ces unités déjà sous tension.

« La souffrance apaisée, l'envie de vivre revient »

Dr Alexis Burnod

Autre sujet d'alerte : la définition des critères d'accès à l'aide à mourir, jugée à la fois trop large et trop vague, qui risque de brouiller la mission des acteurs des soins palliatifs. La proposition de loi prévoit en effet que cette aide pourrait être sollicitée par toute personne atteinte d'une « affection grave et incurable », engageant le pronostic vital « en phase avancée ou terminale » et souffrant physiquement ou psychologiquement de manière qu'elle juge « insupportable ». Une formulation floue qui, selon le Dr Burnod, rend difficile la distinction entre les situations qui relèvent de la prévention du suicide – obligatoire en France – et celles qui justifieraient le déclenchement d'une procédure d'aide à mourir. D'autant que la décision d'aide à mourir doit être prise dans un temps très court. Or, dans les unités de soins palliatifs, une autre logique prévaut, dictée aussi par une expérience de terrain : lorsqu'un patient exprime le sou-

hait de mourir, l'urgence est d'abord de comprendre ce qui se joue. Dans la majorité des cas, insiste le docteur Burnod comme nombre de ses collègues, cette demande n'est pas une volonté ferme, mais le signal d'une détresse profonde, souvent liée à l'épuisement, à la douleur, à l'isolement ou à la fatigue des proches. « Notre premier réflexe, c'est de l'accueillir, de soulager sa douleur, de lui permettre de dormir une vraie nuit réparatrice, explique-t-il. Et très souvent, une fois la souffrance apaisée, l'envie de vivre revient. »

À ces imprécisions juridiques s'ajoute une autre source de tension pour les soignants : l'instauration d'un « délit d'entrave » à l'euthanasie. L'article 17 de la proposition de loi prévoit jusqu'à un an de prison et 15 000 euros d'amende pour toute personne qui chercherait à dissuader un patient de recourir à l'aide à mourir, notamment en exerçant des « pressions morales ou psychologiques ». Un dispositif particulièrement préoccupant pour Anne de la Tour, médecin en soins palliatifs à la maison médicale Jeanne-Garnier, à Paris. « Si un patient m'exprime sa souffrance et son souhait d'en finir, et que je lui parle de l'accès à la sédation profonde et continue jusqu'au décès, comme la loi de 2016 m'y autorise, pourra-t-on m'accuser de délit d'entrave ? s'interroge-t-elle. Que restera-t-il alors de la relation de confiance entre soignant et patient ? Nous risquons de basculer dans un climat de méfiance, de surveillance mutuelle, profondément délétère. »

Au-delà de la pratique, c'est aussi le développement des soins palliatifs qui pourrait être fragilisé. Alexis Burnod alerte sur un effet pervers : la tentation d'abandonner une prise en charge humaine, complexe, et donc coûteuse, au profit d'une

solution plus rapide et moins onéreuse. « Même si un plan décennal est annoncé pour les soins palliatifs, les réalités budgétaires finiront par s'imposer. Le calcul sera vite fait », prévient-il.

Une source d'économies

Une étude sur « Les non-dits économiques et sociaux du débat sur la fin de vie » publiée en janvier 2025 pour le think tank libéral Fondapol indique qu'au Canada, l'aide médicale à mourir aurait permis d'économiser 149 millions de dollars. En France, les soins palliatifs représentent 1,4 milliard d'euros par an. Dans ce contexte, l'euthanasie pourrait apparaître, à bas bruit, comme une solution économiquement rationnelle. « Compte tenu de l'état préoccupant de notre système de santé et du déficit des finances publiques et de nos régimes sociaux, l'idée que le développement de la mort provoquée peut être une source d'économies fera nécessairement son chemin », avait confié au JDD Yves-Marie Doublet, coauteur de cette étude.

Dans son avis publié en 2022, le Comité consultatif national d'éthique avait exprimé ses préoccupations concernant les risques associés à la légalisation de l'aide active à mourir, notamment en ce qui concerne l'impact potentiel sur les soins palliatifs. Il avait souligné que toute évolution législative en faveur de l'aide active à mourir ne serait pas éthiquement acceptable si elle se traduisait par un affaiblissement du soin relationnel et du devoir d'accompagnement. Mais tout indique que les soins palliatifs – pourtant reconnus comme une priorité nationale – pourraient bien en devenir les premières victimes collatérales. ●

ÉLISABETH CAILLEMER



Le Dr Alexis Burnod est l'auteur de *Fin de vie, le cas de conscience*.

Actualité Société

Santé

Les risques du tatouage

TENDANCE Le tatouage n'est plus réservé aux rebelles, voyous et mauvais garçons, mais concernerait, à des degrés divers, 20 % de la population. Des questions sanitaires se posent

Cette pratique du tatouage, désormais massive, soulève des questions sanitaires sur les risques liés à ces injections d'encre indélébile sous la peau. D'autant que ceux qui le pratiquent ignorent souvent tout des précautions à prendre, des risques, de l'origine des produits injectés... Jusqu'à présent, peu d'études – relativement à l'importance démesurée de ce phénomène – se sont penchées sur ces risques à long terme. Pourtant, une partie de l'encre migre de la peau vers le sang après un tatouage, et s'accumule dans les ganglions lymphatiques. Deux études récentes, menées par des chercheurs danois sur des jumeaux, viennent de mettre en évidence un risque accru de cancer chez les personnes tatouées. Ce qui justifierait des travaux plus approfondis sur le sujet.

Cancer de la peau, lymphome ?

La première de ces études montre un surrisque de cancer de la peau quelle que soit la surface occupée par le tatouage. « *Les travaux qui viennent d'être publiés ne sont pas très robustes, avec beaucoup de biais méthodologiques* », temporise le docteur Nicolas Kluger, professeur-assistant de dermatologie à Helsinki, consultant « tatouage » à l'hôpital Bichat à Paris et membre de la Société française de dermatologie. « *Les auteurs considèrent par exemple qu'il y a une association s'il y a un tatouage sur la jambe droite et un cancer sur le bras gauche, poursuit l'auteur de *Mon tatouage et moi*, aux éditions Vuibert. Le principal facteur des cancers de la peau, c'est le soleil. Mais il n'y a pas eu d'enquête pour savoir si les personnes tatouées avaient un comportement plus à risque avec le soleil !* »

La seconde enquête révèle quant à elle un risque un peu augmenté de lymphome, mais seulement

pour les tatouages d'une surface supérieure à la paume d'une main. Une étude suédoise publiée en 2024, portant sur 11 905 personnes, avait aussi conclu que le risque de développer un lymphome augmentait de 21 % chez les personnes tatouées. Mais là encore, le professeur Kluger veut rassurer : « *La seconde étude sur les lymphomes n'est pas très solide non plus. D'autres enquêtes n'ont pas retrouvé ce risque chez les tatoués. Pour clarifier le sujet, il faudrait mener des études sur de plus grands effectifs, avec une méthodologie plus rigoureuse.* »

Après un tatouage, une partie de l'encre migre de la peau vers le sang

L'engouement mondial pour cette pratique devrait inciter à en évaluer sérieusement les conséquences à long terme. Mais d'autres complications, notamment d'ordre allergique, sont relativement fréquentes. Principalement avec des encres rouges ou des couleurs dérivées comme le rose ou l'orange. « *Ces allergies surviennent le plus souvent des mois, voire des années après la réalisation du tatouage*, explique le docteur Kluger. *Il s'agit probablement d'une allergie à un produit de dégradation de l'encre de tatouage, qui apparaît au fil du temps. Ces allergies sont pénibles : la peau gonfle, démange, avec une réaction inflammatoire.* » Si, malgré un traitement local, l'allergie ne disparaît pas, un détatouage au laser est possible. Et dans le pire des cas, une exérèse chirurgicale de la peau tatouée peut être faite, qui laissera forcément une cicatrice. Lorsqu'une réaction

allergique à une couleur apparaît, c'est une contre-indication à vie à refaire un tatouage avec cette même couleur.

Règles d'asepsie

Et quel est le risque d'attraper une infection lors d'une injection avec des encres de tatouage ? Depuis que la formation à l'hygiène et aux règles d'asepsie est obligatoire pour les tatoueurs, le risque

d'infection a considérablement diminué. « *Certains peuvent sans doute encore faire des erreurs. Mais, de manière générale, il est rare de voir en consultation de dermatologie une infection de la peau consécutive à un tatouage. Les tatoueurs utilisent du matériel à usage unique, des autoclaves pour stériliser leurs instruments, des produits pour désinfecter la peau*, affirme le docteur Kluger. *Des*

infections par le virus VIH n'ont jamais été clairement documentées après tatouage. Quant aux infections par les virus de l'hépatite B et C, associées au tatouage, elles ont disparu. Bien sûr, les adeptes du tatouage doivent faire attention, notamment à ne pas aller se faire tatouer n'importe comment, n'importe où, en Afrique ou en Asie... » ●

DR MARTINE PEREZ

Europe 1

LA RADIO LIBRE

VOUS ÊTES

+ DE 2,6

MILLIONS

À NOUS ÉCOUTER

TOUS LES JOURS

+ 269 000

AUDITRICES ET AUDITEURS

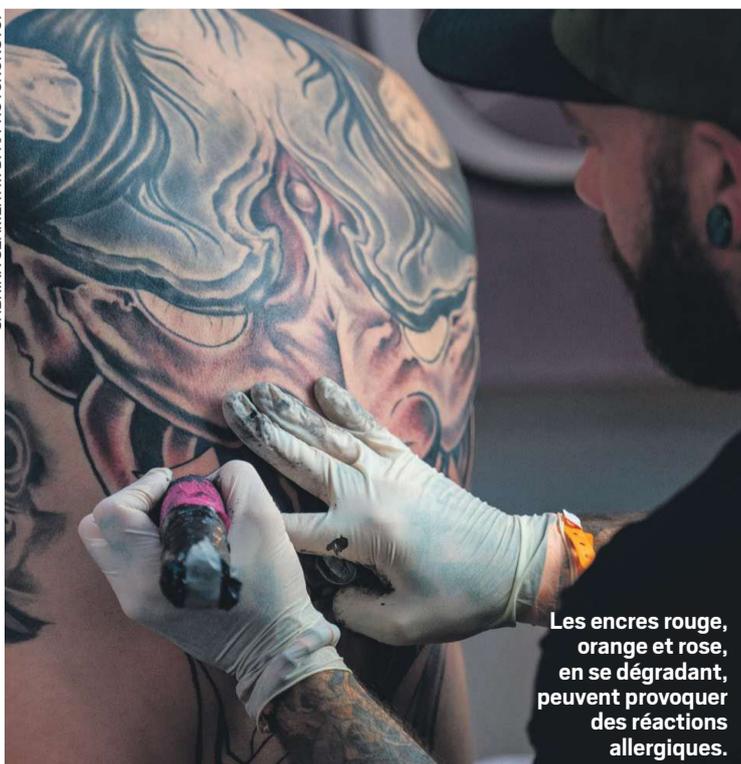
EN UN AN*

Merci !



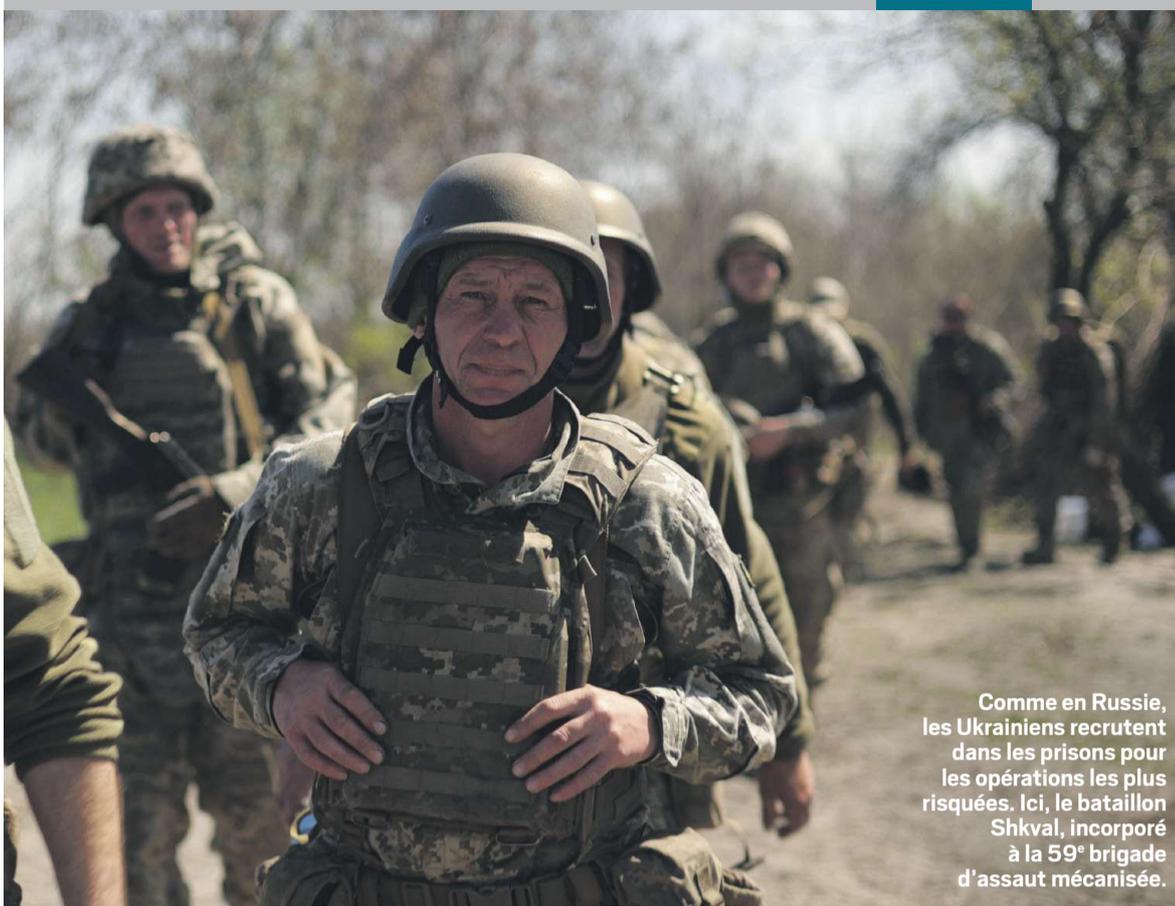
*SOURCE : MÉDIAMÉTRIE EAR-NATIONAL, EUROPE 1, JANV-MARS 25 ; EVOL VS JANV-MARS 24, LUNDI-VENDREDI, 5H-24H, 13 ANS ET +, AUDIENCE CUMULÉE

SABRINA SZAMEITAT/DPA/PHOTONONSTOP



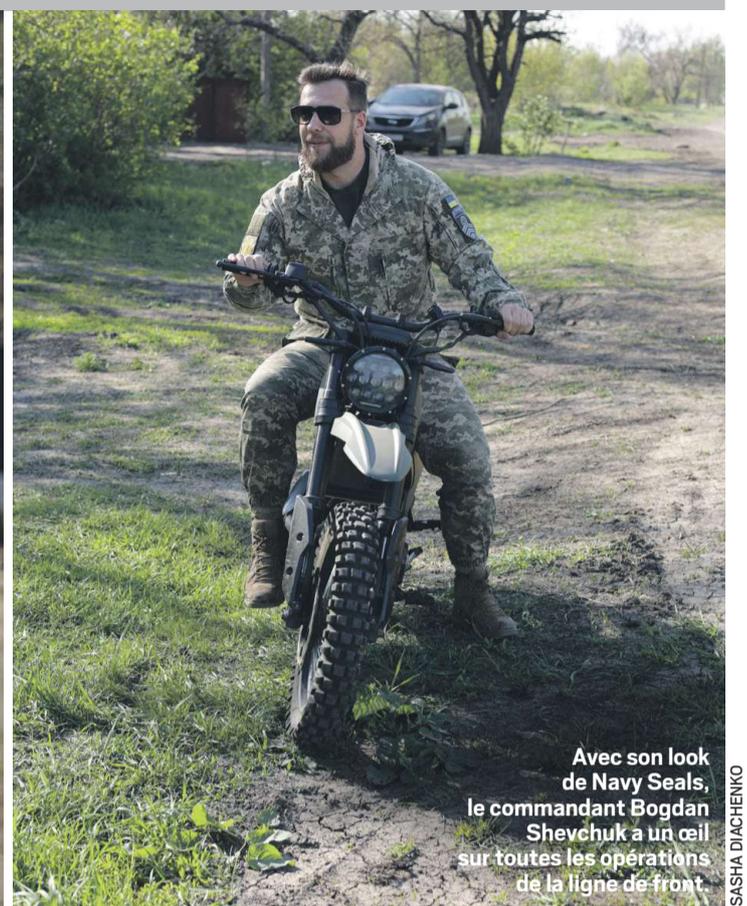
Les encres rouge, orange et rose, en se dégradant, peuvent provoquer des réactions allergiques.

Actualité International



Comme en Russie, les Ukrainiens recrutent dans les prisons pour les opérations les plus risquées. Ici, le bataillon Shkval, incorporé à la 59^e brigade d'assaut mécanisée.

SASHA DIACHENKO



Avec son look de Navy Seals, le commandant Bogdan Shevchuk a un œil sur toutes les opérations de la ligne de front.

SASHA DIACHENKO

Ukraine

Au cœur de la dernière bataille du Donbass

GUERRE Dans la région de Pokrovsk, les armées russes et ukrainiennes se livrent une bataille sans merci

REPORTAGE Dans cet océan de désolation, chaque kilomètre carré fait l'objet de féroces combats

Envoyé spécial (Donbass)

Un champ de céréales en déshérence bordé par une ferme détruite par les bombardements. Le soleil, à son zénith, illumine les plaines de Chuhuyeve, petit village agricole perdu sur la ligne de front. À intervalles irréguliers, le bruit des obus, tirés par les artilleurs ukrainiens, vient perturber cette quiétude pastorale. Et puis, d'un coup, le bourdonnement d'un avion. Il s'approche, mais

refuse de montrer sa carlingue. Le temps se fige, une nuée d'oiseaux prend son envol, animés par l'instinct de survie. Trois gigantesques explosions frappent alors le sol qui se met à trembler sur des centaines de mètres à la ronde. Des champignons de fumée s'élèvent d'un bois. « Cette fois, ils ont fait mouche ! » lâche un jeune fermier, le plus sereinement du monde. L'adolescent retourne à son tracteur. « Vous devriez quitter la zone, ça va tomber encore. » Message reçu.

D'incessantes vagues d'assaut Trois FAB-3000, des bombes planantes russes réputées pour leur puissance destructrice, viennent d'annihiler une position d'artillerie ukrainienne. Cette partie du front est la plus active de la guerre. Depuis huit mois, les Russes ont jeté leur dévolu sur Pokrovsk, une ville moyenne du Donbass, autrefois peuplée de 60 000 âmes, aujourd'hui réduite en cendres. Dans les campagnes alentour, les combats sont ultraviolents et les morts se comptent déjà en dizaines de milliers. Mais face aux incessantes vagues d'assaut russes, les Ukrainiens tiennent bon. Ces dernières semaines, ils sont même parvenus

à reconquérir quelques villages autour de la ville ; des victoires tactiques coûteuses en vies, mais qui remontent le moral des troupes, épuisées par trois ans de guerre.

Pour tenir la zone, le haut commandement ukrainien a confié la tâche à la prestigieuse 59^e brigade d'assaut mécanisée, des hommes d'élite, vétérans des batailles de Bakhmout et d'Avdiivka. À Petropavlivka, le bataillon d'élite Shkval, composé d'anciens prisonniers, nous donne rendez-vous. Assis sur le toit d'un Humvee, Bull, son nom de guerre, décrit les opérations de son unité. « C'est nous qui sommes chargés de nettoyer les tranchées russes », raconte le militaire, tout

« Nous nous battons jusqu'au bout, avec ou sans les Américains »

en rechargeant la mitrailleuse lourde qui trône sur le 4x4 américain. Leur job, le « plus effrayant » de la guerre, *dixit* Bull, consiste à approcher au plus près des positions ennemies, puis de les prendre d'assaut afin d'en éliminer les occupants. Une tactique qui rappelle celle des corps francs employés, en 1914-1918, par les armées françaises et allemandes. Si les tranchées ont peu changé en un siècle – elles consistent toujours en un ensemble de boyaux creusés dans la terre et protégés par des sacs de sable –, les moyens employés pour les détruire n'ont plus rien à voir avec ceux de la Grande Guerre. « Quand on monte à l'assaut, on envoie d'abord des drones FVP taper les positions russes, puis les mortiers couvrent notre avancée. Et après ça, on finit le job », conclut Bull, satisfait d'avoir fini le pénible rechargement de la mitrailleuse.

Mais en direction de Pokrovsk, Russes et Ukrainiens ne sont pas à armes égales. Les premiers jouissent d'une supériorité de feu évidente, avec deux à trois fois plus de véhicules blindés et de soldats d'infanterie. Face à cette infériorité numérique, les Ukrainiens s'adaptent. Leur force ? Un « mur de drones » pour anéantir les assauts mécanisés lancés quotidiennement par l'armée russe. À quelques encablures de Pokrovsk, les dronistes de la 59^e brigade opèrent depuis des petites maisons abandonnées par les civils.

Tapis dans des caves, ces opérateurs sont les yeux de l'armée ukrainienne et le cauchemar des fantassins russes. De jour comme de nuit, ils pilotent ces petits engins volants chargés d'explosifs au cœur des lignes ennemies où ils sèment une mort certaine, une mort venue du ciel. « Il n'y a pas de différence entre tuer un Russe au fusil d'assaut ou au drone, la seule chose qui compte est l'anéantissement de l'ennemi », déclare Sytch, le commandant de l'unité. Dans leur arsenal, le « Vampire », surnommé « Baba Yaga » par les Russes, du nom d'une sorcière du folklore slave. Ce drone massif, conçu en Ukraine, est doté de capacités thermiques hors du commun. « La nuit, nous l'utilisons pour larguer des bombes sur les positions et véhicules russes. Il sert aussi à achever les blessés. » Dans le « Donbanistan », contraction de Donbass et d'Afghanistan, terme utilisé par les Ukrainiens en mémoire de la catastrophique incursion, en 1979, de l'armée soviétique en Afghanistan, la compassion pour l'ennemi n'a pas sa place.

Car les soldats ukrainiens le savent, l'issue de la bataille de Pokrovsk sera décisive. Si la ville et ses alentours tombent, alors les Russes pourront s'ouvrir une voie vers l'oblast voisin de Dnipropetrovsk, particulièrement stratégique pour ses ressources minières. Ici, chaque mètre carré

compte. Pas une friche ni un village n'est conquis par l'armée russe sans qu'elle ne subisse de lourdes pertes. Mais l'enfoncement du front ne peut être exclu. Derrière les lignes, des centaines de réseaux de tranchées, couplés à des rangées de barbelés, de fossés antichars et de dents de dragon déchirent le paysage steppique du Donbass où les discussions de paix entre Russes et Américains résonnent comme un lointain bla-bla diplomatique.

Des pertes massives

« Nous nous battons jusqu'au bout, avec ou sans les Américains. » Le lieutenant-colonel Bogdan Shevchuk sort subitement d'un bois. Seul et sans escorte, il gare sa motocross à l'ombre d'un pin sylvestre. À seulement 32 ans, Bogdan Shevchuk commande les 10 000 hommes de la 59^e brigade. Mâchoire carrée, physique de Navy Seals, il énumère les pertes infligées à l'ennemi par ses hommes : « Mille sept cents envahisseurs tués, 650 véhicules détruits... » Le bruit d'une explosion l'interrompt. Comment vit-il la mort de ses hommes ? Le jeune officier prend le temps de la réflexion. Ses yeux fixent l'horizon. « Je les porte avec moi chaque jour que Dieu fait. Mais chacun de mes hommes sait pourquoi il se bat. Nos pertes sont le prix de notre indépendance. »

Et comme du côté russe, les pertes ukrainiennes sont massives, en témoignent les nombreux cimetières artisanaux élevés en bordure de forêt ; sinistres témoignages d'une guerre qui n'en finit plus. Les propositions de paix poussées par les États-Unis paraissent inacceptables aux yeux des Ukrainiens qui refusent d'avoir sacrifié toutes ces vies pour finir par capituler. En attendant, le carnage continue et le sol du Donbass meurt du sang versé par les deux camps. ●

GEOFFROY ANTOINE



Les Ukrainiens craignent de voir les fournitures de matériel américain se tarir.

GEOFFROY ANTOINE

Actualité International

Alexeï Mechkov, ambassadeur de Russie en France « Nous n'avons peur de rien »

GUERRE Alors que les discussions autour d'un cessez-le-feu s'éternisent, Alexeï Mechkov a réservé au JDD son premier entretien

INTERVIEW

Donald Trump a formulé une ultime proposition concernant l'Ukraine. Celle-ci devait être discutée à Londres, mais ni Marco Rubio ni les chefs de la diplomatie française, britannique ou allemande ne seront présents. Cela signifie-t-il que le plan de paix a définitivement échoué ?

Je n'irais pas jusque-là. Je ne connais pas tous les détails du plan de Donald Trump. Quoi qu'il en soit, les rencontres qui ont déjà eu lieu entre les Russes et les Américains ont montré clairement leur intérêt de parvenir à des résultats concrets et positifs. Les Ukrainiens ont refusé les propositions faites par Washington. Mais la visite de Steve Witkoff en Russie n'a pas été annulée.

Après la proposition de l'Ukraine d'un cessez-le-feu de trente jours sur les infrastructures civiles, Vladimir Poutine s'est dit prêt à discuter avec les Ukrainiens. Quelles sont les préalables à un accord aujourd'hui ?

J'aurais du mal à vous donner des évaluations précises. À plusieurs reprises, on a constaté que les Ukrainiens s'opposaient à toute tentative de résolution diplomatique ou pacifique. Il y a quelques

« Le régime au pouvoir en Ukraine est un régime nazi »

jours, les Russes ont annoncé une trêve pour Pâques. Les Ukrainiens ont alors effectué 4 900 frappes visant des infrastructures russes en une seule journée. Si cette trêve avait duré trente jours, que se serait-il passé ? Je vous laisse imaginer...

En l'absence d'un accord, Washington pourrait se retirer des discussions. Quelles en seraient les conséquences ?

Toutes les actions entreprises par l'administration américaine visent à encourager des initiatives pacifiques. C'est la raison pour laquelle nous avons établi des contacts avec leurs représentants. Ces échanges se poursuivent et ne se limitent pas à la question ukrainienne. Par ailleurs, nous avons progressé sur la voie de la normalisation des activités de nos ambassades. Nos collègues français feraient bien de s'en inspirer.

Le 9 mai prochain marque le 80^e anniversaire de la fin de la Seconde Guerre mondiale. Vladimir Poutine pourrait-il s'en saisir pour lancer une offensive majeure et afficher une victoire militaire sur la place Rouge ? Participerez-vous aux commémorations ?

Tout ce que fait la Russie aujourd'hui n'est pas dicté par des dates ou des anniversaires. Pen-

dant la Seconde Guerre mondiale, 135 000 prisonniers soviétiques se trouvaient en France. Beaucoup sont morts, mais 30 000 ont réussi à s'évader des camps de concentration nazis. Ils ont contribué à la libération de la France du nazisme. À Noyers-Saint-Martin se trouve le plus grand cimetière militaire soviétique de France. Il abrite les tombes de près de 4 700 citoyens soviétiques ayant participé à la Résistance. Pour ma part, je participerai à de nombreux événements organisés ici, en France.

Jean-Noël Barrot, le ministre des Affaires étrangères français, a choisi de se rendre à Kiev. Qu'en pensez-vous ?

Le régime au pouvoir en Ukraine est un régime nazi. Chacun est libre de choisir de quel côté il souhaite se placer le 9 mai.

Le régime ukrainien ne peut pas être qualifié de nazi. Il existe des éléments, comme le bataillon Azov et quelques autres, mais le pouvoir en place ne relève pas d'une idéologie nazie...

Il suffit d'observer les décisions prises pour se faire sa propre opinion : oppression raciale, interdiction de l'usage de la langue russe, manipulation des esprits, glorification des criminels nazis... La

politique menée par l'État ukrainien est problématique.

Lors des commémorations des 80 ans de la libération d'Auschwitz, aucun représentant russe n'était invité. Comment l'interprétez-vous ?

La France ne nous a invités à aucun événement consacré à la victoire sur le nazisme. Pour ma part, je suis le fils d'un ancien combattant de cette guerre qui a obtenu de nombreuses médailles. Je ne ressens rien de particulier à ce sujet – cela m'évite simplement de devoir partager la tribune avec les descendants de ceux qui ont tué 27 millions de Soviétiques, dont mes ancêtres.

De qui parlez-vous exactement ? Ce ne sont ni les Anglais, ni les Américains, ni les Français qui ont tué vos ancêtres...

Si vous regardez la liste des invités à ce genre d'événements, vous verrez qu'y figurent des pays qui ont participé à la guerre aux côtés de l'Allemagne nazie. Ceux qui jugent inutile d'inviter les véritables libérateurs manquent de conscience historique. La question de la victoire n'est pas politique – c'est une affaire d'âme pour chaque Russe.

Vladimir Poutine désire-t-il renouer avec la grandeur impériale russe ?



Vice-ministre des Affaires étrangères jusqu'en 2017, Alexeï Mechkov est, depuis, ambassadeur de la Fédération de Russie en France.

soviétique. Aujourd'hui, comme vous évoquez la Roumanie, le candidat qui prônait la restauration des relations avec la Russie et qui est arrivé en tête a été rayé de la vie politique roumaine.

Emmanuel Macron envisage avec le Premier ministre britannique Keir Starmer d'envoyer des troupes en Ukraine dans le cadre du processus de paix s'il devait se concrétiser. La Russie est-elle prête à l'accepter ?

Comme on dit en Russie, cette initiative vient du malin. S'il s'agit de forces de maintien de la paix, c'est une décision du ressort du Conseil de sécurité de l'Onu et des deux parties dans le conflit. Ces forces doivent venir de pays neutres et pas de ceux qui livrent des armes et envoient des mercenaires en Ukraine.

« Nous gardons l'espoir d'une normalisation avec la France »

Pour vous, nous sommes cobelligérants ?

Il y a des formules juridiques différentes sur ce sujet. Ce n'est pas une participation directe, mais par l'intermédiaire de quelqu'un d'autre. Nous savons bien que les militaires ukrainiens ne savent pas opérer des systèmes de missiles de longue portée. Il faut donc que soient présents des experts des pays qui livrent ce type d'armements.

Si des soldats français sont déployés, seront-ils des cibles légitimes selon vous ?

Toute personne qui participe aux hostilités en Ukraine doit être consciente des risques qu'elle encourt.

Si Emmanuel Macron appelle Vladimir Poutine demain, trouvera-t-il un interlocuteur au bout du fil ? Un accord de paix permettrait-il aux entreprises françaises de revenir sur le marché russe ?

Vladimir Poutine n'a jamais refusé le contact avec Emmanuel Macron. C'est la partie française qui a interrompu le dialogue. Rien n'a changé depuis un an. Dans un fameux film, il y a cette phrase : « Ne jamais dire jamais. » Nous gardons l'espoir d'une normalisation, dans l'intérêt de nos peuples. Pour les entreprises, c'est plus compliqué car, grâce aux sanctions, le business russe a pu se développer rapidement. L'an dernier, nous avons connu une croissance de 4,3 %, dépassant la France et l'Allemagne. Les entreprises russes ne sont pas intéressées par le fait de voir leurs concurrents revenir. Il faudra déployer pas mal d'efforts. Mais nous ne sommes pas fermés. ●

PROPOS RECUEILLIS PAR LARA TCHEKOV ET RÉGIS LE SOMMIER

Actualité International

Envoyé spécial (Chicago)

La fête est finie. Cette année, le Cinco de Mayo ne fera pas danser Little Village. La grande parade commémorant la bataille de Puebla a été purement et simplement annulée. Dans ce quartier de Chicago, surnommé le « Mexico du Midwest », la peur des arrestations par les agents de l'immigration d'ICE a eu raison du défilé. Ici, en pleine ville sanctuaire – du nom de ces municipalités qui refusent de plier face à l'État fédéral, et surtout face à Trump –, le climat est électrique. Chicago, vitrine de la résistance en faveur des sans-papiers, est devenu un refuge XXL pour clandestins financé par le contribuable. Dans les rues colorées de Little Village comme dans celles de Pilsen – ancien fief tchèque de la ville, aujourd'hui bastion latino –, les messages placardés sont explicites : « *Que faire en cas d'arrestation ?* », « *Migrants bienvenus !* ». À 1 200 kilomètres de là, à Washington, Trump perd patience et menace la ville de lui couper tous les fonds fédéraux si elle ne coopère pas. Il y a de la tortilla sur la planche : selon les sources, le nombre de sans-papiers se situe entre 50 000 et 60 000 personnes à Chicago.

Parmi les étals de nopal, derrière lesquels des Mexicains râpent les raquettes d'opuntia pour en faire des salades, dans les boutiques ethniques ou dans les *taquerias* d'où s'échappe une odeur de galettes de maïs fraîchement cuites, l'atmosphère de Little Village est impénétrable. Depuis que Trump est au pouvoir, le sud-ouest de Chicago dissimule travailleurs clandestins, membres de gangs, petits trafiquants qui se fondent parmi la population. Pour se faire oublier des autorités.

Trump n'est pas le seul en à avoir ras-la-casquette Maga de cette comédie du bon sentiment jouée par le maire Brandon Johnson, premier magistrat de Chicago depuis un peu moins de deux ans et qui, avec à peine 6 % de cote de confiance, a acquis en Amérique le surnom de « *politicien le plus impopulaire de l'histoire des États-Unis* ». Car le vent est en train de tourner à « *Windy City* » (la « *ville venteuse* »), forteresse démocrate depuis 1931. Des habitants se rebellent.

Les Chicagoans voient rouge

Parmi eux, un groupe, les Chicago Flips Red (« *Chicago bascule à droite* »), constitué essentiellement de femmes afro-améri-

Dans la ville, largement hispanisée, les tensions communautaires se sont multipliées.



ALEXANDRE MENDEL

Chicago Ville sanctuaire au bord de l'implosion

RÉSISTANCE Devant le refus des autorités locales de collaborer avec les autorités fédérales, des Afro-Américains excédés s'organisent pour dénoncer l'impact de l'immigration sur leur vie

caines, écœurées par la naïveté de la municipalité. Créé il y a plus de deux ans, ce collectif se fait ponctuellement remarquer en conseil municipal en interpellant les élus, mais également en menant des actions devant certains foyers d'hébergement. Les médias locaux raffolent de leur dégain à la cool et de leurs *hoodies* rouges qu'elles n'enlèvent jamais.

On les retrouve devant le Lake Shore Hotel, face au lac Michigan, non loin de Hyde Park, rebaptisé par les locaux « *Chicazuela* » pour le nombre de migrants venus du Venezuela hébergés dans cet établissement « *interdit aux médias non accompagnés* », précise un petit écriteau à l'entrée. Y vivent 750 sans-papiers. Devant l'entrée, au micro, Linda Page lit une déclaration. « *La politique de la "ville sanctuaire" et celle de l'État sanctuaire [l'Illinois, NDLR] sont à l'origine de la crise des sans-abris. Chicago utilise l'argent des contri-*

buables pour réduire le nombre d'appartements destinés aux Chicagoans à faibles revenus et construire des refuges pour les migrants illégaux », dit-elle. Avant que le vent n'emporte dans un tourbillon les feuilles de son discours : « *Nous exigeons la fermeture immédiate de ces refuges qui sont des lieux d'activités illégales. Ne rien faire, c'est permettre à cette situation d'aggraver notre qualité de vie pour nous-mêmes, nos familles, nos enfants, nos petits-enfants et ceux qui viendront après nous.* »

« Les gauchistes blancs ne sont jamais au contact des migrants »

Parmi les membres des Chicago Flips Red, Zoe Leigh, 39 ans, fait office de leader. C'est elle qu'on suit avec ses camarades de combat Nicole Adams et Danielle Carter-Walters pour se rendre dans un autre hôtel devant un centre d'hébergement, un Holiday Inn, près de l'aéroport Midway. Là, deux Vénézuéliens tuent le temps, dont Javier, qui admet « *avoir peur depuis que Trump est président* ». Soudain, un incident éclate. Zoe et Danielle filment chacune de leurs visites pour documenter leurs actions. Des agents de sécurité débarquent et exigent que les deux militantes cessent d'enregistrer (ce qu'elles refusent). Un bénévole de l'organisation caritative New Life Centers, qui supervise l'accueil des migrants, s'en mêle. La police arrive pendant que les trois activistes repartent, non sans avoir

expliqué qu'elles avaient le droit de filmer ce qu'elles voulaient.

Les démocrates montrés du doigt

Au volant de sa voiture, dans cette maraude anti-migrants, Danielle Carter-Walters, une préparatrice en fitness de 52 ans au physique athlétique, dit en avoir assez de l'hypocrisie des démocrates à l'égard des Afro-Américains. Carter-Walters a voté Trump et n'accepte pas les leçons des démocrates. « *L'immigration illégale nous nuit car nous sommes en concurrence avec eux pour les emplois, pour les logements sur notre territoire*, explique-t-elle. *Si nous ne nous battons pas, c'en est fini pour la communauté noire de Chicago. Les gauchistes blancs, ça ne leur fait aucun mal, ils ne sont pas au contact d'eux. Leur communauté est intacte alors que la nôtre est saturée par les illégaux.* »

Autre figure de ce combat, Patricia Easley, présentatrice de l'émission de radio « *Black Excellence* » et fondatrice d'un autre mouvement, Chicago Red. Dans le quartier d'Austin (« *un quartier détruit par Obama* », l'enfant du pays), à 85 % noir, elle interpelle les passants : « *Les démocrates, vous les aimez bien ?* » « *Non* », répondent en chœur les habitants d'Austin. « *Vous voyez, je ne les ai pas choisis pour vous* », s'amuse-t-elle. Dans son programme, elle diffuse en direct le numéro de téléphone d'ICE, l'équivalent américain de la Police aux frontières (PAF), « *pour signaler toute activité suspecte* ».

« *Les démocrates nous ont laissés nous faire envahir en croyant que nous étions tous les mêmes, que ça se passerait bien ici. Ce n'est pas vrai. Comme Afro-Américains, nous sommes présents depuis huit généra-*

tions sur ce sol. » Easley n'a pas de mots assez durs contre ces démocrates « *qui tirent les salaires vers le bas... Après tout, c'est le parti des Confédérés. Ils ont trouvé un nouvel esclavagisme ! Ils ont créé une crise du logement, une crise des opiacés...* » Mais, assure-t-elle, « *mon Donnie (sic) va remettre de l'ordre. D'ailleurs, tous les drapeaux mexicains ici ont été enlevés ! La seule façon de combattre leur socialisme, c'est par la fierté patriotique* ».

Gabegie et burlesque

Chicago peut-il devenir républicain ? Sean Dwyer, figure du GOP local et ex-candidat à la députation de l'Illinois, pourrait faire partie de ce changement. « *À condition de dire ici qu'on est centriste* », nuance ce Franco-Américain qui avait soutenu financièrement Obama. Sans être trumpiste, Dwyer reconnaît que Trump « *a réussi en cent jours à couper le flux à la frontière, alors que pendant quatre ans on nous a expliqué que c'était impossible* ». Et de dénoncer la gabegie financière de la mairie : « *On a dépensé 600 millions de dollars pour les migrants en deux ans alors qu'on a un milliard de dollars de dettes ! On a dû financer des enseignants et des psychologues pour faire de la thérapie émotionnelle à destination des enfants de migrants, c'est absolument fou ! Les villes sanctuaires, ça ne peut pas marcher.* »

Mardi, le gouverneur de l'Illinois J. B. Pritzker, que les démocrates verraient bien comme candidat en 2028, a pris des mesures fortes en... organisant le boycott du Salvador, vers lequel sont expulsés un certain nombre de migrants criminels. Ajoutant à la sanctuarisation, une dose de burlesque. ●

ALEXANDRE MENDEL



ALEXANDRE MENDEL

Le mouvement Chicago Flips Red, mené par Zoe Leigh, Nicole Adams et Danielle Carter-Walters, prend de l'ampleur.

Chronique/Unes du JDD

La chronique de *Christine Kelly* La déchéance de la vérité

La vérité blesse. La vérité accable. La vérité ébranle. La vérité est difficile à accepter. Notre chroniqueuse analyse cette vérité piétinée chaque jour dans l'actualité par les politiques et les médias

MAT NINAT STUDIO/CNEWS



Le fossé qui se creuse entre les Français et certains médias – le même que celui avec les politiques – s'explique par le défaut de vérité. Une réalité que souvent, on ne veut pas voir, que l'on cache, pour apaiser ses émotions. Car la fiction est souvent bien plus douce. Combien de fois le récit proposé ne correspond-il en rien aux faits, mais berce un certain inconscient ? La vérité fait mal. La vérité fait souffrir. La vérité blesse. La vérité ébranle.

La peur de la vérité

Prenons l'attaque meurtrière au couteau dans un lycée de Nantes, jeudi dernier, par un adolescent qui a voulu semer la mort. L'émotion a saisi la France entière. En suivant l'actualité, on s'interroge sur ce nombre d'attaques au couteau par jour en France, qui semble avoir explosé. Un sentiment ? Ces scènes d'horreur auxquelles on assiste devant les établissements scolaires viennent se nicher à présent au cœur même des lycées... Mais plus personne ne compte ces agressions. Le chiffre énoncé de 120 attaques au couteau par jour a disparu. Il a été démonté, déconstruit, cloué au pilori, jugé trop élevé, mais aucun n'a cherché à donner des statistiques mises à jour en 2025. La vérité accable. Si on ne compte pas, on ne sait pas, on ne voit pas, la vérité n'existe pas, et une certaine fiction s'installe. La réalité dérange, l'illusion apaise.

Le nombre de voitures incendiées le soir du Nouvel An ? Le décompte s'est arrêté. L'information s'est évanouie. La vérité est cruelle. Dans l'affaire du petit Émile disparu en juillet 2023, où en est-on de la vérité ? Rien aujourd'hui, selon la justice, ne permet d'incriminer le grand-père, mais le récit médiatique a trouvé son coupable, « sa » vérité. Crépol ? Où en est-on de la vérité ? La vérité dérange. Dans l'affaire Nahel, où est la vérité ? Qui veut vraiment la rechercher ?

La vérité demande un effort

Méfions-nous de ceux qui brandissent la fiction haut et fort, la martèlent, au nom de la vérité. Il y a les faits, le réel, et il y a ce qu'on en dit. Qu'est-ce qui est vrai ? La vérité nous intéresse-t-elle vraiment ? Elle demande un effort ; se contenter d'un récit fictionnel, rabâché et « prémâché » est tellement plus confortable.

Regardons le dossier sur la fin de vie. Ne disons pas « euthanasie », un mot trop empreint de vérité. Sur le fond, a-t-on besoin d'un nouveau texte ? Tous les spécialistes expliquent que la loi Leonetti, avec les soins palliatifs, suffit. Dans un contexte où ces derniers ne sont pas assez développés, où nous n'avons plus les moyens de soigner nos seniors qui vivent de plus en plus vieux, veut-on vraiment regarder la vérité en face ? Restons plutôt dans cette illusion qui rassure, celle qui nous permet d'imaginer que chacun pourra appuyer sur un bouton pour décider de sa fin de vie en évitant toute souffrance. Un récit tellement plus doux que la réalité. On devra pourtant tous faire face à la mort, avec ses doutes et ses interrogations.

La vérité se moque de nos désirs

Nos désirs sont supérieurs à tout. Falsifier la réalité devient une survie pour les satisfaire. Le numérique s'est engouffré dans ce nouveau rapport au réel. Combien de fois se plonge-t-on dans son écran pour éviter de lui faire face ? Une conversation, une situation, jusqu'à éviter de faire face à soi-même. Immergé dans le monde virtuel, on oublie la difficulté de sa vie. On change d'identité, on s'anonymise, on se déguise... On préfère créer son avatar que de garder son identité. On opte pour un filtre au lieu de faire face au réel. On se plaît mieux en personnage de dessin animé. Combien ne s'acceptent plus en réalité ?

La désinformation passe pour vérité

La petite ville de Thouars, dans les Deux-Sèvres, s'est réveillée cette semaine sous le choc avec une vingtaine de voitures incendiées. Dans l'ouest du Mexique, de la même façon, au même moment, plusieurs véhicules ont été incendiés. Un mode opératoire des narcotrafiquants pour manifester leur mécontentement. Mais n'allez pas parler en France de risque de mexicanisation. Ce mot est à bannir... Bruno Retailleau, l'homme le plus informé de France, s'est vu forcément critiqué pour avoir parlé de ce « risque de mexicanisation » en novembre dernier.

La vérité fait mal. Il faut la maquiller, la transformer pour qu'elle soit acceptée.

Le mot « mexicanisation » avait été employé le 4 mars 2024 par Nicolas Bessone, procureur de la République de Marseille, lors d'auditions au Sénat. Il avait parlé de « mexicanisation » de la criminalité. Une façon pour le procureur, en première ligne de l'actualité, d'engager des actions fortes dans la lutte contre la drogue. Lors de ces auditions, de nombreux magistrats marseillais avaient marqué l'opinion en dénonçant l'impuissance de l'État face au narcotrafic. Ils

avaient dit la vérité. Sous serment. Ils se sont fait recadrer par le garde des sceaux lui-même, Éric Dupond-Moretti. Leur erreur ? Avoir dit vrai.

Le premier qui dit la vérité doit être exécuté

Dans une société où l'on ne veut plus d'autorité, plus d'exigence, plus de contrainte, comment peut-on accepter le réel qui est une contrainte ?

Pour protéger notre bien-être sociétal, nous avons développé ce mécanisme de défense, ces récits édulcorés qui deviennent des refuges. Mais il faudra tôt ou tard affronter la vérité, indispensable pour avancer. Elle possède une force transformative. Elle exige une évolution. Elle incite à chercher des solutions. La recherche malgré l'effort, avec ses blessures et ses défis, c'est le premier pas vers la liberté.

Cette quête de la vérité demande du courage, celui de sortir du piège dans lequel on enferme le réel : nous obligeant à le considérer comme une fiction parmi les autres. ●

Relever les défis de la vérité, c'est le premier pas vers la liberté

Le JDD
À TRAVERS SES « UNES »

DIMANCHE 27 AVRIL 1969

Le Général s'en va

« Quand, dans un mariage, on ne se parle plus que par oui ou par non, le divorce n'est pas loin. » On doit cette formule à Alain Poher, président du Sénat. Elle prendra toute sa valeur et sa force en ce dimanche 27 avril 1969. Au pouvoir depuis dix ans et réélu au suffrage universel en 1965, le général de Gaulle, président de la République, dispose encore de trois ans de mandat. Il n'en a cure.

Depuis une année, la révolte étudiante et les grèves massives de Mai-68, il le sait, mesurent la réalité : celle de l'usure du pouvoir et du lien distendu entre les Français et lui. Alors il a imaginé un référendum pour reprendre la main et, en quelque sorte, pour se relégitimer. Ce sera le thème de la participation.

Son projet vise à créer des régions afin de « mettre fin au centralisme ». Le second volet de la réforme prévoit d'élargir la composition du Sénat pour le rendre plus représentatif en y intégrant des corps intermédiaires.

De Gaulle affirme aux Français la nécessité d'une mutation de la société et dans le même temps, il prévient qu'en cas de rejet, il quittera ses fonctions. Plus qu'un vote proposé aux Français, c'est un ultimatum. Jusque dans les derniers jours, les sondages donnent le « oui » gagnant. Pourtant, le Général n'est pas optimiste, comme s'il s'était usé la voix, comme si cette voix qu'on entendait toujours et encore ne commandait plus au destin de la France.

Et puis, le texte est critiqué pour sa trop grande technicité, sa longueur et son manque de souffle. Sans surprise, l'opposition appelle à voter « non ». Plus étonnant, le président est gêné dans son propre camp. Ainsi, Georges Pompidou, ancien Premier ministre, a averti qu'il serait candidat en cas de démission, se portant garant de l'héritage gaulliste, en défendant le changement dans la continuité. De même, son ancien ministre des Finances, Valéry Giscard d'Estaing, a indiqué qu'il

ne votera pas « oui ». Seule l'UDR a fait campagne dans le sens voulu par de Gaulle.

Le JDD titre à la une : « Oui ? Non ? » C'eût pu être : « Pour ou contre de Gaulle ? » En ce dimanche de printemps, la participation est de 80,13 % et le « non » l'emporte à 52,41 %. Seules les régions de Bretagne, d'Alsace et de Lorraine, du Massif central et d'une partie infime du Sud-Ouest ont suivi de Gaulle. Bref, une majorité de Français entendaient, par leur vote, provoquer le départ du Général. Celui-ci interviendra officiellement le 28 avril, à 00 h 10, par un communiqué laconique depuis Colombey-les-Deux-Églises.

De Gaulle quittera ainsi la scène politique à sa manière, selon sa propre conception d'envisager la volonté populaire. François Mauriac qualifiera ce référendum et le départ du Général de « cas sans précédent de suicide en plein bonheur ». ●

DOMINIQUE GRIMAUULT



Actualité Économie & Business

François Ecalle 40 milliards d'euros d'économies, mode d'emploi

INTERVIEW

SPÉCIALISTE Passé par Bercy et la Cour des comptes, François Ecalle est président de l'association Fipeco (Finances publiques et économie)

EXCLUSIF Il décrypte la dérive des finances publiques, un mal endémique

Dans votre livre, vous écrivez à plusieurs reprises que le sujet est toujours d'actualité. Rien n'a changé en matière de finances publiques depuis cinquante ans ? Des choses ont changé, mais on retrouve toujours les mêmes débats. Un exemple très récent : ma dernière note d'actualité sur Fipeco porte sur la TVA sociale. Il y a trente ans, nous nous demandions déjà s'il ne fallait pas remplacer les cotisations patronales par de la TVA ou de la CSG. Et il y avait eu un livre blanc sur le financement de la protection sociale auquel j'avais contribué, qui concluait qu'avec des dépenses sociales qui augmentaient plus vite que l'activité, on serait obligé d'augmenter les taux de TVA ou de CSG. Aujourd'hui, cette conclusion est toujours valable.

« Le système peut tenir si les Français travaillent plus longtemps »

Que faut-il en déduire ?

Notre débat public est très vif mais il n'y a aucun consensus. Donc on avance dans un sens, et puis on repart dans un autre. Il y a le rôle des politiques, bien sûr, mais aussi celui des économistes. Entre ceux qui sont plutôt keynésiens, ceux plutôt classiques, ceux complètement opposés à une économie de marché et ceux, au contraire, ultra-libéraux... On peut bien dire que les Français ne comprennent rien à l'économie, mais les économistes ne les aident pas, car ils disent des choses très différentes !

Votre livre paraît à l'heure où l'exécutif veut réaliser 40 milliards d'euros d'économies pour 2026. Vous y croyez, à cet objectif affiché ? Non, justement parce qu'il n'y a aucun consensus sur des mesures d'économies qui permettraient d'atteindre les 40 milliards. Aucune majorité au Parlement ne votera quoi que ce soit de significatif.



François Ecalle à Paris, pour la sortie de son livre *Mécomptes publics*, le 22 avril.

BRUNO MARTIN

Amélie de Montchalin veut supprimer les niches fiscales qui bénéficient à peu de contribuables et coûtent cher. Est-ce judicieux ?

En général, les petites niches ne coûtent pas cher. Il n'y a qu'un ou deux cas, dont la plus connue qui profite à une cinquantaine d'armateurs. Son coût a été important lors d'années exceptionnelles, mais en régime permanent, elle ne coûte pas si cher. Et si le gouvernement se contente des petites niches, il ne va pas gagner grand-chose. Il faut s'attaquer aux grosses...

Comme l'abattement de 10 % pour les retraités qui paient l'impôt sur le revenu ?

Pour stabiliser la dette, il faut un effort de 100 à 150 milliards d'euros. Pour y arriver, on ne peut pas ne pas toucher aux retraites. Surtout si on veut réduire les dépenses publiques. Les retraites en représentent le quart. Un moyen très simple est la sous-indexation des pensions. Le problème est que cela touche tout le monde, y compris les plus modestes. Supprimer cet abattement de 10 % permet de les épargner.

Sur les dépenses de santé, vous racontez dans votre livre avoir soutenu dans les années 1990 l'idée d'un « bouclier sanitaire », un reste à charge en fonction du revenu de chacun, ce qui rappelle une proposition récente de la Cour des comptes...

Oui, cela permet de protéger les plus modestes puisqu'on s'assure que ça ne leur coûtera pas plus de 3 ou 4 % de leurs revenus. Et à partir du moment où l'on met en place ce système, on peut augmenter le ticket modérateur, la part non remboursée par l'Assurance maladie, ce qui permet d'économiser sur les remboursements de manière mécanique. Ce sont les mutuelles qui y sont le plus opposées. (Sourire.)

Notre modèle social et ses principes de solidarité et d'universalité ne risquent-ils pas de faire les frais de la nécessité de redresser nos comptes publics ?

Ça peut tenir, à condition de faire des efforts. Dans le cas de la retraite, on sait que le système peut très bien tenir si les Français travaillent plus longtemps. Dans le cadre de la

santé, c'est plus compliqué, parce que les décisions sont prises par des dizaines de milliers de prescripteurs qui sont les médecins, avec des comportements qu'il faut essayer d'infléchir dans le bon sens.

Vous expliquez qu'à Bercy, deux prévisions économiques existent : celle qui va satisfaire le gouvernement et celle qui est plus réaliste...

Oui, ça a pris une importance particulière avec le traité de Maastricht et l'obligation d'un déficit public à 3 % du PIB en 1997, alors que c'était extrêmement difficile. Déjà, à l'époque, il y avait des prévisions officielles qui arrivaient à 3 % en 1997, et il y avait nos prévisions à nous qui montraient qu'on n'y parviendrait pas sans mesure de redressement. Je pense qu'aujourd'hui, les agents de Bercy disent aux ministres qu'on ne sera pas à 5,4 % cette année sans mesure supplémentaire. L'histoire se répète...

Tout cela explique le dérapage du déficit public ces dernières années ?

Certains élus ont fait semblant de le découvrir, mais il y a toujours eu des prévisions internes beaucoup plus pessimistes que les prévisions officielles. En 2023 et 2024, ce sont des erreurs techniques internes qui ont abouti à des sous-estimations du déficit public. Alors on s'en est pris aux agents de Bercy en accusant leurs modèles. Mais les circonstances étaient très particulières après la crise du Covid, celle de l'énergie, et avec une activité économique qui s'effondre puis qui rebondit très fortement... Je me dis toujours que si j'avais été à leur place, j'aurais pu faire les mêmes erreurs.

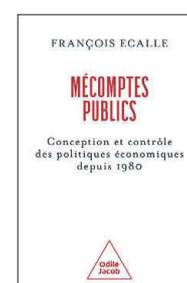
Votre livre illustre aussi les pratiques, souvent contestables, voire illégales, des organismes publics que vous avez contrôlés. Le port de Marseille, la RATP, la SCNF... Y a-t-il un problème global dans la sphère publique française ?

Contrairement à ce que certains pensent, l'État n'est pas irréprochable. Sur les marchés publics, ça m'a toujours frappé ; il suffisait de regarder pour trouver des irrégularités. Pourquoi ? Parce que le code des marchés publics est tellement compliqué que l'administration elle-même ne le respecte pas. L'administration se donne des règles qu'elle ne respecte pas parce qu'elle en est bien incapable. Et après, elle va sanctionner les ménages ou les entreprises qui ne respectent pas ces règles.

En conclusion de votre livre, vous avouez avoir « de plus en plus de doutes sur la capacité de l'État à intervenir efficacement dans la vie économique ». N'est-ce pas ça, notre problème de fond ?

Les Français veulent que l'État règle le moindre problème. Et il ne peut le faire que par la dépense publique ou par la réglementation, d'où une accumulation des dépenses et de normes dont on ne cherche même pas à mesurer l'efficacité. Je suis de moins en moins optimiste. Je pense qu'on ne fera pas les 40 milliards d'euros d'économies et qu'on ne fera pas non plus les 100 à 150 milliards qui permettraient de stabiliser la dette. Celle-ci va continuer à augmenter jusqu'au jour où l'un de nos créanciers craindra de ne pas être remboursé. À ce moment-là, nos taux d'intérêt monteront et tout dépendra de la réaction de la Banque centrale européenne. ●

PROPOS RECUEILLIS PAR BAPTISTE MORIN



MÉCOMPTES PUBLICS
FRANÇOIS ECALLE
ODILE JACOB
320 PAGES
24,90 EUROS

Actualité Économie & Business



Pièces de cachemire Kujten de la collection 2024-2025.

KUJTEN

Kujten Le cachemire français fait la maille

SAGA Depuis 2012, la marque française, spécialisée dans les pièces en cachemire, a imposé ses produits de luxe et affiche une forte croissance de 35 %

En plus de dix ans, Carole Benaroya et son amie d'enfance Stéphanie Eriksson ont réussi à faire d'une idée un peu folle une marque incontournable de la mode et du cachemire « made in France ». La saga commence en 2012, par une reconversion.

Après la crise des subprimes, Carole Benaroya, cadre chez Goldman Sachs, décide de tout plaquer pour se lancer dans le textile, précisément le cachemire, avec la conviction qu'il y a un marché à réveiller. Comme l'incontournable petite robe noire que toute femme range dans sa garde-robe, la pièce de cachemire doit avoir sa place dans toutes les commodes et tous les dressings de France et de Navarre. Elle propose à Stéphanie Eriksson, chef de produit chez Joseph, de se lancer dans l'aventure. « J'ai toujours aimé cette matière, mais en tant que consommatrice, je ne trouvais pas ce que je voulais exactement », raconte Carole Benaroya.

Entre les cachemires haut de gamme Éric Bompard et ceux plus abordables de Monoprix, il existe peu, voire pas, d'entre-deux de milieu de gamme, chics et abordables. « Notre créneau réside dans ce qu'on appelle le "casual luxury", du luxe à porter tous les jours. Pas seulement le joli pull que l'on porte le dimanche pour aller voir sa grand-mère. » Kujten décline ainsi des collections dont les prix vont de 95 euros pour un foulard à 1 500 euros pour un manteau. Le luxe se retrouve dans le choix des fils tissés : « Stéphanie avait l'habitude de sourcer les plus belles matières dans son ancienne maison. Cela nous a conduits à choisir la laine de Mongolie. »

Les usines de fabrication sont situées en Chine et dans une région de l'Himalaya – d'où la référence « Kujten » pour la griffe, du nom d'un des monts de la chaîne de montagne : « C'est la terre du savoir-faire du cachemire. Très peu de pays au monde maîtrisent cet art », souligne Stéphanie Eriksson. La créatrice se rend



Carole Benaroya et Stéphanie Eriksson.

KUJTEN

sur place trois fois par an pour conclure l'achat en direct du produit final. Chaque usine est certifiée et engagée sur le bien-être animal et le respect des peuples nomades. Les fils sélectionnés par Kujten sont de grade A : la meilleure qualité de fil au monde, ce qui confère à la marque le titre d'« expert du cachemire ».

La marque « made in France » qui plaît aux Américains

C'est à Paris, dans le studio créatif, qu'une douzaine de personnes dessinent, imaginent et conceptualisent les modèles : t-shirts, shorts, débardeurs... le choix est large. Leur spécialité : l'imprimé bandana, « indémodable, comme le motif léopard ». Dans ses magasins, la marque consent d'importants investissements et table sur une expérience client haut de gamme. Chaque vendeur suit une formation particulière car « l'accueil en magasin est tout aussi important que le produit lui-même », selon la fondatrice. Pari réussi puisque la majorité du chiffre d'affaires de Kujten est réalisée en boutique. « Tout le monde enterrait le réseau

physique ces dernières années, alors qu'au contraire, les femmes ont retrouvé le goût d'aller en boutique, explique Carole Benaroya, surtout après le confinement. L'expérience client, le conseil, le toucher de la matière restent un vrai plaisir pour la consommatrice. » Un constat partagé par les grandes marques du secteur, à l'image de Sézane, qui avait fait le pari de la vente en ligne. Malgré une conjoncture économique dégradée, Carole Benaroya se félicite d'une croissance à deux chiffres, jusque-là jamais démentie. Sur l'exercice 2023-2024, Kujten a enregistré 35 % de croissance, pour amener le chiffre d'affaires à 63 millions.

Des pièces intemporelles

Les raisons de ce succès ? « Je pense qu'on peut l'expliquer par le fait que nos produits sont intemporels : une mère de famille peut s'offrir une belle jupe en cachemire et sait qu'elle pourra la porter d'année en année et qu'elle la léguera plus tard à sa fille. On séduit la femme de 7 à 77 ans. D'ailleurs, les clientes viennent parfois en famille », explique la fondatrice. Autre atout : la sobriété, tout « à l'opposé de marques qui affichent un logo ». Le luxe s'accommodant bien d'une « forme d'humilité ».

Depuis 2012, la marque a ouvert 60 boutiques, dont 45 en France, les autres se répartissant entre l'Angleterre, la Belgique, la Suisse et l'Espagne. Avant les États-Unis ? « C'était notre gros sujet de développement cette année... et cela le reste, même avec l'actualité et les frais de douane. Nous allons seulement revoir certains calculs », assure la dirigeante qui se refuse à écarter la moindre possibilité d'expansion. « Nous le voyons sur notre site en ligne : notre marque française plaît aux Américains. » Carole Benaroya parie sur un retour à la normale « d'ici un an ». L'agilité et la liberté de la société familiale devraient faire le reste. ●

ARMELLE FAVRE

EN VUE

TESLA MUSK REPREND LE VOLANT

Certes le chiffre d'affaires est ronnant, 19,3 milliards de dollars, et le bénéfice net confortable, 409 millions. Mais l'un affiche une baisse de 9 % sur un an et l'autre de 71 %. Quant à l'action Tesla, elle s'est effondrée de 53 % depuis décembre dernier. Des mauvais chiffres qui s'expliquent par la chute des ventes (-20 %). Non seulement Musk paie le prix des critiques suscitées par son rôle de « cost killer » au service de Donald Trump qui a fortement dégradé l'image de la marque en Europe et aux États-Unis – détériorations de véhicules, bornes de recharge et concessions –, mais aussi celui d'une forte concurrence



ALEX BRANDON/AP/SIPA

des chinois Byd et CATL. Pour tenter de redresser la trajectoire de sa marque, Elon Musk annonce son désengagement de ses fonctions gouvernementales pour se consacrer davantage à la conduite de ses affaires. ●

TOURISME URBAIN DES START-UPS S'ADAPTE À LA RÉGULATION PARISIENNE

Trois mois après l'entrée en vigueur de l'interdiction des boîtes à clés sur l'espace public à Paris, les solutions de location saisonnière se réorganisent. Parmi elles, l'Agence Butler, une jeune conciergerie parisienne, mise sur une gestion encadrée des résidences principales pendant les vacances :



accueil des voyageurs en personne, démarches administratives prises en charge et loyer garanti. Une offre qui répond à une demande croissante, alors qu'un Parisien sur trois envisage de louer son logement cet été pour financer ses congés, selon une récente étude du Crédoc. ●

PRIME VIDEO S'ASSOCIE À PAUL POUR LE LANCERMENT DE SA SÉRIE « ÉTOILE »

À l'occasion de la sortie d'Étoile, nouvelle série centrée sur le monde du ballet entre Paris et New York, Prime Video collabore avec l'enseigne française de boulangerie-pâtisserie Paul. Inspiré par les deux capitales, Paul propose en boutique un duo de petits-déjeuners aux accents parisiens et new-yorkais. Cette initiative marketing accompagne la diffusion de la série, qui met en scène Lou de Laâge et Charlotte Gainsbourg dans les rôles principaux. ●



DR

LE CHIFFRE

0,6

En pourcentage, la prévision de croissance du FMI pour la France en 2025. C'est en dessous de la prévision de l'OCDE (0,8 %) et de celle de la Banque de France (0,7 %). Une sombre perspective dans un

contexte de ralentissement de l'activité mondiale dû principalement aux décisions radicales de Donald Trump sur les droits de douane. Ainsi l'institution évalue-t-elle à 2,8 % la croissance mondiale pour l'année en cours, une révision à la baisse de 0,5 point de sa prévision initiale. Pour 2026, le FMI prédit une légère amélioration pour la France à 1 %, quand la Banque de France et le gouvernement espèrent 1,2 %. ●

À SUIVRE

TOURISME LA CÔTE D'IVOIRE À L'HONNEUR AUX CÔTÉS DE L'OM

À l'occasion du match OM-Brest ce dimanche, la Côte d'Ivoire sera mise à l'honneur dans le cadre d'un partenariat de promotion touristique entre le pays et l'Olympique de Marseille. Le ministre ivoirien du Tourisme, Siandou Fofana, donnera le coup d'envoi de la rencontre. Les joueurs marseillais porteront des maillots floqués aux couleurs de villes ivoiriennes. Au stade Vélodrome, le public pourra découvrir des spécialités culinaires du pays et

des vidéos mettant en avant ses sites touristiques. Ce partenariat s'inscrit dans une stratégie plus large de valorisation de la destination « Sublime Côte d'Ivoire ». ●



DR

Actualité Économie & Business

À Arcachon, les prix se maintiennent à des niveaux élevés (entre 5 000 et 11 000 euros le m²).



21 CENTURY 21

PHILIPPE ROYAURIMAGES/AFP

LE POINT TECH

Réseaux sociaux Éthique sans filtre ?

RÉGULATION Démultipliées par l'intelligence artificielle, les photos retouchées font des dégâts psychologiques.

Le filtre a été exfiltré après avoir inondé le réseau social TikTok le mois dernier. Le Chubby Filter, « filtre dodu », permet de transformer l'image d'une personne dans une version plus corpulente. Proposé par CapCut, l'outil alimenté par l'intelligence artificielle connaît un succès viral, a son pendant Skinny, « maigre ». Les accusations n'ont pas manqué : il entretient des stéréotypes « *grosso-phobes* » et risque d'encourager les troubles alimentaires... Au point de pousser la plateforme à l'interdire aux mineurs et à démonétiser les vidéos qui l'utilisent. Les filtres ne se contentent plus d'ajuster légèrement la luminosité ou la saturation d'une photo. Boostés par l'amélioration des algorithmes, ils peuvent désormais modifier les visages et gommer les imperfections avec une précision remarquable. Ce niveau inédit de réalisme n'est pas sans dégâts, des chirurgiens ont constaté un syndrome naissant, baptisé « Snapchat dysmorphia » : des patients qui demandent à ressembler à... leur avatar retouché !

Des garde-fous fragiles

Depuis 2017, la loi française exige que l'usage de photographies retouchées soit explicitement mentionné dans toute publicité ou contenu sponsorisé. Mais sur les réseaux sociaux, la législation tâtonne. En mars 2023, l'Assemblée nationale a adopté à l'unanimité une proposition de loi dite « de régulation des influenceurs ». Le texte interdit la promotion de la chirurgie et de la médecine esthétique et instaure l'obligation de mentionner la présence de filtres sur des contenus publicitaires. La tendance « no filter » (sans filtre), label historique accompagnant des photos brutes, prend de l'ampleur. La véritable régulation viendra peut-être des utilisateurs... ●

ENZO CHANDELIER AVEC H. A.



TIKTOK

Immobilier

Où acheter en bord de mer ?

IODE Vivre les pieds dans l'eau, s'offrir une résidence secondaire sur le front de mer...
À trois mois des vacances d'été, les bonnes affaires du moment

Beaucoup n'ont d'yeux que pour elle. Nice et sa célèbre baie des Anges fondée par les Grecs, prise par l'élite européenne au XIX^e siècle, a attiré les plus grands maîtres. De Henri Matisse à Marc Chagall, ils ont tous succombé au charme de la promenade des Anglais. Depuis, les touristes, les retraités et les investisseurs français ou étrangers continuent de miser sur la métropole azurée. Certes, son marché immobilier a subi un coup de frein en 2024, année noire pour le secteur, mais les prix sont toujours restés à un niveau élevé, à la différence d'autres territoires. Ils ont même affiché une progression de 1,9 % à 3,8 % sur les deux dernières années. Un attrait préservé, malgré un contexte économique et géopolitique incertain.

Chez Century 21 Optimmo, on estime que les premiers mois de l'année sont encourageants, même si les prix et le rythme des transactions se stabilisent. Pour une résidence secondaire, comptez 6 000 et 7 000 euros/m² sur des 40 et 60 m². Des biens prisés par une clientèle parisienne ou étrangère qui paye souvent comptant. Très recherchés aussi, les deux et trois-pièces vue sur mer, proches du centre pour tout faire à pied. Récemment, un appartement de 35 m² avec 35 m² de terrasse a été vendu pour 230 000 euros à des étrangers non résidents dans le quartier du port. Les commodités liées aux transports, notamment

le tram directement relié à l'aéroport Nice-Côte d'Azur, ont pesé dans cette transaction.

Marseille portée par une « remontada »

Moins coûteux mais tout aussi agréable, Saint-Raphaël. La cité des cailloux, surnom donné en référence aux nombreux galets qui tapissent ses plages, démarre 2025 sur les chapeaux de roues (+ 65 % de transactions réalisées par l'agence Century 21 Sud Habitat au premier trimestre 2025, comparé à la même période en 2024). Une dynamique portée par une forte demande et des prix stables ou en légère progression. Comptez environ 5 199 euros/m² pour les appartements anciens, 5 842 euros pour les maisons.

Un trois-pièces peut se négocier autour de 330 000-340 000 euros, tandis qu'une maison familiale peut atteindre ou dépasser les 750 000 euros pour une surface de 160 m². Saint-Raphaël séduit les retraités en quête de douceur de vivre et de tranquillité, mais aussi de plus en plus de jeunes familles et de primo-accédants venus essentiellement de Paris ou de Lyon.

Dans les Bouches-du-Rhône, sous la protection de Notre-Dame de la Garde, Marseille est portée par une *remontada* des prix de l'immobilier. Le prix moyen se situe aux alentours de 4 200 euros/m² pour des biens récents, en bon état, situés en

centre-ville et non loin du port. Conséquence, les délais de vente s'allongent pour atteindre quatre-vingts jours en moyenne. Le marché est surtout porté par les 35-45 ans, actifs qui effectuent un second achat après un premier conservé entre six et sept ans. Globalement, l'immobilier ancien de la cité phocéenne enregistre 20 % de hausse sur un an.

Arcachon connaît un marché immobilier en forte croissance sur les trois premiers mois de l'année 2025. La demande de logements avec vue sur l'océan ou situés dans des quartiers prisés, tels que Le Mouleau ou la Ville d'Hiver, ne faiblit pas, et l'offre est conséquente (notamment sur les appartements de type T3). Ce qui permet aux acquéreurs de bénéficier d'un choix varié. Les prix se maintiennent à des niveaux élevés entre 5 000 euros et 11 000 euros/m² pour un appartement, 13 500 euros/m² en moyenne pour une maison. Un trois-pièces se vend aux alentours de 450 000 euros, une maison de 130/m² peut dépasser 1 150 000 euros. Les acheteurs sont majoritairement des résidents secondaires, avec une forte proportion de Parisiens et de Bordelais. Selon Century 21 Duprat & Associés, les investisseurs souhaitent souvent profiter du dynamisme de la location saisonnière sur le bassin, du type Airbnb, pour se lancer dans l'immobilier.

La Baule a le vent en poupe

Après une année 2024 difficile, La Baule a le vent en poupe et le marché immobilier baulois connaît une embellie remarquable. Les acquéreurs sont nombreux et les demandes de visites s'accroissent selon Century 21 Dréano Immobilier. Une dynamique encouragée par la baisse des prix couplée à la diminution des taux d'emprunt. Les dernières transactions témoignent tout de même de tarifs qui restent élevés, correspondant à des logements haut de gamme. Exemple, un appartement de 70 m² situé plage Benoît avec une belle terrasse face à la mer, en parfait état, vient de se vendre 1 040 000 euros, soit 15 000 euros/m². Autre exemple, une maison de 157 m² agrémentée d'un jardin japonais vendue pour 1 715 000 euros.

L'Île-Rousse, réputée pour ses plages de sable fin et ses paysages montagneux, offre un cadre de vie exceptionnel. Résultat, les résidences secondaires et les locations saisonnières continuent de s'arracher dans un marché immobilier en pleine forme. Bonne nouvelle, les prix affichent une légère correction. Après 14,7 % de hausse sur cinq ans, le mètre carré diminue de 2,2 % ces douze derniers mois. Comptez entre 4 700 euros pour un appartement et 6 500 euros pour une maison. ●

CHRISTOPHE BORDET

LE JDNEWS

Abonnez-vous au JDNews et accédez à tout le JDD.fr en illimité



59€
AU LIEU DE 114,40€
SOIT UNE RÉDUCTION DE
-48%*

Les avantages de votre abonnement

- ✓ Votre nouveau magazine **le JDNews en version papier + numérique**
- + **OFFERT** L'accès intégral au site **lejdd.fr**

LE JDNEWS

OUI, je m'abonne 1 AN - 52 N^{os} à l'**offre JDNews**

papier + numérique pour seulement **59€** au lieu de 114,40€**

Je joins mon règlement par chèque bancaire ou postal à l'ordre du JDNews

OU

Je règle en ligne par carte bancaire  (plus sécurisé, plus rapide), en me connectant sur **abo.lejdd.fr/jdnews** ou en scannant le QR code ci-contre



BULLETIN D'ABONNEMENT

À RETOURNER sous enveloppe **AVEC AFFRANCHISSEMENT** à :
LE JDNEWS - Service Abonnements - 60647 Chantilly Cedex

Code offre : **JD856**

PRÉNOM* NOM*

ADRESSE*

CODE POSTAL* VILLE*

EMAIL* @

TÉL :

Pour bénéficier des avantages numériques, votre email est indispensable. Indiquez aussi votre numéro de mobile pour faciliter la gestion de votre abonnement.

Le JDNews est édité par Lagardère Média News, RCS Paris 834 289 373 - 2 rue des Cévennes 75015 Paris (tél : 01 87 64 68 11) - TVA FR 23 834 289 373. *Prix de vente au numéro 2,20€. **Avantage calculé sur le prix de vente kiosque. Après enregistrement du règlement, réception du 1er No sous 4 semaines maximum. L'envoi de votre bulletin vaut prise de connaissance et acceptation des CGV, accessibles sur www.jdd.fr/cgv. Abonnement résiliable à tout moment (remboursement des Nos non reçus). Vous disposez d'un droit de rétractation de 14 jours après réception du 1er No (cf. formulaire de rétractation sur www.jdd.fr/retractation). En cas de litige, vous pouvez saisir le médiateur de la consommation (CMAP, 39 avenue Franklin D.Roosevelt, 75009 Paris au 01 44 95 11 40 ou email : cmap@cmap.fr). Ces données sont destinées à Lagardère Média News et à ses prestataires techniques afin de gérer votre abonnement, et sauf opposition, à ses partenaires commerciaux, à des fins de prospections commerciales par courrier postal pour leurs produits et services. Vous pouvez exercer vos droits d'accès, de rectification, d'effacement, d'opposition, à la limitation et portabilité de vos données, ainsi qu'au sort de celles-ci après la mort à l'adresse postale ci-dessus. Voir notre Charte données personnelles sur www.jdd.fr/cdp. Pour tous renseignements sur votre abonnement : 01 87 64 68 11

*champs obligatoires

Actualité Sport

Ligue des champions Se remettre à l'heure anglaise

FOOTBALL Battu par Nice (1-3) en LI, le PSG doit retrouver la force qui lui a permis de battre City, Liverpool et Aston Villa en vue de sa demi-finale aller à Arsenal

Promis, « ce n'est pas une défaite qui fait mal » ; c'est Luis Enrique qui le dit. « On a pressé haut, on a couru. Nous sommes la meilleure équipe de France, et de très loin la meilleure, on l'a démontré tout au long de la saison. » Impossible de contredire le technicien espagnol avec plus de vingt points d'avance sur la (faible) concurrence et un titre déjà en poche, mais ce qui semblait de plus en plus improbable a eu lieu : vendredi soir, le PSG a perdu un match en Ligue 1, le premier de la saison face à une courageuse et intelligente équipe niçoise (1-3), et c'est bien plus qu'une anecdote. Il suffisait de lire la frustration sur les visages des Parisiens pour le comprendre.

Marquinhos et ses partenaires n'avaient plus que trois oppositions à maîtriser pour battre le record national du FC Nantes de 1995 (32 matchs d'affilée sans défaite) et une de plus pour boucler l'exercice sans avoir connu de revers, comme... Arsenal à l'époque des « Invincibles » d'Arsène Wenger, les Henry, Vieira et autre Pirès. « On est déçus car on voulait ce record », confirme Vitor Pereira. Et on ne peut pas dire qu'ils n'ont pas voulu l'honorer. Plus de 75 % de possession de balle, 32 tirs dont 13 cadrés, contre seulement 3 pour les Azuréens... Dans un monde normal, une équipe

avec de telles statistiques sort vainqueur à tous les coups ou presque. Mais le PSG évolue dans d'autres sphères, étranges, presque inédites, où écraser n'est pas toujours gagner.

Le retour de l'automne
Cet automne, un impensable manque de réalisme offensif avait failli les envoyer par le fond en Ligue des champions. C'était l'époque où Dembélé

Avec cet étonnant PSG, écraser n'est pas toujours gagner

visait les mouettes ou les montants, où Doué n'était qu'une promesse, Barcola un magnifique intermittent du spectacle et Kvaratskhelia un ailier de Naples. Depuis janvier, par la grâce d'une dernière demi-heure de rêve face à Manchester City (menés 2-0, les Parisiens l'avaient emporté 4-2 dans la furia du Parc), les joueurs de la capitale ont aligné les scores fleuves, pratiqué un football vertigineux, et enfin efficace au tableau d'affichage.

Symbole et baromètre de cette révolution pyrotechnique, Ousmane Dembélé, toujours lui, a

inscrit 24 buts en 2025, devenant un candidat crédible au Ballon d'Or. Mais vendredi, comme lors de ses quatre dernières sorties – souvent comme remplaçant pour optimiser sa condition physique –, il n'a pas marqué, le PSG carrosse de Cendrilla est redevenu le PSG citrouille (de luxe) et « Dembouz » a de nouveau affiché le regard vide des jours incertains, même s'il s'est mué depuis en passeur décisif, preuve de son évolution majeure sous Luis Enrique.

Impressionnant Arsenal
Pour espérer écartier Arsenal, impressionnant bourreau du Real Madrid au tour précédent (3-0, 1-2), les champions de France 2025, qui s'envoleront au complet demain à Londres, devront retrouver tout à la fois leur légalité offensive et une solidité défensive trop souvent mise à mal, à l'image des performances en dents de scie de Donnarumma. « Je peux vous garantir que nous serons à la hauteur », conclut le coach espagnol, à qui l'on peut accorder le bénéfice des doutes qui commencent gentiment à planer au-dessus de son escouade. ●

JEAN-FRANÇOIS PÉRÉS

Arsenal-PSG, demi-finale aller de la Ligue des champions, à vivre en direct et en exclusivité ce mardi sur Canal+ (coup d'envoi à 21 heures).



Louis van Gaal et le trophée de la Ligue des champions, le 16 mars, à Amsterdam.

Louis van Gaal « Le PSG a toutes les chances d'aller au bout »

EXPERT Le légendaire coach néerlandais jette un regard admiratif sur les performances d'un club qu'il estime plus fort sans ses anciennes stars

INTERVIEW

Louis van Gaal suit avec passion les matchs du Paris Saint-Germain, mais aussi ceux d'Arsenal. L'ancien sélectionneur des Pays-Bas et entraîneur du FC Barcelone, du Bayern Munich, de Manchester United ou encore de l'Ajax Amsterdam, avec qui il a remporté la Ligue des champions il y a pile trente ans, ne cache pas son faible pour la formation de Luis Enrique, un joueur qu'il a dirigé à deux reprises en Catalogne entre 1997 et 2003. L'ancien technicien batave s'est confié au JDD depuis sa maison portugaise, où il savoure une paisible retraite. Pour lui, la force du PSG réside dans son collectif et l'abandon du star-système.

Qui est le favori de cette demi-finale, le PSG ou Arsenal ?

Sur le papier, c'est vraiment du 50-50. Cette double confrontation va se jouer sur des détails, et les matchs seront sans doute très équilibrés. C'est d'ailleurs sur des détails que Paris a éliminé Liverpool en huitièmes, puis Aston Villa en quarts de finale. Mais il faut avouer que les deux fois, la qualification était amplement méritée. Il faut mesurer ce qu'a réussi le PSG : c'est une équipe impressionnante et Luis Enrique réalise un travail considérable.

Quel regard portez-vous sur votre ancien joueur au Barça ?

Déjà, je ne suis pas surpris de la réussite. À l'époque, déjà, je voyais qu'il s'intéressait à tous les paramètres entourant la vie d'entraîneur. Il était très curieux et posait souvent des questions à la fois tactiques et sur la gestion d'un vestiaire au quotidien. Son chemin était tout tracé, et le voir réaliser un parcours aussi fort n'est pas surprenant. À Paris, il donne le sentiment d'être heureux et de pleinement s'épanouir en ayant les coudées franches.

Ce PSG est-il plus fort que du temps du trio Mbappé-Messi-Neymar ?

Sans toutes ces stars, l'équipe est bien plus équilibrée avec un

entraîneur de caractère qui a sa propre philosophie. Luis Enrique est parvenu à fédérer cette équipe, ce club. Il mérite incontestablement tout ce qui lui arrive. Ce PSG est super sans stars. Les dirigeants semblent avoir fini par comprendre qu'on pouvait faire l'unanimité sans avoir des vedettes mondiales dans son effectif et qu'aucun joueur ne devait être au-dessus de l'institution. Aujourd'hui, c'est le club qui compte avant tout. Avec cette approche, le PSG s'est enfin donné les moyens de réaliser ses ambitions européennes.

« Luis Enrique donne le sentiment d'être heureux à Paris »

Au point de triompher dès cette saison à l'Allianz-Arena de Munich, le 31 mai ?

Bien sûr. Entre les quatre demi-finalistes [PSG, Arsenal, Inter Milan et FC Barcelone, NDLR], c'est vraiment difficile de faire un pronostic. Ces quatre équipes se valent. Le PSG a montré notamment face à Liverpool qu'il pouvait rivaliser avec n'importe quel grand club. L'équipe est complète et dégage beaucoup d'assurance et de confiance. C'est l'envie qui fera la différence, et étant donné que Paris n'a encore jamais gagné cette compétition, il va avoir les crocs. Il a donc toutes ses chances d'aller au bout.

Avez-vous été surpris par le niveau de jeu d'Arsenal face au Real Madrid ?

Un peu, en effet, car il est rare de voir le Real prendre l'eau ainsi en Ligue des champions, aussi bien à l'aller qu'au retour. Ce qu'a fait Arsenal, c'est fort, cela a marqué les esprits. Mais contre Paris, il va affronter un adversaire très différent avec un collectif bien huilé. Ça promet ●

PROPOS RECUEILLIS PAR
LUTZ HIRSCH



Maladroît devant le but niçois vendredi, Ousmane Dembélé devra retrouver son efficacité mardi à l'Emirates Stadium.

Actualité Sport

Valère Germain

« Jamais je n'aurais cru vivre ça »

ANTIPODES Après l'Australie, l'ancien attaquant de Monaco et de l'OM découvre le championnat du Japon à Hiroshima, où le JDD l'a longuement rencontré

INTERVIEW

Envoyé spécial, Hiroshima (Japon)

« *Arigato Gozaimasu !* » Valère Germain n'est arrivé au Japon que depuis quelques semaines mais il remercie déjà dans la langue locale, une fois son café servi dans une cafétéria jouxtant le magnifique stade de son nouveau club. À 35 ans, le champion de France 2017 aux côtés des Mbappé et autre Falcao s'offre une fin de carrière d'expatrié lointain que son passé ne laissait pas présager, lui qui n'avait jusque-là connu que la Méditerranée, de Monaco à Montpellier en passant par Nice et Marseille. Après (quasi) deux saisons à Sydney, le voilà donc à Hiroshima, au sud-ouest de la principale île de l'archipel nippon, pour ce qui sera probablement le dernier défi de sa carrière au Sanfrece (Trois Flèches), l'un des meilleurs clubs du pays. Souriant et épanoui malgré une petite blessure aux ischio-jambiers, l'attaquant aux plus de 300 matchs de Ligue 1 raconte ses choix, parfois guidés par les hasards de la vie, ses souvenirs de l'OM et d'ailleurs, et ses idées pour le futur une fois remisés les crampons.

Comment devenir un globe-trotter sur le tard après avoir déroulé toute sa carrière dans le sud-est de la France ?

Mon but, au départ, était de durer en Ligue 1. Mais je me disais toujours qu'à la fin, j'aimerais tenter une expérience en MLS, le championnat des États-Unis. Ma grand-mère maternelle a vécu plus de quarante ans à Santa Barbara, en

Californie. Je lui ai plusieurs fois rendu visite, j'ai vu le « soccer » progresser là-bas, ça me tentait. En février 2023, à Montpellier, j'ai reçu une proposition des Earthquakes de San José, en Californie. J'avais une semaine pour me décider. Mais on était en pleine saison, le mercato était terminé, et Montpellier luttait pour le maintien. Même si je ne jouais pas beaucoup, j'ai refusé. Parallèlement, j'étais en contact avec Fahid Ben Khalfallah [ancien joueur de Bordeaux et de Valenciennes, NDLR], qui prospecte le marché australien. Avec mon épouse, on a lu des bouquins, on a regardé plein de vidéos et, en juin 2023, on a dit banco. Je me suis engagé avec le Macarthur FC, un jeune club de Sydney. J'avais alors fait mon temps en Ligue 1 et, dans ces cas-là, on ne sait pas si le train repassera.

Pas d'États-Unis, donc...

L'histoire n'est pas finie (sourire). J'arrive en Australie début juillet. Le temps des examens réglementaires, le club met dix jours à officialiser ma signature. Dans l'intervalle, mon agent m'appelle : « *Los Angeles Galaxy veut te recruter.* » Mais c'était trop tard, et de toute façon les premières impressions de Sydney étaient extraordinaires. La ville, l'océan, la nature... C'est canon ! On s'est régalez. Là-bas, tout le monde vit dehors, dans les parcs, sur les plages, en sécurité. Pour notre grand garçon, question ouverture d'esprit, ça a été génial. Notre deuxième enfant est lui né à Sydney. En Coupe d'Asie, j'ai joué des matchs en Birmanie, en Thaïlande, aux Philippines... Jamais je n'aurais cru vivre ça.

Dans un championnat de niveau moindre et un environnement aussi plaisant, est-ce facile de garder la même exigence ?

J'ai toujours fait attention à être sérieux. J'ai gardé ça tout en profitant un peu, quand même, d'un petit verre de vin australien de temps en temps... Disons que je n'étais plus aussi obnubilé, même si je faisais attention. J'avais envie d'être bon sur le terrain parce que ça impacte ta vie au quotidien. Je voulais aider ce club à progresser, j'ai marqué pas mal de buts [il est le meilleur buteur avec 27 réalisations], j'ai été capitaine et on a gagné la Coupe d'Australie. Malgré quelques soucis avec les arbitres, l'expérience fut réussie.

Pourquoi débarquer au Japon en pleine saison ?

Encore une question d'opportunité. Que faire quand une belle proposition arrive ? Le championnat japonais est le meilleur de cette région du monde. On a pesé le pour et le contre. Macarthur FC avait encore des ambitions, et une partie de moi-même n'avait pas envie de laisser le club en plan. Mais il faut aussi penser à son aventure personnelle et à sa famille. Le coach allemand de Hiroshima, Michael Skibbe, un ancien du Borussia Dortmund, m'a dit qu'il me voulait tout de

« C'est le meilleur championnat de cette région du monde »

suite, pas cet été. Pour l'une des premières fois de ma carrière, j'ai été un peu égoïste. À cause d'une suspension sévère et absurde, il ne me restait que six matchs à jouer. J'ai averti mon président, il a été top. Même à contrecœur, il m'a dit : « *Vas-y.* » En Australie, je jouais devant cinq à dix mille spectateurs. Ici, c'est quatre à cinq fois plus. C'est magnifique.

Qu'est-ce qui vous surprend le plus à Hiroshima ?

La civilisation, le respect des règles. Je sais l'histoire sombre de la ville, j'ai vu le Memorial de la paix, mais aujourd'hui il y fait très bon vivre. La première fois que je me suis baladé dans la rue, j'ai été frappé par le calme. Il y a beaucoup de monde [2,1 millions d'habitants] mais pas de cris, pas d'agressivité dans l'air. En fermant les yeux, tu te croirais presque seul dans la nature. Quant aux gens, je les trouve très souriants, toujours prêts à t'aider malgré la barrière de la langue. Même s'ils te reconnaissent, ils respectent ta vie pri-



L'attaquant français face aux Kashima Antlers (1-0), le 2 avril dernier à Hiroshima.

vée. Dans le stade, l'ambiance est à la fois très festive et familiale. Et la nourriture est délicieuse.

Monaco est votre club formateur, mais votre passage à l'OM (2017-2021) reste l'étape la plus médiatisée de votre carrière.

Quels souvenirs en gardez-vous ?

Le bilan est mitigé. Je suis content d'avoir porté ce maillot, comme l'avait fait mon père [Bruno, de 1988 à 1991 et 1994-1995], et ce dans ma ville natale. C'est selon moi le club le plus populaire du foot français. Si je ne l'avais pas fait, il aurait manqué quelque chose à ma carrière. La première saison a été bonne mais l'occasion que je rate d'entrer en finale de la Ligue Europa [contre l'Atlético de Madrid, défaite 3-0 en mai 2018] reste une tache. Ça m'emmerde encore un peu d'en reparler. Ensuite, pour diverses raisons, les choses se sont compliquées. Au final, je dirais que j'aurais pu faire mieux à l'OM, mais aussi que j'aurais pu être mieux utilisé.

Y a-t-il eu maldonne sur votre profil, avant tout celui d'un attaquant de soutien en 4-4-2 ?

Quand l'OM me contacte au printemps 2017, l'entraîneur Rudi Garcia me dit qu'il veut m'associer en attaque à Bafé Gomis. Parfait. Le jour où je m'engage, je croise Bafé en montant les escaliers. On se serre la main et il me dit, en gros... qu'il ne va pas rester ! J'ai parfois dû endosser le rôle d'atta-

quant de pointe pour démarrer. À la fin du mercato arrive Kostas Mitroglou. On n'était pas forcément complémentaires. Les supporters ont pu penser que j'étais là comme buteur alors que ce n'est pas ma qualité première. J'ai fait du mieux possible.

Que ferez-vous après cette expérience au Japon ?

Si elle ne se prolonge pas en début d'année prochaine, j'arrêterai sans doute ma carrière et on rentrera habiter près de Monaco. La France nous manque. C'est un pays magnifique, exceptionnel, il ne faut pas l'oublier. À titre personnel, j'ai envie de devenir agent de joueurs. La passion du foot est là, celle d'avoir l'œil pour trouver le bon profil puis de l'accompagner avec bienveillance dans un milieu qui n'est pas simple.

Le futur agent a-t-il un joueur de Hiroshima à conseiller aux clubs français ?

Oui, un demi défensif qui s'appelle Satoshi Tanaka, gaucher de 22 ans, vraiment très fort. Mais j'en ai déjà parlé à mon agent (sourire). Il y a ici de vrais talents doublés de professionnels hyper sérieux qui ont selon moi largement le niveau de la Ligue 1. La France devrait davantage s'intéresser au championnat japonais, le niveau technique y est très élevé. ●

PROPOS RECUEILLIS PAR JEAN-FRANÇOIS PÉRÉS



Devant l'entrée de l'Edion Peace Wing, le stade des Sanfrece de Hiroshima, le 15 avril.

JEAN-FRANÇOIS PÉRÉS

NAOYA AZUMA/THE YOMIURI SHIMBUN/AFP

Actualité Sport

Stéphane Morel

« Les champions présenteront leur trophée place de la Concorde »

ROLAND-GARROS À un mois du Grand Chelem parisien, le directeur général de la Fédération française de tennis, nommé l'an dernier, affiche sa sérénité et ses ambitions

INTERVIEW

Dimanche 25 mai, les Internationaux de France s'ouvriront par un hommage au maître incontesté des lieux, désormais retraité des terrains, el señor Rafael Nadal. Le 8 juin, jour de la finale, un autre Espagnol, le prodigieux Carlos Alcaraz, pourrait bien soulever une deuxième Coupe des Mousquetaires d'affilée. Durant la quinzaine, 600 000 visiteurs sont attendus. Auparavant, la semaine de qualifications (du 19 au 23 mai) aura permis à 90 000 spectateurs de venir, à moindre coût, porte d'Auteuil. Ceux qui n'ont pas eu de billet pourront toujours se rendre place de la Concorde où, à partir du 4 juin, sera installée une inédite fan zone dédiée à Roland-Garros, en accès libre et d'une capacité de 5 000 personnes. Désigné en interne il y a un an, après le départ précipité de celle qui l'a précédé, dans un climat social dégradé à la fédération (FFT), Stéphane Morel dresse un premier bilan et se projette déjà sur 2026.

Quel est l'état d'esprit à un mois de l'événement ?

Il y a plus d'envie que de stress. On a déjà une belle visibilité sur ce que le tournoi sera, hormis l'aspect sportif. Encore que... On a du concret, puisqu'on a publié la liste des joueuses et joueurs éligibles au tableau final [ceux dont le classement les dispense de passer par les qualifications, NDLR]. Tous les contours sont désormais calés. On ne va pas rajouter des surprises de dernière minute.

Diriez-vous que la « surprise » principale ne sera pas porte d'Auteuil, mais place de la Concorde ?

Non, la principale surprise, on l'espère, sera sur les terrains. On a parlé de cet hommage à « Rafa » Nadal pour débiter le tableau final [le tournoi en tant que]. Il sera très attendu. Il est vrai aussi que la « tribune Concorde » sera un bel événement, qui permettra de vivre l'expérience Roland-Garros sur des écrans géants sans avoir de



En poste depuis un an, Stéphane Morel pose pour le photographe du JDD sur le court central, le 17 avril.

ANTHONY QUITOT

l'an dernier seront battus. On vise plus de 1,2 million. Il y a plusieurs moteurs. Le padel en est un [lire la chronique de Céline Géraud, page 33, sur la croissance exponentielle de cette discipline]. Mais le tennis se porte bien aussi grâce au dynamisme des clubs. Les jeunes filles de moins de 18 ans sont par exemple en progression de 5 %.

« Je n'étais pas Superman en 2024, je ne le suis pas plus aujourd'hui »

La FFT vient de recruter son directeur technique national (DTN), issu du rugby.

Comment se passent les premiers pas de Didier Retière ?

Officiellement, il n'arrivera que le 2 mai prochain au sein de la fédération. Mais il échange beaucoup avec nous. C'est un pari qui a été pris d'utiliser les compétences d'un expert issu d'un autre sport pour amener un nouvel éclairage, de nouvelles idées. La signature de Roland-Garros, c'est « bouger les lignes avec style ». On a envie de faire pareil avec Didier. C'est un choix qui s'est fait avec le ministère des Sports.

Pour être clair, il n'aura pas vocation à s'occuper uniquement du haut niveau ?

Exactement. C'est vraiment un rôle de DTN au sens statutaire du terme, c'est-à-dire qu'il va couvrir l'ensemble de la direction technique nationale, des clubs jusqu'au haut niveau, pour l'ensemble de nos disciplines : tennis, para-tennis, beach tennis, padel, etc. C'est un très large spectre et il aura évidemment des lieutenants experts, notamment Ivan Ljubicic qui s'occupe du haut niveau [l'ancien joueur croate est en poste depuis trois ans]. Didier ne va pas dire à Ivan comment faire un coup droit ou un revers, il arrive avec une autre approche, qui est, encore une fois, de faire bouger les lignes.

Un an après votre arrivée, la sérénité est-elle revenue à la fédération ?

J'ai gardé le sourire que vous aviez peut-être vu en 2024. À l'époque, j'avais parlé d'un défi collectif. Je n'étais pas Superman il y a un an. Je ne le suis pas plus aujourd'hui. L'idée était de faire en sorte que les cinq cents collaborateurs de la maison contribuent à sa réussite et soient conscients qu'elle est très belle. Un an après, je ressens de la sérénité. J'espère que les collaborateurs aussi. ●

PROPOS RECUEILLIS
PAR AXEL MAY

billet. On a vu le succès de l'allée des champions au Trocadéro, à Paris 2024. On souhaite revivre ce même type d'émotion. Les champions viendront y présenter leur trophée à la foule.

À Roland-Garros, la billetterie payante a-t-elle atteint un plafond de verre ? Car le stade n'est pas extensible...

C'est très compliqué. Il reste encore quelques places pour les courts annexes en deuxième semaine avec le tennis-fauteuil, les juniors, les légendes, etc. Tout le reste a trouvé preneur dès la mise

en vente. « L'opening week » [la semaine de qualifications] reste une façon de se procurer des billets. Mais nous ne pouvons pas accueillir beaucoup plus de monde. On s'en désolé puisque cela crée beaucoup de frustration pour ceux qui n'ont pas pu en acheter.

Le tirage au sort pour la billetterie, inauguré cette année, sera-t-il reconduit en 2026 ?

Oui, clairement. L'an dernier, on a décidé que le *statu quo* n'était pas une option. Il y a eu énormément de monde dans la file d'attente virtuelle, sur Internet. Certains ont patienté neuf heures avant d'obtenir le précieux sésame, qui parfois n'était pas celui souhaité. On a donc mis en place cette année un tirage au sort pour le grand public. Ce qu'a fait par exemple Taylor Swift [lors de ses concerts en France] ou ce qu'ont fait les JO de Paris. Beaucoup de personnes qui n'avaient pas été tirées au sort se sont quand même connectées, créant une file d'attente. On a du coup mis des codes d'accès. Et là, ça a fonctionné. Ils ont limité également les « bots », ces robots qui polluent les systèmes de billetterie. Je vous confirme donc qu'on va repartir sur un tirage au sort en 2026 avec quelques aménagements actuellement en discussion.

Êtes-vous satisfait des revenus générés par Roland-Garros ?

Le chiffre d'affaires a atteint 346 millions d'euros en 2024. Pour un tournoi de trois semaines, si on prend en compte « l'opening week », c'est plutôt un beau succès. Toutes nos activités économiques sont en hausse : les droits médias, et on sait qu'en ce moment, c'est un peu compliqué pour certains autres sports [allusion au football], les hospitalités, le merchandising, les partenariats, etc. Il y a une forme de cercle vertueux.

Le Grand Chelem parisien justifie donc son appellation de navire amiral de la FFT ?

C'est un fait. Il représente plus de 80 % du chiffre d'affaires de la maison. C'est le poumon du tennis français. Ce n'est pas le cœur. Le cœur, ce sont les 7 500 clubs. Mais le poumon me semble être le bon terme. Sans cette manne de Roland-Garros, développer toutes les actions mises en place par la fédération, qui est une association loi 1901 à but non lucratif, serait évidemment plus difficile.

Les finances d'une fédération dépendent également du nombre de licenciés. Quels sont vos objectifs ?

Nous avons la certitude que les 1,13 million de licenciés atteints



Rafael Nadal a remporté son quatorzième Roland-Garros, le 5 juin 2022.

ALNOCHE/PRESSE SPORTS

Actualité Sport



GARNIER ETIENNE/PRESSE SPORTS

Tadej Pogacar a dominé la concurrence, mercredi, sur la Flèche wallonne.

Liège-Bastogne-Liège Pogacar et le reste du monde

AFFAMÉ Après son triomphe sur la Flèche wallonne, le Slovène vise cet après-midi un troisième succès sur la Doyenne des classiques. Qui peut l'en empêcher ?

Longtemps, le qualificatif de cannibale renvoyait au seul Eddy Merckx, 80 ans au mois de juin. Désormais, il y a un autre anthropophage, né il y a vingt-six ans dans un petit pays d'Europe centrale. Avec son maillot arc-en-ciel sur les épaules, Tadej Pogacar a faim de victoires comme jamais. À croire que ce titre de champion du monde, décroché en septembre à Zurich à l'issue d'un raid solitaire lancé à cent bornes de l'arrivée, a décuplé son appétit, déjà immense. Cette saison, dès sa course de reprise, il s'impose fin février sur le Tour des Émirats arabes unis, qui sont aussi le sponsor principal de son équipe UAE. Le 8 mars à Sienne, en Toscane, malgré une chute spectaculaire, « Pogi » dompte en solitaire les Strade Bianche et leurs chemins empierrés. Le 22 sur

Pogacar a cru refaire le coup de l'attaque tranchante qui lui réussit si souvent. Mais le Belge Remco Evenepoel et le Danois Mattias Skjelmose, tous deux de la génération 2000, réussissent à le rejoindre et, dans un sprint à trois, le Nordique se montre le plus rusé. Blessé dans son orgueil, l'ours slovène réagit trois jours plus tard : mercredi, sous une météo exécrable, il décoche la Flèche wallonne grâce à une accélération létale pour la concurrence dans le mur de Huy, dont le pourcentage maximum, effroyable, atteint 19 %. Le visage marqué – comme rarement – par la violence de l'effort, il déclare : « On a bien couru collectivement, et on aura un plan similaire dimanche. »

Parcours accidenté

Qui pourra lui résister aujourd'hui ? Van der Poel ne sera pas au départ de Liège-Bastogne-Liège. Le parcours particulièrement accidenté, avec notamment les côtes de la Redoute et de la Roche-aux-Faucons, présente un dénivelé cumulé important, qui correspond moins aux aptitudes du petit-fils de Raymond Poulidor. Il n'y a d'ailleurs participé qu'à deux reprises (6^e en 2020 et 3^e, tout de même, l'an dernier). L'adversaire numéro 1 devrait être le champion olympique Remco Evenepoel. Le duo se partage les lauriers de la Doyenne depuis quatre ans. Les éditions 2021 et 2024 pour Pogacar, celles de 2022 et 2023 pour le Flamand parfaitement francophone.

Comme s'en amuse ASO, l'organisateur, c'est « à toi, à moi ». Quel que soit le résultat cet après-midi aux alentours de 16 h 30 dans la « Cité ardente », le natif de Komenda, près de Ljubljana, a d'ores et déjà prévu de respecter une longue coupure pour préparer le Tour de France où il visera cet été un quatrième titre. Cannibalesque. Tout simplement. ●

AXEL MAY

Canal+ vient de consacrer un documentaire (*La Grande Ascension*) au jeune Français Lenny Martinez, quatrième de la Flèche wallonne mercredi. Disponible sur myCanal.

Rugby

Les Bleues marquent les esprits

RAGEANT Les Françaises ont perdu d'un point la finale du tournoi des Six-Nations face à leurs meilleures ennemies anglaises (43-42) qui font le grand chelem

C'est à l'heure du thé qu'a commencée hier la rencontre dans un stade de Twickenham loin d'être rempli, sous un beau soleil printanier. Et les Françaises, pas favorites face aux sextuples tenantes du titre, ont vite bu... la tasse. Si elles font illusion en début de rencontre (7-5 en leur faveur à la 6^e minute), les coéquipières de Manae Feleu sont ensuite concassées : 31-7 après 23 minutes de jeu !

Deux essais avant la mi-temps signés Pauline Bourdon Sansus puis Marine Ménager leur permettent de revenir à dix unités (31-21). Chez nos confrères de la BBC, Simon Middleton, ancien sélectionneur des Red Roses, explique : « Je suis impressionné que les Françaises soient encore dans le match. Elles auraient pu être menées de 50 points en première période. »

« French flair »

Au retour des vestiaires, les Bleues maintiennent d'abord l'écart de dix unités (38-28 à la 51^e) avant de voir leurs adversaires prendre le large (43-28 à la 57^e). Difficile à ce moment de la rencontre d'imaginer une victoire des joueuses de Gaëlle Mignot et David Ortiz. Mais le *french flair* n'est pas l'apanage du XV masculin. Dans le money-time, Morgane Bourgeois inscrit un essai qu'elle transforme elle-même (43-35, à la 70^e). C'est au tour de Joanna Grisez d'entrer en action. Héritant du ballon sur la ligne médiane, la virevoltante

ailière évite deux placages pour trouver l'en-but après une course folle (43-42 à 79^e). Le score en restera là. L'ancien sélectionneur Simon Middleton réagit : « *What a game!* »

Pour la cinquième fois de suite, les *french girls* échouent en finale du tournoi des Six-Nations face à ces mêmes anglaises. Et toutes compétitions confondues, c'est leur quinzième revers consé-

cutif contre les Red Roses. Cette défaite donne toutefois de l'espoir comme veut le croire, au micro du diffuseur, la capitaine Manae Feleu : « *Toute la semaine, on nous dit qu'on partait perdantes. On a montré à tout le monde qu'ils avaient tort. On est à un point. On donne rendez-vous à la Coupe du monde l'été prochain.* » Une compétition qui aura lieu... en Angleterre ! ● **A. M.**



Joanna Grisez échappe aux Anglaises pour inscrire le 6^e essai français.

ALASTAIR GRANT/AP/SIPA

Seul Remco Evenepoel semble en mesure de lui résister

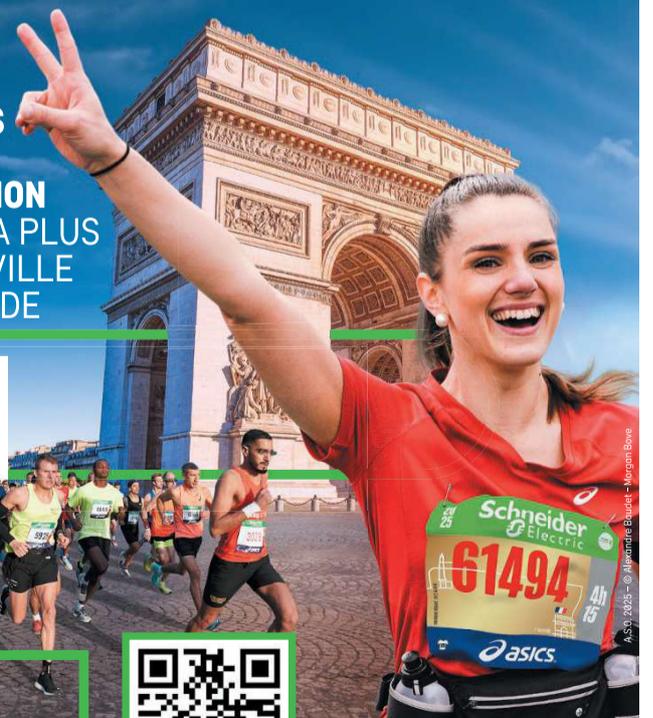
Milan-San Remo, pour le premier des cinq monuments (les classiques cyclistes les plus célèbres), il doit se contenter de la troisième place, battu au sprint par le Néerlandais Mathieu van der Poel et l'Italien Filippo Ganna. Le 6 avril, son accélération dans le Vieux Quaremont lui permet de remporter en solo le Tour des Flandres. Le 13 avril, sans un virage mal négocié sur les pavés de Paris-Roubaix, il aurait pu disputer la victoire au trentenaire Mathieu van der Poel. Pour un coureur qui découvrait « l'enfer du Nord » cette place de dauphin, derrière un spécialiste des parcours défoncés, avait de l'allure. Le Slovène (2 Tours des Flandres, 2 Liège-Bastogne-Liège et 4 Tours de Lombardie) et le Néerlandais (2 Milan-San Remo, 3 Tours des Flandres, 3 Paris-Roubaix) en sont désormais à huit monuments chacun depuis le début de leur carrière.

Il y a une semaine, lors de l'Amstel Gold Race aux Pays-Bas,

Schneider Electric
MARATHON DE PARIS

12 AVRIL 2026

MONUMENTAL
LE PLUS GRAND MARATHON DANS LA PLUS BELLE VILLE DU MONDE



asics
sound mind, sound body

INSCRIPTIONS OUVERTES SUR [time to .com](https://www.time-to.com)



Life Is On

Schneider Electric

GARMIN

HIPRO

orange

TURKISH AIRLINES

tcs TATA CONSULTANCY SERVICES

TATA

franceinfo

icl

Le Parisien

france tv

Actualité Sport

Rachel Costard

« Nos athlètes sont fiers de représenter la police nationale »

VALEURS Lancée avant Paris 2024, la Mission sport de la police nationale fête ses deux ans et vise désormais les Jeux de Milan-Cortina

Que ce soit comme réserviste, policier adjoint ou gardien de la paix, la cinquantaine d'athlètes de haut niveau actuellement dans le dispositif perçoivent entre 1 400 et 2 200 euros nets. Ce traitement mensuel leur permet de s'entraîner plus sereinement. En contrepartie, ils doivent représenter vingt-cinq jours par an l'institution, soit vis-à-vis du grand public, soit en interne. Chef de la Mission sport, la commissaire générale Rachel Costard décrypte pour le JDD cette jeune structure.

Après Paris 2024, place aux Jeux d'hiver 2026 ?

Les Jeux de Paris ont permis de porter les ambitions de la police nationale, non seulement sur l'aspect sécuritaire mais aussi sportif. Ils ont été le prétexte pour lancer notre équipe de haut niveau. L'objectif était qu'elle perdure. Aujourd'hui, avec six nouvelles recrues dans les disciplines hivernales, que nous accueillerons mi-mai, et l'accompagnement de ceux qui sont déjà dans notre dispositif, nous préparons les Jeux de Milan-Cortina en 2026 et nous nous projetons vers les Alpes 2030. Nos athlètes des sports d'été s'entraînent, eux, pour Los Angeles 2028. Et il y a les échéances annuelles, comme les championnats du monde, qui sont particulièrement importantes pour les disciplines non olympiques de notre dispositif. C'est le cas de la moto, du roller ou encore du karaté.

Mais peu ou pas de noms connus...

Sur les 25 policiers engagés sur les Jeux olympiques et paralympiques de Paris, nous avons quand même eu dix médaillés, dont l'or décroché par Kauli Vaast en surf et par Thomas Peyroton-Dartet, lui-même fils de policier, en paracyclisme. Camille Jedrzejewski, médaillée d'argent au pistolet à 25 mètres, a intégré le dispositif après avoir échangé avec Franck

Dumoulin, policier et champion olympique de tir en 2000 à Sidney. Nous avons eu aussi les sabreurs Maxime Pianfetti et Sébastien Patrice qui ont conquis le bronze par équipe. Dans d'autres disciplines, Marine Lefeuvre a été sacrée en septembre dernier championne du monde de roller. L'année précédente, Mehdi Filali avait décroché le titre mondial en karaté. Et je ne parle même pas de Gabriel Tual, finaliste aux Jeux sur 800 mètres ou de Makenson Gletty, la relève en décathlon.

« Nous, c'est Équipe police nationale, avec un grand É »

La notoriété du dispositif est-elle grandissante ?

De plus en plus. Il y a aussi le bouche à oreille. Notre richesse et notre force, c'est de regrouper régulièrement nos sportifs, dans des disciplines très variées, pour qu'ils se transmettent leurs expériences. C'est aussi intéressant d'avoir des échanges entre ceux qui sont policiers et les contractuels. Notre dernier stage commun s'est tenu à Boulouris [dans le Var, en novembre, NDLR]. Le prochain aura sans doute lieu dans les Alpes. C'est rare pour un sportif d'été de discuter avec un sportif d'hiver, et vice versa.

Dans les disciplines hivernales, vous tenez peut-être une future championne olympique...

Oui, la biathlète Jeanne Richard vient de terminer sixième du classement général de la coupe du monde à tout juste 23 ans. Sur toutes nos disciplines hivernales, qui sont en augmentation, nous disposons potentiellement de Top 10 mondiaux.

Certaines recrues sont-elles rebutées par le fait de représenter la police nationale ?

Je me suis posée cette question au départ. Le recrutement se passe ainsi : l'Agence nationale du sport indique à toutes les fédérations l'ouverture d'une phase de recrutement. Ces dernières nous envoient alors des dossiers de candidature de sportifs. Quand nous faisons passer l'oral aux candidats, nous leur demandons s'ils ont conscience de leur futur rôle d'ambassadeur de la police nationale. Ces jeunes sont extrêmement fiers de représenter une institution régaliennne. Ils ont quand même beaucoup de valeurs communes avec ce que transmet la police nationale : la discipline, la rigueur, le dépassement de soi, le collectif... Ils sont géniaux de ce point de vue-là, parce qu'ils représentent toute une jeunesse qu'on ne voit pas forcément s'exprimer publiquement sur ces sujets.

Les militaires disposent d'un dispositif similaire. Créée en 2014, l'« Armée de champions » a un intitulé plus clinquant, non ?

Nous, c'est « Équipe police nationale », avec un grand É. Nous avons un logo, une marinière officielle tricolore, un compte Instagram dédié. Ce n'est peut-être pas aussi frappant qu'« Armée de champions ». Mais nous ne sommes pas dans la concurrence avec nos amis militaires. Nous avons la chance, dans la police, de pouvoir proposer aux athlètes en conversion une extraordinaire diversité de métiers.

Vos athlètes ont-ils vocation à rester policiers ?

Certains l'étaient déjà avant. Par exemple, Anaïs Bourgoïn [spécialiste du demi-fond] est gardienne de la paix à Paris. Nous avons pu lui faire bénéficier du dispositif juste avant les Jeux de 2024. Elle est désormais à 100 % dans sa préparation pour Los Angeles. D'autres l'envisagent. Maxime Pianfetti, un de nos médaillés de bronze en sabre olympique, vient ainsi de suivre un stage d'immersion au sein de la police scientifique à Saint-Denis [dans le 93]. Séphora Corcher, championne de sambo [un art martial créé en ex-URSS], est élève officier à l'École nationale supérieure de la police. Amine Feddal, champion du monde de boxe française, va intégrer en septembre un prestigieux service spécialisé. Dès lors que nous sentons chez certains une vraie appétence et une vraie curiosité, nous les accompagnons. C'est important pour nous. Nous avons besoin de ces profils. ●

PROPOS RECUEILLIS PAR AXEL MAY



ROMANE DICKO, BOUQUET FINAL

Impériale à Podgorica, la Française (photo) a dominé en finale de sa catégorie (plus de 78 kilos) l'Israélienne Raz Hershko sur ippon dès la première minute et s'adjuge, à seulement 25 ans, son cinquième titre de championne d'Europe, record égalé. La délé-

gation française, meilleure du lot, quitte le Monténégro avec trois médailles d'or, deux d'argent et cinq de bronze, la dernière conquise par Fanny-Estelle Posvite aux dépens de sa compatriote Audrey Tcheuméo chez les moins de 78 kilos. ●

RUGBY

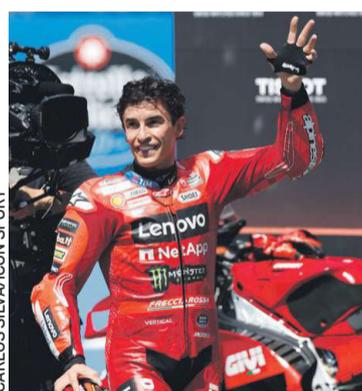
TOULOUSE, LEADER VORACE

Avant de défier Bordeaux-Bègles dimanche prochain en demi-finale de la Coupe d'Europe, les Rouge et Noir ont envoyé un puissant signal en corrigeant Castres (52-6) en ouverture de la 22^e journée du Top 14. Déchaîné, Dimitri Delibes (photo) a inscrit le premier des sept essais de son équipe, marqués par sept joueurs différents. La botte fatale de Thomas Ramos, auteur d'un nouveau 100 % au pied (8/8), a enrubané le festival. « C'est génial mais on ne s'emballer pas », relativise l'international Julien Marchand. ●



MOTO GP

MARC MARQUEZ, ROI DU SPRINT



Pour la cinquième fois en autant d'épreuves cette saison, l'Espagnol de l'écurie Ducati et actuel leader du classement des pilotes (photo) a remporté à domicile, sur le circuit de Jerez, la course « sprint » qui précède le Grand Prix qui aura lieu cet après-midi (14 h). Parti en pole position (une première depuis trois ans), le Français Fabio Quartararo a abandonné à la suite d'une chute dès le deuxième tour, précédant de peu son compatriote Johann Zarco, victime de la même mésaventure. ●

FOOTBALL

PUBLIC GAGNANT À NICE

Toujours en lice pour une qualification pour la Ligue des champions après son succès de prestige face au PSG (1-3) vendredi (lire p. 28), l'OGC Nice recevra Reims vendredi (20 h 45). Désireux de remplir au maximum les tribunes, les dirigeants

azuréens ont mis en place un système innovant de cadeaux progressifs suivant l'affluence. À 20 000 spectateurs, des bons d'achat à remporter. À 22 000, une réduction de 50 % à la boutique. En cas de guichets fermés, un 4x4 sera tiré au sort ! ●



Rachel Costard est commissaire générale et chef de la Mission sport de la police nationale.

STÉPHANE BENAÏM

NIKOLA KRSTIC/ICON SPORT

VALENTINE CHAPIUS/AFP

CARLOS SILVA/ICON SPORT

LUTTIU NICOLAS/PRESSE SPORTS

Actualité Sport

LE SPORT DANS TOUS SES ÉTATS



PIERRE-OLIVIER/CAPA PICTURES/EUROPE 1

PAR CÉLINE GÉRAUD

BOOM Inconnu il y a dix ans, ce petit cousin du tennis connaît une croissance phénoménale. Au point de le concurrencer bientôt ?

Le padel, c'est de la balle

Une raquette sans cordes, avec des trous qui permettent de renvoyer la balle sans trop de résistance, un jeu en double et sur un terrain plus petit, la liberté de taper de n'importe où, y compris en profitant des rebonds sur les murs ou les grillages, cet astucieux mélange de tennis et de squash a trouvé son public. « Le padel séduit par sa simplicité et son côté convivial. C'est un sport qui permet à chacun de se dépasser tout en s'amusant », explique Stéphanie Cohen-Aloro, directrice de la discipline à la Fédération française de tennis (FFT). Notre objectif est d'accélérer sa croissance, car il se développe presque sans nous. Il était essentiel de prendre le virage. » Mais en gardant le volant.

Sous le giron de la FFT depuis 2014, le nombre de pratiquants du padel a quasiment quadruplé ces quatre dernières années avec plus de 550 000 licenciés aujourd'hui. Mais on est encore loin des six millions de joueurs recensés en Espagne qui, dans les années 1980, a été le premier pays d'Europe à importer ce jeu imaginé par un jet-setter mexicain*. Les pays d'Amérique latine, la Suède ou encore l'Italie connaissent également une croissance exponentielle qui interpelle – notamment Novak Djokovic, volubile sur le sujet en juillet dernier à Wimbledon. « Aujourd'hui, le padel émerge et grandit. Les gens se moquent un peu et disent : "Oui, mais le tennis est le roi de tous les sports de raquette." C'est vrai. Mais le tennis est en danger. Si on ne fait pas quelque chose, globalement, collectivement, il va convertir tous les clubs de tennis en padel... Car c'est plus rentable. »

Y a-t-il vraiment une menace de cannibalisation ? « Non, et d'ailleurs, pourquoi vouloir les opposer ?

se demande Arnaud Di Pasquale, ancien tennisman professionnel, aujourd'hui directeur du tournoi Alpine Paris Major Premier Padel**. C'est totalement complémentaire et ça redynamise les clubs. » Pour accompagner cette pratique, la FFT a mis en place un diplôme de moniteur spécialisé mais aussi un centre national pour

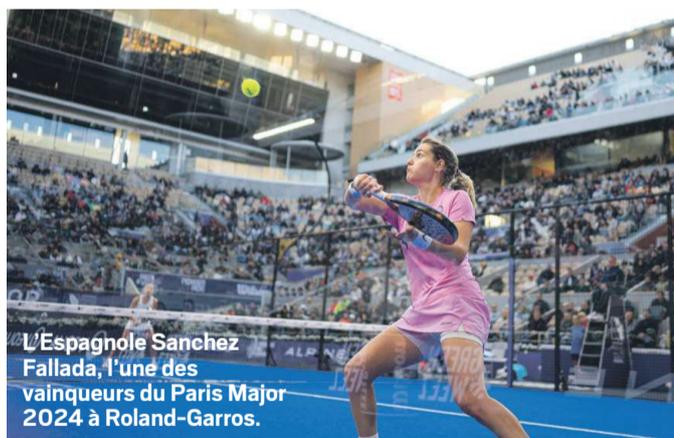
70 % des pratiquants ne viennent pas du tennis

former les futurs champions, qui ouvrira ses portes en septembre à Vichy. « On vit dans une société qui prône le "tout, vite et maintenant", ajoute Di Pasquale. Au padel, tu peux assouvir ce besoin car tu progresses très rapidement. Mais ce qui est génial par-dessus tout, c'est de te sentir super bon à chaque fois que tu sors du terrain. C'est un booster fantastique pour la pratique. » La passion est

contagieuse : près de 920 clubs sur 2 800 pistes dédiées (le nom des terrains) accueillent toujours plus d'amateurs qui, pour 70 % d'entre eux, ne viennent pas du tennis. Dernier marqueur encourageant, six sponsors historiques de Roland-Garros vont parrainer l'édition 2025 du Paris Major. « On est au début d'une aventure un peu folle, conclut Di Pasquale. Il ne nous manque plus que des stars charismatiques capables de rayonner sur toute la planète avec la même puissance qu'un Federer ou un Nadal. » Et de tous les pays, pourrait-on ajouter ; l'Espagne et l'Argentine écrasent aujourd'hui la concurrence au plus haut niveau, et le premier Français, Thomas Leygue, ne pointe qu'au 91^e rang mondial tandis que la première française Alix Collombon est 29^e. ●

*Créé en 1969 par un joueur de pelote basque mexicain, Enrique Corcuera, le padel s'est développé en Espagne grâce à l'ex-champion de Wimbledon, Manolo Santana.

**Troisième édition, du 8 au 14 septembre à Roland-Garros, avec les meilleurs joueurs du monde. tickets.parispadelmajor.com/fr



l'Espagnole Sanchez Fallada, l'une des vainqueurs du Paris Major 2024 à Roland-Garros.

JURE MAKOVIC/RED BULL CONTENT POOL



**COUP
FRANC**

L'entraîneur de l'OM Roberto De Zerbi avec le président Longoria (à g.) et le directeur sportif Medhi Benatia.

SPEICH FREDERIC/LA PROVENCE/MAXPPP

Entre Pagnol et Ionesco

Pour préparer la réception de Brest ce soir (20 h 45), l'Olympique de Marseille a passé la majeure partie de la semaine à Rome. Ceux qui vivent avec le football en intraveineuse lèveront à peine un sourcil :

après tout, la pratique de la mise au vert, plus connue sous le nom de « ritiro » dans la langue de l'entraîneur italien Roberto De Zerbi, est l'un des leviers classiques du management de haut niveau. Mais ce que dit l'initiative est préoccupant à plus d'un titre pour le club provençal. Car la motivation première de cette délocalisation – qui a quand même mis dans l'avion une cinquantaine de personnes –, c'est justement... le déficit supposé de motivation d'une partie de l'effectif pour remplir l'objectif impérieux d'une qualification en Ligue des champions (sans elle, les finances seraient dans le rouge vif). Et c'est là que les clignotants s'affolent.

À l'OM, joueurs et (très nombreux) membres du staff technique jouissent d'un environnement parfaitement adéquat à la performance. Le centre d'entraînement Robert-Louis-Dreyfus (ex-Commanderie), déniché au début des années 1990 par Michel Hidalgo sur les hauteurs de l'est de la ville, est l'un des plus charmants et opérationnels de Ligue 1. Il possède même les infrastructures nécessaires pour y dormir si besoin. Alors ? Rendons-nous

à l'évidence. À quelques mois du trentième anniversaire de l'arrêt Bosman, qui a libéralisé et profondément bouleversé ce sport, les dirigeants rencontrent des difficultés grandissantes à obtenir de

la plupart des joueurs un comportement d'employés respectueux de leur entreprise et soucieux de sa pérennité. Quelques bons matchs ou statistiques flatteuses suffisent à attirer les convoitises et faire tourner les têtes.

À la fois pions et rois sur l'échiquier ultralibéral du ballon rond, ils ont pris conscience de leur prévalence au

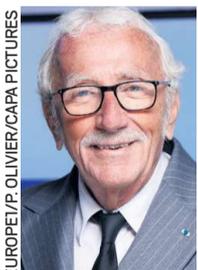
point qu'on parle désormais de « république des joueurs », et les grands discours de leurs présidents sur « l'institution plus forte que tout » ne font que souligner davantage l'impuissance de ces derniers face à cette indécence incompréhensible au commun des mortels. Le salaire moyen d'un joueur de l'OM est de plus de 200 000 euros mensuels, ses conditions de travail et de vie sont optimales, il évolue dans un stade à la ferveur incomparable, mais il doit passer quatre jours à Rome, dans un hôtel de luxe, pour trouver la concentration nécessaire à battre Brest – occasionnant pour son club une dépense supplémentaire de plusieurs centaines de milliers d'euros. Ainsi va le foot à Marseille, entre les collines de Pagnol et l'absurde de Ionesco. ●



PAR JEAN-FRANÇOIS PÉRÈS

ENTREZ DANS LA LÉGENDE

Le pape qui aimait passionnément le football



PAR JACQUES VENDROUX

ALBICELESTE Le 22 mars 2023, sans doute un des plus beaux jours de ma vie footballistique avec le Variétés Club de France. Grâce à Mgr Emmanuel Gobilliard, nous avons rencontré le pape François. Je lui dis : « Saint-Père, nous avons un point commun, le poste de gardien de but » ; il me répondit : « Oui, à San Lorenzo, on m'a mis dans les buts car je n'étais pas très adroit avec mes pieds mais plus à l'aise avec mes mains [...] C'était une des plus belles périodes de ma vie, se souvient le pape, j'ai adoré jouer à ce poste de gardien de but.

J'ai surtout adoré vivre une aventure humaine extraordinaire avec mon petit club. Je suis d'ailleurs un « Corbeau Socios » de San Lorenzo. » Le football est sa passion ; il nous a reçus avec beaucoup de simplicité et d'humanité ce jour-là, avec Olivier Dacourt, Jean-Michel Larqué, Wilfrid Mbappé, Robert Pirès, Sidney Govou, Christian Karembou, Frédéric Piquionne... et j'en oublie.

Depuis son élection en 2013, le pape a invité au Vatican tous les plus grands footballeurs de ces cinquante dernières années, Pelé, Maradona, Messi, Ronaldinho. Il a même organisé deux matchs interreligieux au Stadio Olimpico de Rome en 2014 et 2016. Il a réuni sur un terrain les Argentins Lionel Messi et Maradona, les Italiens Gianluigi Buffon et

Francesco Totti, le Camerounais Samuel Eto'o, les Français David Trezeguet et Vincent Candela, le Brésilien Cafu, l'Allemand Mesut Özil, l'Israélien Yossi Benayoun et l'Ukrainien Andreï Chevtchenko.

Il a même réalisé son rêve de toujours. Il a invité pour leur premier titre les Argentins de l'Albiceleste qui ont battu les Pays-Bas (3-1) après prolongations le 23 juin 1978. Il y avait Ubaldo Fillol, Passarella le capitaine, Tarantini, Ardiles, Kempes. Il avait 42 ans à l'époque. Il a aussi invité l'équipe nationale d'Italie, celle de 2006, championne du monde, au Vatican. Dans sa résidence de Sainte-Marthe, il avait une petite pièce avec un écran de télévision et regardait régulièrement les matchs. Il ne voulait surtout pas

qu'on le dérange. Pour le pape, le football était un vecteur de paix, de dialogue et de solidarité.

Quand il était gamin, il avait une idole, René Pontoni, joueur de San Lorenzo et trois fois vainqueur de la Copa America avec l'Argentine. Un jour, un journaliste lui demanda qui était le plus fort, Maradona ou Messi. Il répondit que c'était le Brésilien Pelé. Sa passion pour le foot venait de son père et de ses frères. Régulièrement, il allait au stade Viejo Gasómetro et, adolescent, il ne manquait jamais un match de son équipe. Il a adoré l'ambiance des vestiaires. Il a souvent fait référence à Maradona et à Messi. Avec ses collaborateurs, il disait qu'ils étaient plus connus que lui. Lors du dernier France-Argentine au Qatar, il a suivi le

match jusqu'au bout, malgré les prolongations, avec son fidèle secrétaire de l'époque, Gonzalo Aemilius qui, paraît-il, était pour les Français. Il aura vu de son vivant les trois titres de champion du monde de l'Argentine (en 1978 contre les Pays-Bas, en 1986 contre l'Allemagne, en 2022 contre la France). N'oublions pas qu'il est allé au stade Vélodrome de Marseille en décembre 2023 et, forcément, son entourage lui a parlé de l'Olympique de Marseille. Quelle fierté pour nous. Tous les maillots qu'on a offerts au pape seront exposés au musée du Vatican.

Pour terminer, je me suis permis de lui offrir un cadeau, une paire de gants de gardien de but. ●

AVEC LA COMPLICITÉ D'OCÉANE DANIEL

Opinions & Controverses

Papauté

Depuis 2 000 ans, une institution souvent malmenée mais toujours debout

Par Jean-Marc Albert, historien et chroniqueur

INCERTITUDES Alors que la disparition du pape François provoque une émotion planétaire, la perspective du conclave suscite des attentes contradictoires

VITALITÉ Les prophètes de mauvais augure pronostiquent la fin d'une Église secouée par les dissensions internes, oubliant sa persévérance historique

Le film *Conclave*, à l'esthétique lamée mais à l'intrigue farfelue, devrait connaître un regain d'intérêt alors que s'ouvre vraiment l'élection du nouveau pape par les prélats du Sacré Collège, modèle unique d'élection sans candidat. Dans cette période incertaine de *sede vacante* propice à toutes les supputations, le scrutin s'ouvre dans un climat agité par les scandales financiers et sexuels, sur fond de polémiques autour du célibat sacerdotal et de l'ordination des femmes. D'aucuns prophétisent, ou souhaiteraient, la fin de l'institution romaine minée par les crises et les dissensions. C'est oublier que l'Église visible n'a jamais cessé d'être un signe de scandale pour ses adversaires.

Saint Augustin rappelait que la vie de l'Église a toujours été un combat puisque « *deux amours ont fait deux cités, l'amour de soi jusqu'au mépris de Dieu a fait la cité terrestre, l'amour de Dieu jusqu'au mépris de soi a fait la cité céleste* ». Citadelle assiégée depuis que le « vicaire du Christ » y a établi le trône de Pierre, l'Église catholique a affronté bien des tempêtes qu'elle a toujours surmontées. Rome est toujours revenue dans Rome. Aujourd'hui, des inquiétudes se font de nouveau jour, y compris parmi les croyants. L'histoire bimillénaire de la papauté devrait pourtant les incliner à l'espérance.

Des hérésies aux schismes

Au lendemain de Pâques, la nouvelle alliance institua l'Église à travers laquelle, désormais, devait se réaliser la royauté du Christ. Mais Siméon avait prévenu Marie, « *celui-ci a été établi pour la ruine et la résurrection d'un grand nombre en Israël et comme un signe de contradiction* ». Ceux qui ne comprirent pas l'amour du Christ s'employèrent à poursuivre la lutte contre l'institution à laquelle le troupeau fut remis jusqu'à la consommation des temps. Seule Rome, comme centre de l'Empire, pouvait donner, selon Paul, toute

« Le Pape, combien de divisions ? » Quarante ans après le mot de Staline et un mois après la chute du mur de Berlin, Jean-Paul II recevait le leader soviétique Mikhaïl Gorbatchev.



sa plénitude à la mission d'évangélisation. L'évêque de Rome ne s'inscrit alors plus seulement dans la mémoire apostolique de Pierre mais aussi dans l'héritage impérial. Doté du pouvoir de gouverner, d'enseigner et de sanctifier, le pape incarne dès lors l'unité de l'Église visible et universelle.

Ensemble de croyances autant que système de représentation du monde, le christianisme, irréductible à la modernité, est l'objet d'inévitables conflits. Des hérésies ariennes, nestoriennes et « cathares » jusqu'à la dissidence protestante, rien ne lui aura été épargné. Les États du pape, continuellement soumis aux luttes claniques, ont été plusieurs fois attaqués, envahis et pillés, comme lors du sac de Rome en 1527. Opposé aux princes germaniques lors de la querelle du sacerdoce et de l'Empire ou au roi de France qui l'humilia à Anagni (1303), le pape connut l'exil à Avignon, fut défait par des antipapes et même emprisonné, comme Pie VII par Napoléon I^{er}.

Sans doute le grand schisme qui conduisit l'Église à se trouver dotée de deux papes en 1378, puis trois en 1409, a-t-il constitué la plus grave menace pour l'unité

de la chrétienté. Rien ne semble résoudre un conflit amplifié par l'ingérence des souverains européens qui sèment les soustractions d'obédience. Le schisme pontifical devient ecclésial. Les errements de la papauté dispersée à Pise, Avignon ou encore Rodez, affligent des fidèles qui ne savent

Même la Révolution précéda un renouveau spirituel inédit

plus comment préparer leur salut. L'historiographie anticléricale se déchaîna contre Rome accusée d'avoir perverti l'esprit de l'Église primitive, minimisant le poids des ambitions nationales.

Mais chaque convulsion ayant pu flétrir le prestige de la papauté secréta aussi un regain de vitalité de l'institution. La réforme grégorienne, les conciles de Latran IV (1215) ou de Bâle (1449) ont restauré l'autorité de Rome et l'unité de la chrétienté. La déchirure protestante débouche au XVI^e siècle sur le concile de Trente

qui promet une réforme catholique dont les effets sont encore sensibles aujourd'hui. Même la crise révolutionnaire, dont l'« *une des premières démarches, dit Tocqueville, a été de s'attaquer à l'Église* », précéda un renouveau spirituel inédit.

Peser sur le monde temporel

Cette permanence ecclésiastique tient beaucoup à la personnalité du souverain pontife, souvent plus politique que pur esprit. Les hérésies ont été vaincues par la fermeté des papes. Grégoire VII au XI^e siècle puis Innocent III au XIII^e siècle ont renforcé l'autorité pontificale. À la Renaissance, le volontarisme d'Alexandre VI Borgia et de Jules II, sans doute peu vertueux mais véritables chefs d'État, empêche l'Église de sombrer. Quand les États pontificaux sont brutalement diminués au XIX^e siècle, l'énergie de Pie IX permet à la papauté de gagner en puissance spirituelle par l'infailibilité doctrinale ce qu'elle perd en souveraineté politique lors du concile du Vatican en 1870. Mais le successeur de Pierre n'a pas renoncé à peser sur le monde temporel pour le bien commun.

En 1972, Paul VI dénonçait « *la fumée de Satan* » du moder-

nisme à l'œuvre dans l'Église, dans le sillage de Mai-68. Le pontificat de Jean-Paul II aura bouleversé l'ordre mondial en accélérant la chute du communisme. Benoît XVI n'a pas eu de mots assez durs contre les méfaits du relativisme moral, y compris au sein de l'institution ecclésiastique. Réformiste, François n'aura pas manqué d'apostropher l'opinion mondiale sur le sujet des migrants, de l'écologie ou des minorités sexuelles.

La crise actuelle de l'Église nourrit une querelle autant doctrinale que disciplinaire. Les débats portant sur la vision de la famille, les restrictions de la liturgie traditionnelle, la bénédiction des couples homosexuels font peser un risque de sécession des Églises américaine et africaine. Les spéculations sur le futur pontife, annoncé comme le dernier par Malachie au XII^e siècle, menaceraient-elles l'avenir de l'Église ? L'aspiration commune à l'unicité de la tunique du Christ a préservé la papauté de toute discontinuité. Instruite de cette expérience et confiante dans la vertu d'espérance, l'Église sait qu'elle a l'éternité pour elle, un temps suffisant pour continuer d'éclairer le monde. ●

Opinions & Controverses

INTERVIEW

Au début de votre livre, *Mon antiracisme*, publié aux éditions Desclée de Brouwer, vous racontez votre propre expérience du racisme. Quand y avez-vous été confronté pour la première fois ?

C'était vers mes 9 ans, juste avant la Coupe du monde 1998, d'ailleurs célébrée autour du slogan « *Black-Blanc-Beur* ». Lors d'une embrouille, un camarade de classe m'a lancé : « *Ma race est supérieure à la tienne.* » Son père était d'origine espagnole et sa mère algérienne. Ça a été un événement marquant pour moi. Plus tard, durant mon adolescence, j'ai subi des insultes du même genre, des « *sale Noir* », des cris de singe...

Vous confiez avoir feint de croire, lorsque vous étiez plus jeune, que le racisme n'était que « l'apanage des Blancs, des vieux colons ». Aujourd'hui, vous avez un avis différent.

Plusieurs facteurs entraînent en compte. D'abord, je m'intéressais à l'histoire, principalement à l'esclavage et à la colonisation. À l'époque, le Front national émergeait et, bien que le vote Le Pen ne pût se réduire à cette question, cela pouvait donner l'impression à un jeune Noir de cité comme moi qu'il existait un racisme important en France. L'imaginaire américain – le rap, les séries, la société multiculturelle... – contribuait aussi à ma vision du racisme centrée sur une prétendue domination blanche. Mais en grandissant, j'ai été témoin d'autres formes de racisme. J'ai vu des Blancs traités de « *jambon-beurre* » ou de « *faces de craie* », des Africains et des Arabes s'insulter, des Noirs se rejeter entre eux... Quand j'habitais en Guyane, il y avait des Noirs locaux qui s'en prenaient aux immigrés surinamiens ou brésiliens. C'est ainsi que j'ai compris que personne n'a le monopole du racisme.

Vous écrivez : « Il m'aura suffi de m'habiller différemment pour ne plus subir de contrôle de police, ou presque. » Qu'entendez-vous par là ?

En fréquentant l'Université, les bibliothèques, certains milieux professionnels, j'ai compris que tous les Noirs et les Arabes n'étaient pas confrontés aux mêmes réalités. Ceux qui venaient de milieux plus aisés ne subissaient pas, ou peu, de contrôles « au faciès ». Diverses enquêtes l'attestent : c'est une question de codes sociaux, de style vestimentaire, d'attitude... pas seulement de couleur de peau. Le profil ciblé par les forces de l'ordre, c'est surtout celui de la « caillera ». En gros, l'archétype du jeune de cité.

Vous notez que le racisme, au sens biologique du terme, a chuté, mais que l'« insécurité culturelle » augmente. C'est-à-dire ?

D'après les enquêtes d'opinion, environ 8 % des Français croient encore qu'il existe une hiérarchie entre les races. Des discriminations demeurent, et ce pourcentage reste non négligeable, mais il est minime par rapport à la place que la question occupe dans le débat public. En revanche, l'« insécurité culturelle », souvent perçue comme du racisme, à tort, a explosé. Cette notion, notamment



Le comité Adama, qui a appelé en 2020 à manifester contre le racisme et les violences policières, focalise sa lutte contre le « racisme d'État ».

Kévin Boucaud-Victoire

« L'insécurité culturelle est souvent perçue comme du racisme, à tort »

OPPRESSION Dans un essai personnel, le journaliste critique les approches dominantes de l'antiracisme contemporain et défend une alternative universaliste

théorisée par le fondateur du Printemps républicain, Laurent Bouvet, désigne la crainte de voir son mode de vie et sa culture disparaître. Cette insécurité touche aussi bien les autochtones, qui voient la société changer à une vitesse inédite (mondialisation, numérisation, immigration...), que les immigrés, qui veulent garder

« En France, le racisme systémique n'existe pas »

leur culture d'origine à tout prix par peur de trahir leurs racines en vivant « à la française ». Le résultat ? Une société où l'intégration républicaine ne fonctionne plus.

Vous décrivez l'impasse à laquelle aboutissent les deux courants antiracistes dominants. Le premier est incarné par des associations comme SOS Racisme.

C'est celui que je qualifie de libéral, hérité du « touche-pas-à-mon-potisme ». Même s'il est aussi politique, cet antiracisme se fonde sur

la morale. En somme, « le racisme, c'est mal. » Il combat les discriminations, mais il cherche surtout à intégrer les minorités au capitalisme, à insérer de la diversité au sein des élites. Avec ce courant, la lutte antiraciste est devenue un produit marketing et même un « spectacle » (pour reprendre l'expression de Guy Debord), entre concerts géants remplis de célébrités et campagnes publicitaires comme celles de Benetton.

Le second, c'est l'antiracisme décolonial, aujourd'hui majoritaire et repris par des partis comme La France insoumise.

Je l'appelle aussi antiracisme identitaire. Il est incarné par l'exporte-parole du Parti des indigènes de la République, Houria Bouteldja, ou encore par le comité Adama. Il est communautariste et utilise lui-même la notion de race, au sens « social » du terme. Mais il ignore les réalités du capitalisme en rapportant constamment tout au passé colonial, jugeant que les structures d'hier expliquent intégralement celles d'aujourd'hui. Cet antiracisme-là valorise les cultures minoritaires de façon essentialiste, et sa lutte se focalise sur le « racisme d'État », en niant

toutes ses formes individuelles. Or si le racisme systémique a pu exister, avec la colonisation ou la ségrégation aux États-Unis, il ne décrit clairement pas la réalité de la France d'aujourd'hui. Il y a des personnes noires ou d'origine maghrébine au sein des classes dominantes, tout comme il y a beaucoup de Blancs très pauvres. La mobilité sociale est faible pour tout le monde. Enfin, en réalité, elle est actuellement plus forte en Seine-Saint-Denis que dans la Creuse.

Vous évoquez également le racisme anti-Blancs, nié par les mouvements antiracistes actuels. Quelle est votre position ?

Ces mouvements ont tort de vouloir donner une définition du racisme qui s'éloigne du sens commun. Pour la plupart des gens, c'est tout simplement haïr quelqu'un en raison de sa couleur de peau ou de ses origines. Il est évident que cela peut viser les Blancs. J'en ai parfois été témoin. En revanche, selon moi, ce racisme n'est pas majoritaire et résulte principalement d'une réaction – qui peut être très violente – à un sentiment de domination ou à l'histoire coloniale.

Pour sortir de l'impasse, vous proposez une alternative. À quoi ressemblerait-elle ?

L'universalisme rejette l'assignation à résidence identitaire, l'idée que les groupes sociaux déterminent nos destins. La lutte des classes oppose ceux qui possèdent les moyens de production à ceux qui ne les possèdent pas. Il faut bâtir un front commun entre tous les opprimés autour de ces deux piliers. François Ruffin, avec sa « *France des bourgs* » et sa « *France des tours* », veut réunir classes populaires rurales et urbaines. Mon idéal, c'est cela, et plus encore : une société autogestionnaire, horizontale, où tout le monde a voix au chapitre. ●

PROPOS RECUEILLIS
PAR LUCAS PLANAVERGNE



MON ANTIRACISME
KÉVIN BOUCAUD-VICTOIRE
DESCLÉE
DE BROUWER
180 PAGES
17,90 EUROS

Littérature



Jacques Terpent s'est amusé à calculer que depuis 1590, sa famille n'avait parcouru qu'un seul kilomètre ! Le dessinateur est aujourd'hui un spécimen rare : un homme issu d'une famille enracinée.

Jacques Terpent

Mille ans de civilisation paysanne en BD

RENCONTRE À partir d'un petit village du Dauphiné dont il est originaire, le dessinateur Jacques Terpent raconte l'histoire de la civilisation rurale en France, de l'an mil à sa mort, au XX^e siècle

Ce qu'il reste de nous n'est pas le premier ouvrage consacré à la fin du monde paysan, mais c'est sans doute l'un des plus beaux. Que cette œuvre prenne la forme d'une bande dessinée ajoute encore à sa puissance d'évocation. Dans ces pages, Jacques Terpent signe son album le plus ambitieux : un ouvrage imagé, pareil aux livres d'heures médiévaux, qui retrace la vie et la mort de la civilisation rurale, à partir d'un petit coin de la Drôme adossé aux contreforts du Vercors. Un livre-testament. Moi, Jacques Terpent, sain de corps et d'esprit, lègue à la postérité ce que les miens m'ont transmis : la biographie d'une lignée dont l'histoire s'étire sur un millénaire.

Mille ans, c'est le temps que mettent à parcourir les civilisations, avant de sombrer inexorablement. C'est vrai de l'Europe chrétienne paysanne : une épopée qui se clôt sur une oraison funèbre. C'est là, en ces lieux, que naquit, s'épanouit, puis s'acheva cette civilisation rurale née autour des X^e et XI^e siècles, selon le grand historien Fernand Braudel, quand la terre et les hommes semblaient s'accorder pour l'éternité, comme dans un tableau de Jean-François Millet.

Ce qu'il reste de nous se déroule dans un petit village autour de l'église Saint-Martin, à Hostun, dans le Dauphiné, là où des moines poussèrent les limites de la chrétienté en essartant et en bâtissant, sous la tutelle – bienveillante ou menaçante – de la maison d'Hostun, qui sera élevée au rang ducal par Louis XIV.

Ranimer les annales d'un monde ancien

« Ma famille est ici depuis toujours, relève scrupuleusement Terpent. Depuis les premiers actes de catholicité, quand on prit conscience qu'il fallait noter ceux qui naissaient, ceux qui mouraient, pour que la mémoire des hommes ne les oublie pas. » C'est ce monde qu'exhume l'auteur avec une piété filiale que son dessin transfigure – enlumine et illumine. Enfant de l'ancien temps,

il appartient de toutes ses fibres à cet univers quasi féodal régi par des allégeances immuables. Le trait à la simplicité des vieilles chroniques et des vieilles images. C'est que Terpent dessine comme ses aïeux labouraient – patiemment, obstinément, avec le respect sacré du geste transmis.

Illustrateur et portraitiste hors pair, il n'en est pas à son coup d'essai. Il a déjà croqué nos grands écrivains dans *Trait-Portraits*, célébré les derniers feux de l'Amérique française avec *Capitaine perdu*, revisité *Un roi sans divertissement* de Jean Giono, mis en image la vie de Louis-Ferdinand Céline dans *Le Chien de Dieu*. Mais c'est surtout à travers l'œuvre de Jean Raspail qu'il a déployé tout son art : *Sept Cavaliers*, récompensé par le prix Saint-Michel du meilleur

Jacques Terpent dessine avec le respect sacré du geste transmis

dessin en 2011, puis *Le Royaume de Borée*. Raspail avait fait sienne cette double signature : « C'est du Terpent et du Raspail », disait-il, enthousiaste, de ces adaptations.

Étonnamment, Terpent, qui n'a pour ainsi dire jamais quitté sa Drôme natale, n'en demeure pas moins l'un des plus fidèles héritiers de Raspail. Comme lui, il se veut le « gardien des ruines ». Comme lui, il cherche à sauver les ultimes vestiges d'un monde révolu. Mais là où le vice-consul de Patagonie traquait les derniers hommes aux confins du monde, en Terre de Feu, Terpent les trouve dans les campagnes, chez les derniers manants – *maneo*, « je reste ». Son titre, *Ce qu'il reste de nous*, résonne d'ailleurs comme l'écho d'un des chefs-d'œuvre les plus méconnus de Raspail : *Qui se souvient des hommes...*



OR L'illustrateur dans son atelier.

Son plus ancien souvenir remonte à ses 3 ans. Une image champêtre venue d'un autre âge : une charrue tirée par deux bœufs, « mélange d'une peinture de Rosa Bonheur et de quelques lignes de Giono », face au Vercors qui se dresse comme un mur abrupt, citadelle imprenable couverte de forêts impénétrables. Une nature inhospitalière où les hommes ont durement conquis quelques arpents de terre, de génération en génération. Terpent en est le dernier maillon. C'est cette rupture testamentaire qu'il consigne dans son livre, sans jamais l'enfermer dans une perspective ethnographique. Il ne fige pas les fresques d'un Pompéi paysan englouti, pas plus qu'il ne dresse l'inventaire d'un musée des arts et traditions populaires ; il ranime, au contraire, les annales d'un monde ancien qui, soudain, reprennent

chair. Les époques s'enchaînent et les destins s'entrelacent.

On y chasse le « grand sanglier » ou l'étranger au cri de « Zauteu, Zauteu », qui désigne Hostun dans la langue vernaculaire, à la fois le nom du maître et le nom du pays, « car on appartient aux deux ». Rien d'étonnant à ce que l'album s'ouvre sur les armoiries de la maison d'Hostun : une croix d'or dentelée sur fond vermeil. Mais la première maison est celle de Dieu, tant l'Église fut, d'évidence, la cellule souche de ce monde ; et la croix, son principe d'ordre : dressée aux carrefours, surgissant au-dessus des brumes, découpée dans le ciel au faite des églises. C'est elle qui, la première, s'est implantée sur ces terres ; c'est d'elle qu'a rayonné cette civilisation. À partir de là, l'homme a pu y planter sa bêche, avant d'y élever sa prière. *Ce qu'il reste de nous* est un

album placé sous le signe de la littérature, « la joie tragique de retrouver le perdu », selon les mots de l'écrivain Pascal Quignard. Terpent inscrit son dessin dans le sillage – le sillon – des derniers grands témoins du monde rural, les romanciers Pierre Bergounioux, Richard Millet, Pierre Jourde, Pierre Michon. D'autres encore, plus anciens.

L'automne d'une civilisation

Mais le vrai secret de Terpent, c'est la couleur. Dans les grandioses paysages du Vercors, il a trouvé un décor à sa mesure. Il les dessine à chaque saison, dans une symphonie chromatique : verdoyants, enneigés, mais le plus souvent dans les tons ocres, comme à l'automne d'une civilisation. Comment capter le déclin d'un monde ? Par la lumière. Dominer la lumière, c'est dominer les couleurs. Claude Monet y a consacré une vie de labeur. Il peignait toujours le même paysage – une cathédrale ou des nymphéas – sous des cadrages différents et des lumières irisées. Paul Cézanne aussi. La montagne Sainte-Victoire de Terpent, c'est le Vercors. Une double permanence, la pierre et les hommes, les paysages et les visages, la terre et les morts – bref, la géologie et la généalogie, qui sont le domaine de Terpent, à la fois paysagiste et portraitiste, en homme qui peint et qui dépeint, habité par deux démons : celui du dessin et celui de la littérature. La bande dessinée lui a permis de réunir les deux, nous laissant avec *Ce qu'il reste des hommes*, un livre de peintre et un tableau d'écrivain. À la plume et au pinceau. ●

FRANÇOIS BOUSQUET



CE QU'IL RESTE DE NOUS
JACQUES TERPENT
FUTUROPOLES
120 PAGES
22 EUROS

Littérature

Syrie Retour d'exil

DEUIL Entre autobiographie et récit d'aventures, l'écrivain d'origine syrienne romance son retour au Proche-Orient après plus d'une décennie passée en France

« Rappelle-toi que ton esprit ne changera jamais. Il gardera, pour toujours, les catastrophes, les paradoxes et la magie du Proche-Orient. » Cette maxime s'adresse à Salim, double littéraire de l'auteur qui, au moment d'embarquer, fait ses adieux à Naji, son camarade de lutte. Comme une projection d'Omar Youssef Souleimane fuyant en 2012 son pays, la Syrie, loin de sa famille, de ses amis et de la répression menée contre les opposants au régime de Bachar al-Assad. Direction la France, terre d'asile pour celui qui a l'obsession de la ville lumière. Ne pouvant rentrer dans son pays, l'écrivain d'origine syrienne use du pouvoir de la fiction pour mieux romancer son retour d'exil et en faire le deuil.

Pour partie autobiographique, *L'Arabe qui sourit*, avec son titre énigmatique, remonte à l'enfance de l'auteur. Un accident à l'âge de 3 ans lui fait perdre son œil droit : « Je n'ai jamais réussi à me débarrasser de ce sourire. Malgré les problèmes, les malentendus, je voulais juste que les gens ne regardent pas mes yeux. » 2023, La Rochelle. Un post Facebook, une photo et deux mots : « Adieu Naji », plonge Salim dans un passé refoulé. Comme « des bulles à la surface d'un liquide ». Un récit qui prend rapidement pour le lecteur des allures de roman d'aventures.

Enquête à Beyrouth

Direction le Liban où les souvenirs resurgissent. La figure de Delia (qui existe), photographe italienne vivant seule à Beyrouth, ce qui lui vaut d'être traitée par son voisin de prostituée, est la promesse pour Salim d'un nouveau départ. D'ailleurs, Omar Youssef Souleimane n'hésite pas,



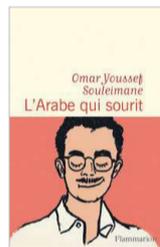
Omar Youssef Souleimane.

SÉBASTIEN LEBAN/FLAMMARION

au fil des pages, à se tourner vers le roman policier. Le décès de Naji devient pour le couple une quête haletante. Une suite de chiffres écrite à l'encre jaune dans un livre du philosophe Ibn Khaldoun et c'est le récit qui s'emballe. Décidément, cette mort est de plus en plus suspecte. Le captage n'est pas loin. Cette drogue de synthèse est devenue pour le régime syrien une véritable manne financière. Enterrer le défunt en Syrie est un impératif autant qu'une mission dangereuse. Comment traverser la frontière avec pour seul passeport un peu de maquillage et un cercueil caché dans le coffre ? La peur d'être arrêté plane. Réaliser les dernières volontés d'un mort est une nécessité. C'est aussi un moyen de sentir que l'on est pleinement vivant, semble dire l'auteur : « La plus belle chose qu'on offre à un être cher enlevé par la mort, c'est de rester vivant. »

Une philosophie de la vie qui se déploie au fil de ces 240 pages où l'on se laisse bercer par ce récit picaresque d'un Moyen-Orient devenu « cimetière de rêves ». Ceux du romancier qui, treize ans plus tôt, quittait sa terre natale avant que la chute du régime syrien, en décembre dernier, ne rende son retour possible. Où quand la fiction précède le réel. ●

ADRIEN BAGET



L'ARABE QUI SOURIT
OMAR YOUSSEF SOULEIMANE
FLAMMARION
240 PAGES
20 EUROS



Philippe Besson.

CHARLOTTE KREBS

Philippe Besson
Au nom du père

POIGNANT Dans son dernier roman, « Vous parler de mon fils », le romancier aborde le fléau du harcèlement scolaire

Il y a deux ans exactement, le jeune Lucas se donnait la mort après avoir été victime de harcèlement. C'est à lui et à tous ceux qui ont été confrontés à ce fléau que Philippe Besson dédie son vingt-quatrième roman. Un sujet dont l'actualité ne s'est pas démentie depuis et qu'il a choisi d'aborder frontalement. Le livre s'ouvre sur une marche blanche en hommage à un jeune garçon de 14 ans qui, pour en finir avec le harcèlement, a lui aussi préféré se suicider. Son père, ravagé par le chagrin, se souvient : les premières remarques insidieuses proférées par les deux caïds du collège. Puis les attaques répétées. Les jeux abjects. Les SMS ordures. Les vidéos humiliantes sur les réseaux sociaux. Le bannissement. L'isolement. La honte. Un processus décrit avec une telle acuité que l'auteur connaît forcément son sujet de l'intérieur.

Au fil des pages se dessine le portrait émouvant d'un adolescent stigmatisé parce que différent. Fragile, sensible, bon élève, suspecté d'homosexualité, aimant les livres et vouant un culte à Rimbaud. Pas de quoi pavoiser dans la cour de récré. Comment survivre sans être dans la norme ? Telle est la question posée par ce roman. Philippe Besson choisit de se mettre dans la peau du père de l'adolescent. Un père rongé par la culpabilité. Un père qui n'a rien vu venir et commence à ouvrir les yeux alors qu'il est trop tard.

C'est un monologue plein de colère et de chagrin que fait entendre l'écrivain. Son style sobre, presque lapidaire, épouse à la perfection la sidération d'un homme qui n'en finit pas de se demander comment il aurait pu éviter l'irréparable : « Nous autres, les parents, nous retrouvons dans une situation impossible. Soit nous reculons, nous abdiquons, et rien ne prouve que les choses s'arrangeront ; soit nous combattons, mais en risquant de jeter de l'huile sur le feu. » Sa femme, ayant décelé avant lui le mal-être de leur fils, suggérera de s'en remettre à l'Éducation nationale. Aucune action digne de ce nom ne sera intentée. L'écrivain ne juge pas. Il donne à voir. La victime. Les bourreaux. L'engrenage. *Vous parler de mon fils* est un livre choc. Un livre essentiel dont aucun parent ne peut ressortir indemne. ●



VOUS PARLER DE MON FILS
PHILIPPE BESSON
JULLIARD
208 PAGES
20 EUROS

ALEXANDRA LEMASSON

Banlieues Le grand effacement

LUCIDE Pour son cinquième roman, Germont donne la parole aux anciens habitants des banlieues, qu'ils fuient plutôt que d'affronter ce qu'elles sont devenues

Il revient donc une nouvelle fois à la littérature de dire le désastre en cours. Il revient donc à la littérature de donner voix aux sans-voix, à ces habitants des cités sans plus droit de cité : « Patrice constatait tous les jours que la population d'origine de son quartier disparaissait, qu'elle était évincée par des habitants qui s'installaient à la place des disparus, mais ne prenaient pas vraiment leur succession, car ils ne leur ressemblaient nullement. » Il n'est pas ici question de grand remplacement, mais de grand effacement sous les gommages géants du multiculturalisme et de l'immigration

massive. De repartir d'une page blanche d'où le Blanc serait banni.

Patrice mesure chaque jour le gouffre qui sépare la propagande officielle de ses effets dans la vie quotidienne – enlaidissement du monde, ensauvagement des mœurs, modes de vie radicalement étrangers aux traditions françaises. En exil dans son propre pays, il en vient à s'identifier aux habitants de Pompéi engloutis sous les cendres du Vésuve : « Ces personnages d'une ville morte lui ressemblaient davantage que la plupart des passants qu'il croisait dans les rues de sa cité. » Il voudrait vivre ses amours

avec Patrick, mais la racaille n'aime pas les garçons qui aiment les garçons.

Tout comme son amie, Eliane souhaiterait demeurer parmi ses livres et ses pinsons, mais cela vaut encore offense aux yeux des barbares. Ces derniers moins haïssables peut-être que leurs idiots utiles, belles âmes progressistes : « La France pouvait bien disparaître, du moment que leur bonne conscience fût satisfaite. »

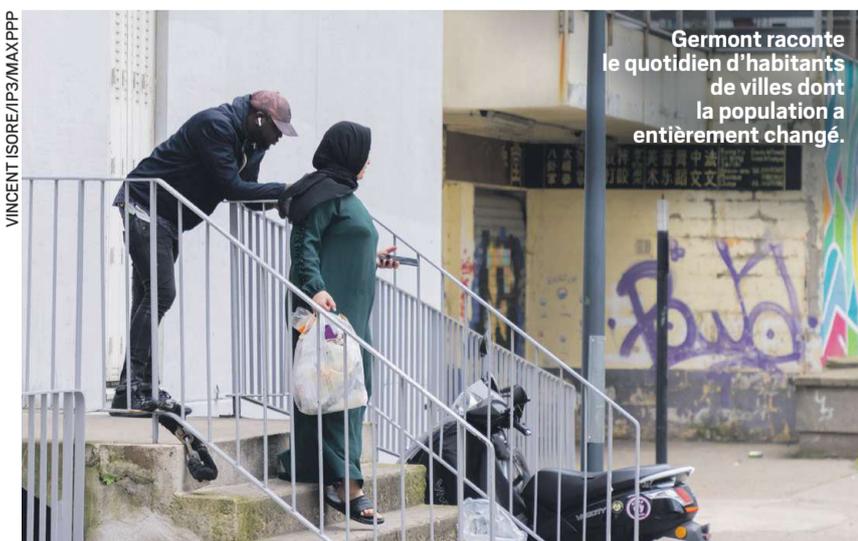
Il n'est plus temps de se taire

« Mayas déçus de leur splendeur », ainsi vont dans l'existence Patrice et quelques semblables, guidés par la grande lueur des cieus mystiques ou les lumières tremblantes qu'un pays perdu envoie depuis un coin de province encore épargné ou un film des années 1950. Il n'est pour eux plus temps de se taire : « On appelait incivilités des violences évoquant plutôt une guerre menée contre une civilisation ». *L'affranchissement hespérien* de Germont : nous ne savions pas que la lucidité pouvait être si bouleversante. ●

ÉRIC NAULLEAU



L'AFFRANCHISSEMENT HESPÉRIEN
GERMONT
LA COOPÉRATIVE
208 PAGES, 20 EUROS



VINCENT ISORE/IP3/MAXPPP

Germont
le quotidien d'habitants
de villes dont
la population a
entièrement changé.

Culture

David Cronenberg

« JE PROFITE DE L'INS

INTERVIEW

DRAME Le réalisateur canadien fait le deuil de sa femme à travers un film

CONFESSION Il explique comment son cinéma se nourrit toujours de l'intime

Encore aujourd'hui, il ne s'est pas remis de la disparition de sa femme qui a succombé à un cancer en 2017. À 82 ans, le réalisateur et scénariste canadien David Cronenberg se souvient de sa chère Carolyn, épousée en 1979, mère de David (metteur en scène) et Caitlin (photographe) et dont il ressent dans sa chair l'absence cruelle. Après avoir anticipé son propre trépas dans un court métrage en 2021 intitulé *The Death of David Cronenberg*, où il étreignait son double en cadavre, il a eu l'idée d'une série pour la plateforme de streaming Netflix qui s'est transformée en long métrage pour le cinéma, *Les Linceuls*. Il y a un an, on le rencontrait au Festival

« Mon film est une déclaration d'amour à ma défunte épouse »

de Cannes où il était en compétition avec ce récit d'un homme d'affaires quinquagénaire (Vincent Cassel), inconsolable depuis le décès de son grand amour (Diane Kruger), au point d'inventer une technologie lui permettant d'observer sa dépouille dans son suaire, par-delà la mort. L'occasion pour l'artiste de signer une nouvelle fois un drame à la lisière du fantastique et de l'autobiographie. Entretien à cœur ouvert.

Était-ce nécessaire de raconter cette histoire très personnelle ?

Je l'ignore, car je n'ai jamais envisagé l'art comme thérapeutique ou cathartique. Vous savez, il n'y a pas d'échappatoire quand on entame

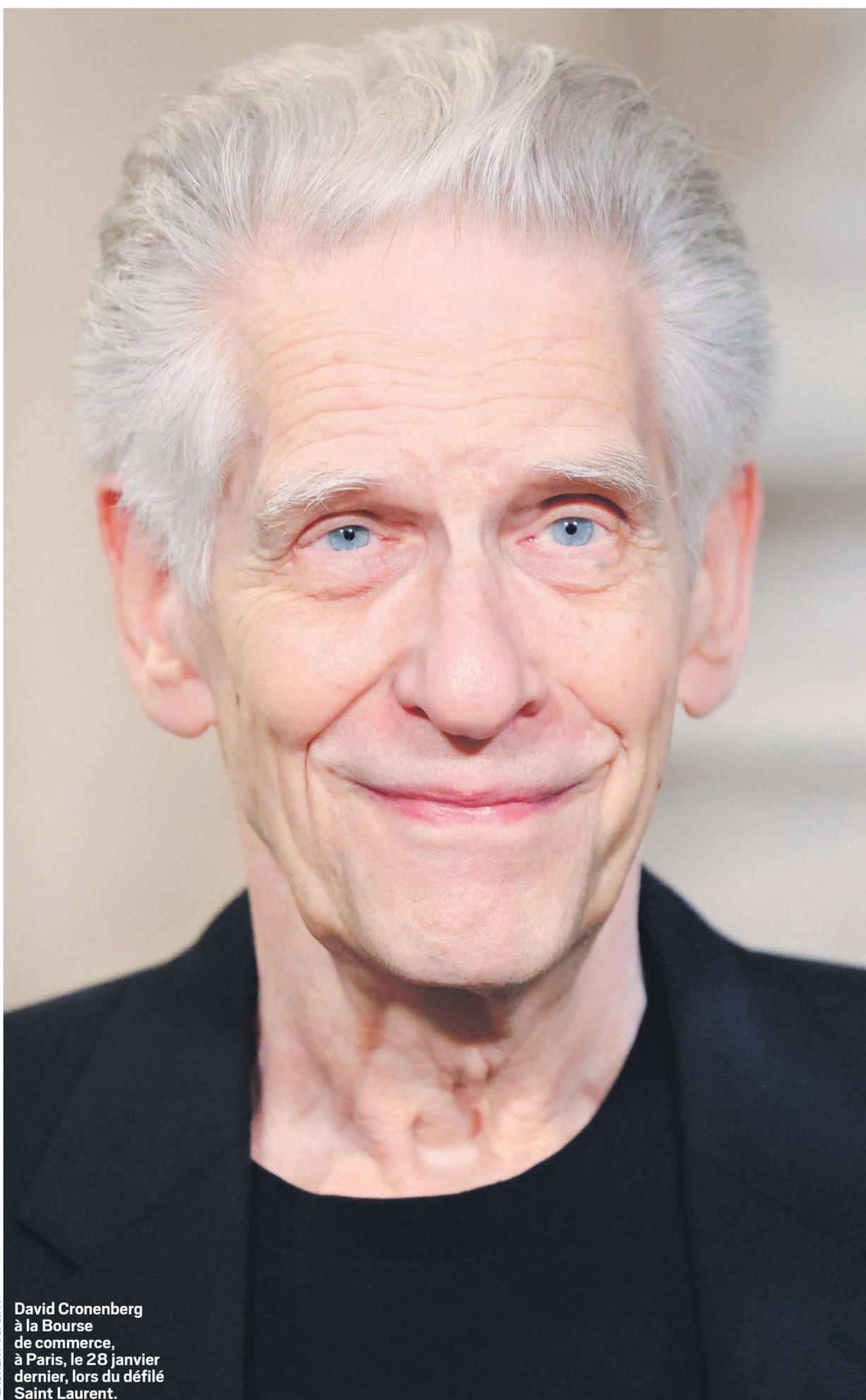
le travail de deuil : la souffrance sera là, cela relève de la condition humaine. Je ne cherche pas un moyen de l'atténuer ou de l'adoucir, ni à me persuader que tout ira bien. Cela dit, chaque artiste utilise comme matériau de base sa propre vie, ses expériences, pour créer. Bien sûr, il s'agissait d'un épisode vraiment éprouvant émotionnellement. Quand on entreprend un long métrage, on a besoin de références pour se guider. Je n'avais pas à chercher bien loin. Je suis convaincu que *Les Linceuls* n'exorcise ou ne minimise rien du tout, mais permet d'envisager les choses avec une perspective différente. Je trouve cela intéressant. Mon fils a souhaité lire mon scénario, mais pas ma fille. Je respecte leur choix, car je suppose que ce n'est pas anodin pour eux non plus. S'ils décident de ne jamais voir le film, pas de problème.

Le chagrin est-il éternel ?

Oh, absolument. Le manque le plus terrible est de ne pas pouvoir serrer dans ses bras la personne que l'on chérit le plus. Même si une autre s'y substitue, elle ne remplacera jamais la précédente. Ce n'est pas forcément une mauvaise chose. Les relations humaines sont complexes. Quand on adore quelqu'un et qu'on fait l'amour des milliers de fois à son corps, alors on le connaît par cœur et on a l'impression de vivre à l'intérieur. Évidemment, *Les Linceuls* est une déclaration d'amour à ma défunte épouse. J'ai souvent vu des longs métrages où la femme mourait et l'homme réclamait vengeance, dans des histoires jalonnées de flash-back pour montrer que le temps du bonheur est révolu. Je n'en avais pas du tout envie dans mon scénario, car impossible de résumer quarante-trois années de vie commune de cette manière. Je n'explique pas qui elle était, mais plutôt en quoi elle reste si importante. Cette structure n'est pas commune.

Auriez-vous recours à cette technologie avancée qui vous permettrait de regarder les morts à l'intérieur de leur cercueil ?

Je ne sais pas. Sans doute que cela semble grotesque au premier abord. Mais si cela se généralisait, peut-être que cela leverait quelques inhibitions. En tout cas, il est tout à fait possible aujourd'hui d'installer des caméras et des éclairages à l'intérieur des tombes et d'avoir une retransmission sur son smartphone via une application. Vous imaginez si un entrepreneur de pompes funèbres voit mon film et a l'idée de concevoir un cimetière sur le même modèle ? Je renonce à mes droits d'auteur et



LAURENT VU/SIPA

David Cronenberg à la Bourse de commerce, à Paris, le 28 janvier dernier, lors du défilé Saint Laurent.

Cinéma

EN SALLES MERCREDI

On aime Passionnément ★★★★★ Beaucoup ★★★
Bien ★★ Un peu ★ Pas du tout ☆

SRAB FILMS

Les Règles de l'Art ★★

Éric, antiquaire débrouillard et receleur capable de tout vendre, embarque dans ses arnaques Yonathan, réparateur de montres de luxe et expert en art qui s'ennuie un peu dans sa routine professionnelle et familiale. Fasciné par le train de vie et l'existence rocambolesque de son nouvel ami, ce dernier accepte de cacher des tableaux de maîtres dérobés dans un grand musée... Lauréat du prix du public au Festival de l'Alpe d'Huez, Dominique Baumard utilise les codes du polar pour tresser cette drôle de comédie aux envolées loufoques mettant en scène un trio aussi désaccordé qu'explosif, porté par des comédiens en total lâcher prise : Melvil Poupaud excelle une nouvelle fois dans le registre de la légèreté candide, Sofiane Zermani déploie un bagout irrésistible et Steve Tientcheu incarne un monte-en-l'air au flegme quasi poétique. ● B. T.

De Dominique Baumard, avec Melvil Poupaud, Sofiane Zermani, Steve Tientcheu. 1 h 34.



METROPOLITAN

Les Indomptés ★

Dans les années 1950, aux États-Unis, Lee demande en mariage Muriel et lui propose de quitter le Kansas pour couler des jours heureux en Californie. Comme Julius, son frère insaisissable, Lee revient de la guerre de Corée. Muriel accepte, mais ses convictions vacillent quand elle fait la connaissance de Julius, dont le charme est dévastateur. Au lieu de revisiter le schéma du triangle amoureux façon *Pearl Harbor* (2001) de Michael Bay, ce drame romantique déjoue nos attentes en parlant davantage des individualités tourmentées par le jeu (poker, courses hippiques), une homosexualité refoulée, les aspirations des personnages pour l'avenir et leur désir d'émancipation. Bilan : cette chronique, certes singulière et ambiguë, part dans tous les sens, si bien qu'à multiplier les ellipses et les pistes, on ne sait plus du tout où le réalisateur veut en venir. ● S. B.

De Daniel Minahan, avec Daisy Edgar-Jones, Jacob Elordi, Will Poulter. 1 h 59.

À lire sur lejdd.fr

TOUTES LES AUTRES CRITIQUES

TANT PRÉSENT »

n'en tirerai pas profit ! (*Rires.*) J'aborde aussi la question de l'environnement : doit-on continuer d'inhumer les gens ? C'est un vrai problème d'actualité. En soi, le lieu ne me fait pas peur, il est d'ailleurs très populaire au cinéma : il y a toujours une scène où le héros se recueille, même chez les super-héros. Je pense que la crainte vient de la

« Paradis, enfer, sur l'au-delà, aucune hypothèse ne me convient »

religion. Car cela signifie que l'on croit en la vie après la mort et que les esprits des défunts peuvent surgir sans crier gare. Quand on est athée, on envisage l'endroit tel un mémorial pour les disparus. Personnellement, je n'ai aucun espoir pour la suite, paradis ou enfer, toutes les hypothèses concernant l'au-delà sont affreuses, aucune ne me plaît. On m'a déjà dit : « Tu monteras au ciel et tu retrouveras ta grand-mère. » Mais je n'ai pas envie de lui parler, moi ! (*Rires.*) Les martyrs musulmans recevraient 70 vierges après avoir passé l'arme à gauche. Qui donc veut cela ?

Quelle est votre relation à la mort ?

Je n'ai pas peur de l'aborder dans mes films et de m'y confronter. Cela fait partie de la vie d'accepter la mort et son caractère inévitable. La raison pour laquelle je ne suis pas tellement fan des religions car elles prétendent qu'elle n'est pas réelle, ce qui pour moi

relève du délire. J'approuve la solution des existentialistes : pour mener une vie authentique, il faut admettre qu'elle s'achève et cohabiter avec cette vérité implacable. Voilà ma philosophie, je n'ai pas besoin d'y penser car c'est ma façon de fonctionner pour trouver du sens. Lorsqu'un proche décède, on n'y croit pas, on se demande pourquoi, on cherche la raison. Un moyen de dénicher une forme d'explication est la paranoïa, les théories du complot du genre : elle est décédée parce que des docteurs peu scrupuleux ont testé sur elle un traitement expérimental. Donc, d'une certaine manière, ils l'ont tuée puisqu'elle était un rat de laboratoire, un cobaye. Démasquer le coupable, cela nous donne du pouvoir. On sait ce qui se passe dans le monde et on peut même essayer d'agir pour y remédier, tel un agent secret ou un détective privé. Mais il s'agit seulement d'une solution de facilité. L'idée de la conspiration n'est qu'une stratégie dans le processus du deuil.

Après Viggo Mortensen, au tour de Vincent Cassel de jouer votre alter ego à l'écran ?

Je ne vais pas le nier : il a, en effet, comme moi les cheveux blancs coiffés en arrière et s'habille en noir de la tête aux pieds. Mais je ne l'ai pas choisi pour sa masse capillaire qui ressemble beaucoup à la mienne ! (*Rires.*) Il m'a expliqué s'être inspiré de moi pour construire son personnage, pas dans le détail, mais de manière générale. Je parle très doucement, voire je murmure, alors il a ralenti son débit et s'est fait plus discret. Il a adopté mon accent de Toronto, cela a été facile car on y tournait. Mais

c'est le travail des acteurs : devenir quelqu'un d'autre. J'espère que la plupart des spectateurs qui verront *Les Linceuls* ne sauront pas de quoi j'ai l'air, mais je me doute que les autres trouveront certainement le mimétisme amusant.

Vous avez imprégné votre intrigue de croyances juives ?

Je suis juif, mais je n'ai pas été élevé dans la religion car mes parents étaient athées. J'ai procédé à des recherches pour ce film et découvert des traditions et des superstitions. Cela prend du temps au mort de renoncer à sa vie sur Terre et de partir. Je m'en suis servi de métaphores. À un moment donné, le cimetière est profané. Au moment où j'écrivais le scénario, ce genre de choses n'arrivait pas. Avec la résurgence de l'antisémitisme, les exemples se multiplient au Canada et même chez vous, en France. Je trouve cela très

« J'étais ému, mais je me concentrais pour sublimer mon artisanat »

effrayant, car on se rend compte que cela a toujours été là et il a suffi du conflit au Proche-Orient pour que de tels comportements soient décomplexés. En tant que juif, j'ai toujours été persuadé que l'Holocauste pouvait recommencer où que ce soit depuis que l'État d'Israël a été fondé. Je suis troublé de montrer ces actes de vandalisme à l'écran alors qu'on en dénombre aujourd'hui régulièrement dans la vraie vie.

LES LINCEULS ★★

Quatre ans après le décès de sa femme à la suite d'un cancer, Karsh, 50 ans, crée un système révolutionnaire mais controversé au sein du cimetière qu'il administre, offrant à toute famille en deuil la possibilité de voir la décomposition du corps du défunt via une caméra de surveillance placée dans le cercueil. Une nuit, plusieurs tombes sont saccagées. Qui a commis un tel acte ? Bienvenue dans l'univers de David Cronenberg, qui relaie à la fois ses préoccupations intimes et les angoisses de notre société contemporaine, jusqu'aux considérations écologiques (faut-il opter pour la crémation et ainsi se

recycler plus vite ?). Romantisme macabre, paranoïa, théorie du complot, voyeurisme, obsession pour le corps, intelligence artificielle : le récit, certes statique et théorique, s'avère très touchant quand il prend le pouls de son créateur veuf rongé par la tristesse, mais aussi par sa sensibilité, sa pudeur et son humanisme. Tout en privilégiant le hors-champ et en posant des questions d'ordre éthique à travers l'hypothèse de connecter les vivants aux morts, qui fait voler en éclats les tabous. ● S. B.

De David Cronenberg, avec Vincent Cassel, Diane Kruger, Guy Pearce. 2 heures. Sortie mercredi.



Vincent Cassel et Diane Kruger.

PYRAMIDE FILMS

Culture Cinéma/Série



MEMENTO DISTRIBUTION

Ce Nouvel An qui n'est jamais arrivé rend minutieusement compte de l'époque communiste en Roumanie.

Bogdan Muresanu

L'HEURE AVANT NOËL

FIN DE RÈGNE Le réalisateur roumain signe une tragicomédie exigeante mais réussie qui se déroule à la veille de la chute de Ceausescu

Ce Nouvel An qui n'est jamais arrivé ★★★

Bucarest, 21 décembre 1989. À la suite des manifestations réprimées cinq jours plus tôt à Timisoara, une ville de l'ouest du pays, un rassemblement est organisé à la demande de Nicolae Ceausescu. De retour d'Iran, le « Conducător » entend bien étouffer les voix dissidentes avec ce meeting retransmis en direct à la télévision d'État et censé montrer le soutien indéfectible du peuple. Ce sera son dernier discours. Très vite, l'événement tourne à l'insurrection, marquant le début d'une brève révolution

qui aboutira à son exécution le jour de Noël (ironie de l'histoire) après un procès expéditif. Bogdan Muresanu avait 15 ans et s'en souvient comme si c'était hier. Lui aussi était présent sur la place de l'Université, à deux pas du siège du Comité central, avec sa mère et sa sœur, même s'ils n'y restèrent qu'une demi-heure, de peur d'être abattus par l'armée quand celle-ci commença à tirer en l'air. « *Il y avait une joie immense, une atmosphère passionnée que j'ai essayé de rendre dans mon film* », raconte-t-il.

Du moins dans son long et dernier mouvement qu'accompagne le *Boléro* de Maurice Ravel. Car sur un ton tragicomique, ce premier long métrage mêlant fiction et réalité (Grand Prix Orizzonti à la dernière Mostra de Venise) suit six Roumains la veille de la manifestation, alors qu'aucun d'eux n'ose imaginer que le régime est en passe de s'effondrer. Il s'agit là du prolongement polyphonique d'un précédent court métrage remarqué, *The Christmas Gift* (2018), l'histoire d'un ouvrier apprenant que son petit garçon a demandé comme cadeau, dans sa lettre envoyée au père Noël, la mort de « l'oncle Nico », le surnom donné au despote, après l'avoir entendu exprimer ce souhait.

A ce protagoniste s'ajoutent donc cinq autres personnages qui se croisent au fil d'un audacieux récit à la narration éclatée façon puzzle ; un directeur de la télévision d'État, un réalisateur et son fils étudiant contestataire, une femme mûre revenue du Parti qu'elle a longtemps soutenu et qui

refuse de quitter son logement, et enfin une actrice de théâtre contrainte de réciter un texte à la gloire de la dictature à l'occasion d'une émission de fin d'année qui ne sera finalement jamais diffusée. D'où le titre : *Ce Nouvel An qui n'est jamais arrivé*.

Le film est exigeant du fait de sa structure et des nombreux personnages le composant, comme dans un roman russe. Très bavard également. Y entrer exige du spectateur d'abord un peu perdu un effort d'attention, mais il en vaut la peine. La couleur de l'image, les costumes, les décors : Bogdan Muresanu reconstitue soigneusement l'époque. Il recrée surtout l'atmosphère d'une société para-

vers la liberté avec un espoir bientôt déçu : succéderont à la fin de Ceausescu des lendemains qui déchantent.

Farce historique

Ici, ce sont des pétards qui mettent le feu aux poudres. Il est peu probable que les choses se soient passées ainsi. Bogdan Muresanu l'assume : « *La forme documentaire de mon film et ses images d'archives ne doivent pas faire oublier que c'est une farce historique, qu'il y a là un regard autre sur cet événement. Je reprends la phrase de Jean Cocteau : "Le poète est un mensonge qui dit toujours la vérité." Il en va de même pour la fiction qui la dit souvent mieux que le réel. On ressent davantage l'esprit de ce jour du 21 décembre 1989 par son biais qu'en regardant un documentaire sur le sujet.* »

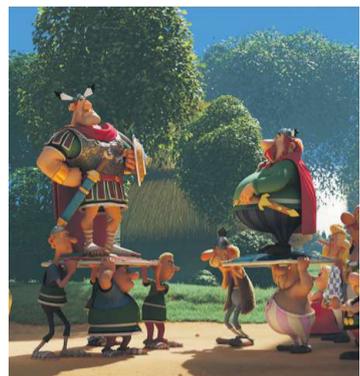
Le long métrage a rencontré un franc succès dans son pays. Sans doute parce qu'au-delà de son ancrage et de ses qualités intrinsèques, l'époque portraiture résonne par endroits avec la nôtre. « *Moi qui pensais avoir réalisé un film historique, je le trouve désormais très contemporain au regard de ce qui se passe dans le monde et dans nos sociétés de plus en plus polarisées*, opine le réalisateur. *La nuance est de moins en moins tolérée. Certains sont persuadés de connaître la vérité ; une vision totalitaire selon moi.* » ●

BAPTISTE THION

De Bogdan Muresanu, avec Adrian Vancica, Nicoleta Hancu. 2 h 18. Sortie mercredi.

À VOIR

On aime Passionnément ★★★ Beaucoup ★★★ Bien ★★ Un peu ★ Pas du tout ☆



NETFLIX

Astérix et Obélix : le Combat des chefs ★★★

NETFLIX Qui d'autre qu'Alain Chabat pouvait s'emparer d'une version animée (et revisitée) des aventures du célèbre petit Gaulois ? *A priori* pas grand monde tant son *Astérix et Obélix : mission Cléopâtre* (2002) avait su saisir l'âme de la bande dessinée tout en s'en émancipant brillamment. Réalisant à l'époque une comédie ovni décalée, déjantée, devenue depuis incontestablement culte. Cette fois, l'ancien Nul, épaulé par l'as de l'animation Fabrice Joubert (*Les Minions, Moi, moche et méchant*), s'attaque au *Combat des chefs*, le septième album de la collection, publié en 1966. Dans cette aventure, les Romains manipulent le chef d'un autre village gaulois acquis à leur cause pour défier Abraracourcix, le chef de nos héros, afin de leur imposer la paix romaine. Privés de potion magique (pour des raisons à découvrir dans la série), les irréductibles sont alors au bord du chaos... Visuellement somptueux, ces cinq épisodes reprennent ouvertement les codes graphiques de la BD et les enrichissent avec un sens du détail qui magnifie le travail d'Albert Uderzo.

Une pléiade de stars

Mais sur le plan narratif, ce qui pouvait être applicable à une version long métrage, portée notamment par la fraîcheur d'un Jamel Debbouze, est ici discutable : à cause des libertés prises par les scénaristes avec l'histoire originale, d'un rythme qui frise l'hystérie, d'un récit ponctué par les vannes constantes et d'une BO survitaminée très années 1990 (*Shaggy, 2 Unlimited*) qui dénaturent l'univers d'*Astérix*. Quant au choix de mobiliser une pléiade de stars pour doubler les personnages (Gilles Lellouche, Anaïs Demoustier, Laurent Lafitte...), il nuit parfois à la crédibilité de l'œuvre : la voix tant identifiable de Thierry Lhermitte pour Paranimix, par exemple, fait que l'on pense à l'ex-membre du Splendid à chaque réplique. Gênant, autant qu'inutile. Mais, par son esprit et son humour bourré de clins d'œil à l'actualité, Alain Chabat parvient à préserver un ingrédient fondamental de la bande dessinée : offrir plusieurs niveaux de lecture capables de séduire petits et grands. À condition, pour ces derniers, d'accepter que leurs souvenirs de jeunes fans soient un peu (trop) bousculés. ● F. A.

D'Alain Chabat, avec les voix de Gilles Lellouche, Anaïs Demoustier, Laurent Lafitte. Cinq épisodes de 30 minutes. Disponible mercredi.

DAN SAMOÏL



Bogdan Muresanu.

Culture Série

Amy Sherman-Palladino et Daniel Palladino

ENTREZ DANS LEUR DANSE

PRIME VIDEO

Les créateurs de « La Fabuleuse Madame Maisel » explorent avec un humour mordant le monde du ballet

« La danse classique est presque une seconde nature pour moi », confie d'emblée Amy Sherman-Palladino dans l'une des suites feutrées de l'hôtel Bristol. Dans le célèbre palace parisien, à quelques mètres du palais de l'Élysée, la star américaine du petit écran et son mari Daniel Palladino nous parlent de leur nouveau « bébé » : *Étoile*. L'histoire de deux compagnies de renommée mondiale (l'une à New York, l'équivalent du New York City Ballet, et l'autre

« Lorsque j'écris, j'ai comme un métronome dans la tête »

Amy Sherman-Palladino

à Paris, sorte de clone du ballet de l'Opéra de Paris) qui décident d'échanger leurs meilleurs artistes dans l'espoir de sauver leurs institutions. Une production audacieuse qui s'attaque à un univers impitoyable : celui de la danse. Une discipline que la réalisatrice a dans le corps depuis son enfance : « J'ai commencé le classique à l'âge de 4 ans. Adolescente, j'y ai ajouté le jazz et les claquettes. Jusqu'à 23 ans, je pensais même devenir danseuse, pas scénariste ! » C'est donc tout naturellement que la créatrice de *Gilmore Girls* (2000) et de *La Fabu-*

leuse *Madame Maisel* (2017) a choisi de s'emparer d'un sujet ancré dans une réalité qu'elle connaît bien.

Comme *Étoile* le met habilement en scène, le milieu du ballet, particulièrement de l'autre côté de l'Atlantique, traverse une période critique. « Les arts sont attaqués de toutes parts, surtout aux États-Unis, s'emporte Amy Sherman-Palladino. En France, les compagnies sont subventionnées par l'État, la danse est respectée et considérée comme un pilier culturel. Ce qui n'est pas le cas chez nous ! Tout est financé par le privé et les troupes sont sans cesse en train de chercher des fonds. » Les coulisses de ce monde à part sont donc ici subtilement explorées. Daniel Palladino, le cocréateur d'*Étoile*, lui-même ancien musicien, décrit un univers excessivement hermétique : « Les danseurs vivent quasiment en autarcie et ne sortent que pour rentrer chez eux après les cours et les spectacles. Tout est sous tension et peut basculer très vite dans un sens comme dans l'autre... »

Si la majorité des chorégraphes existaient déjà, certaines ont été imaginées spécialement pour la série. Aux côtés de son amie et fidèle collaboratrice Marguerite Derricks, chorégraphe avec laquelle elle travaille depuis la série *Bunheads* (2012), qui racontait l'histoire d'une ballerine, la réalisatrice s'est attachée les services de plusieurs écoles de ballet. « Il y avait souvent des danseurs en arrière-plan dans des scènes de comédie et tout cela devait être précisément chorégraphié, chirurgical même », souligne Daniel Palladino.

Mais au-delà de l'aspect technique, *Étoile* brille et se distingue aussi par ses dialogues et son ton, comme souvent lorsque le couple Palladino est à la baguette. Notamment grâce à un humour acerbe, parfois absurde, qui rappelle celui

qui rythmait *La Fabuleuse Madame Maisel*. « C'est voulu, confirme Amy Sherman-Palladino. Lorsque j'écris, j'ai cette sorte de tempo, un peu comme un métronome dans ma tête, guidé par cet esprit si particulier que j'intègre entre les personnages. »

Charlotte Gainsbourg en directrice de ballet

Et pour leur donner chair, justement, le casting fait mouche. Avec en première ligne Charlotte Gainsbourg, irrésistible de drôle-rie en directrice de ballet obsédée

par son sens des affaires, et Lou de Laâge, étonnante en danseuse étoile engagée. « Quand j'ai su que Charlotte était intéressée par le rôle, j'ai sauté dans un avion ! Une fois devant elle, j'en ai fait des tonnes pour la convaincre, jusqu'à ce qu'elle me coupe pour me dire : "Écoute, je veux le faire. Tu peux arrêter de parler ?" » se souvient la scénariste américaine.

Séduit par la présence presque animale de la comédienne française, le couple a même écrit et adapté des scènes pour bonifier sa performance, au fil des épisodes.

Quant à sa jeune partenaire française, qui a fait beaucoup de danse plus jeune, elle incarne brillamment une figure inspirée de Sylvie Guillem, star charismatique du ballet dans les années 1980 que l'on surnommait « Mademoiselle Non » pour son refus catégorique de se plier aux injonctions artistiques. Au final, les Palladino parviennent à intéresser à un art encore trop méconnu du grand public, avec la finesse et le sens du virtuose qui les caractérisent. ●

FLORIAN ANSELME



Amy Sherman-Palladino, Charlotte Gainsbourg et Daniel Palladino à la première d'*Étoile* à New York, le 15 avril dernier.

DAVE ALLOCCA/STARPIX

ÉTOILE ★★

À Paris et New York, deux compagnies de danse historiques sont aux abois. Pour retrouver une âme et du souffle, les directions respectives tentent alors un pari audacieux : échanger leurs étoiles les plus talentueuses ! On suit aussitôt des tractations difficiles où le talent des unes bouscule les intérêts des autres... et inversement. Cette comédie (dramatique) mordante, parfois très drôle et profondément humaine, est portée par la grâce envoûtante des chorégraphes qui, au fil des épisodes, nous captivent le temps d'une plongée impertinente, mais bien vue, dans les coulisses du monde du ballet. Quelques longueurs, certes, néanmoins compensées par la truculence de Luke Kirby et les interprétations de Charlotte Gainsbourg et Lou de Laâge (dont l'accent anglais laisse dubitatif), aussi justes que lumineuses. ● F. A.

De Amy Sherman-Palladino et Daniel Palladino, avec Charlotte Gainsbourg, Lou de Laâge, Luke Kirby. Huit épisodes de 55 minutes. Disponible.



PHILIPPE ANTONELLO/AMAZON/MGM STUDIOS



CREDIT PHOTO: FLORIAN CORCOS

Culture Séries

À VOIR

On aime Passionnément ★★★★★ Beaucoup ★★★
Bien ★★ Un peu ★ Pas du tout ☆



APPLE TV

Carême ★★

APPLE TV+ Dans un Paris encore chauffé par les braises de la Révolution française, le jeune prodige Antonin Carême rêve de devenir le chef le plus célèbre au monde. Pour y parvenir, il doit quitter la pâtisserie où il officie et travailler aux côtés d'un homme d'État qu'il méprise au plus haut point : le redoutable Talleyrand. En échange d'exercer dans une cuisine d'exception, il doit devenir espion à son service. Portés par la prestation magistrale de Benjamin Voisin (César du meilleur espoir masculin en 2022 pour *Illusions perdues*), ces huit épisodes articulés comme un thriller historique manquent de crédibilité, alors qu'ils s'inspirent d'un destin véridique. Heureusement, une reconstitution remarquable et une réalisation de haut vol rendent le spectacle plaisant. ● **F.A.**

De Ian Kelly et Davide Serino, avec Benjamin Voisin, Lyna Khoudri, Jérémie Renier. Huit épisodes de 40 minutes. Disponible mercredi.



FRANCE TV

Sous pression ★

FRANCE TV Une adolescente est violemment agressée lors d'une fête clandestine sur la plage d'une petite ville anglaise proche de Liverpool. Revenant sur les événements ayant favorisé ce drame, cette mini-série chorale aux airs de *teen drama* met en scène des personnages sous pression pour des raisons diverses, tout en abordant à travers eux de nombreux sujets de société : les réseaux sociaux, la réussite à tout prix, l'exigence des parents vis-à-vis de leurs ados, la drogue, la sexualité, l'exil... Si ses deux premiers épisodes, sur fond de rivalité dans le milieu de la gymnastique, sont prometteurs, la suite de la série, faute d'une écriture à la hauteur de son ambition, finit par ressembler à un pot-pourri de ce qu'on a déjà vu ailleurs et en mieux. Dommage, au regard de la qualité de l'interprétation. ● **BAP.T.**

De Helen Walsh, avec Eva Morgan, Warren Brown. Six épisodes de 45 minutes. Disponible vendredi.

MARC PIASECKI/GETTY IMAGES/AFP



Jeffrey Dean Morgan et Scott M. Gimple ont présenté la saison 2 de *The Walking Dead: Dead City* au Palais des festivals, vendredi à Cannes.

Canneseries UN FESTIVAL DE DÉCOUVERTES

INCONTOURNABLE Depuis jeudi et jusqu'à mardi, les fans ont l'occasion de visionner sur grand écran le meilleur de la production mondiale

On connaît bien sûr les marches rouges que les stars internationales gravissent chaque mois de mai, à l'occasion du Festival international du film de Cannes, pour accéder aux projections du théâtre Lumière. Désormais, depuis sept ans, un mois plus tôt, c'est un tapis rose que foulent actrices, comédiens et *showrunners* venus du monde entier pour défendre des séries que le public pourra découvrir dans les mois à venir. Dix ans quasiment jour pour jour après la diffusion du premier épisode du *Bureau des légendes*

d'Éric Rochant, c'est son adaptation américaine très attendue qui a été montrée en ouverture de Canneseries jeudi soir : produite notamment par George Clooney, l'addictive *The Agency* (sur Canal+ en mai) reprend les codes de la fiction française désormais culte dans le cadre d'une ambiance à l'anglo-saxonne, et on s'amuse à retrouver les traits de caractère de Malotru, Socrate et Rocamboles dans les nouveaux personnages incarnés par des stars hollywoodiennes, Michael Fassbender, Richard Gere et Katherine Waterston en tête.

Le lendemain, c'est le deuxième volet d'une autre franchise à succès qui a attiré le public : *The Walking Dead: Dead City* (le 5 mai sur Ciné+ OCS), de Scott M. Gimple avec Jeffrey Dean Morgan, tous les deux présents à la projection. Un spin-off qui a dû faire plaisir au président du jury de cette édition, l'acteur Norman Reedus, interprète de l'un des héros de la

saga depuis 2010 et en tournage de la troisième saison de *The Walking Dead: Daryl Dixon*.

Outre la compétition avec huit candidats venus de Norvège, des États-Unis, de Belgique (très représentée cette année), de Finlande, d'Islande, de Corée et de France (*Malditos*, polar sur le monde des gitans avec Céline Sallette, diffusé sur Max le 2 mai), Canneseries

« Le Comte de Monte-Cristo » clôturera le festival mardi

propose un aperçu de la production internationale grâce à de nombreux programmes présentés en avant-première et suivis de discussions avec les créateurs et comédiens : on a ainsi pu visionner la deuxième saison d'*Aspergir*

(sur Ciné+ OCS Signature en mai), comédie portée par une Nicole Ferroni toujours touchante dans le rôle d'une femme en décalage à cause de sa maladie mais à la maladresse drôlement généreuse, *Ma femme est une espionne* (bientôt sur M6) dans laquelle Marie Gillain découvre, à la suite d'une chute, qu'une partie de sa mémoire avait été effacée et qu'elle avait été agent des services secrets français, et la suite d'*Escort Boys*, où les quatre héros sont obligés, après l'échec de leur projet hôtelier, de se remettre au service du désir des femmes (le 13 juin sur Prime Video).

« Plaine orientale », un étonnant polar en Corse On aura aussi découvert *Un monde meilleur*, huit épisodes audacieux *made in Germany* imaginant qu'on libère des prisonniers pour leur offrir une chance de réinsertion dans la société et qui doivent affronter les préjugés et leurs difficultés (prochainement sur Canal+), et la nouvelle création originale de la chaîne cryptée, *Plaine orientale* (diffusion en mai), une passionnante histoire d'alliance entre un frère dealer et une sœur juge d'instruction pour démanteler la mafia en Corse. Aujourd'hui, place à la compétition des fictions courtes avec six créations qui relèvent le défi de séduire avec des épisodes entre 7 et 24 minutes, puis demain à celle des séries documentaires. Et à une conversation avec Nicola Coughlan, l'héroïne de *La Chronique des Bridgerton*. Avant la diffusion, lors de la cérémonie de clôture mardi, des deux premiers épisodes du *Comte de Monte-Cristo* : une production franco-italienne signée Bille August avec Sam Claflin et Ana Girardot, diffusée prochainement sur France Télévisions. ●

BARBARA THÉATE

MARC PIASECKI/GETTY IMAGES/AFP



Le casting d'*Aspergir* sur le tapis rose de Canneseries, vendredi, pour présenter la deuxième saison de la série.

Culture Musique

Esther Abrami PLUS D'UNE CORDE À SON VIOLON

HORS NORME À 28 ans, la musicienne star des réseaux sociaux sort les compositrices de l'ombre dans laquelle l'histoire les a cantonnées

Plevait-il ce jour-là ? Elle se trouvait isolée en tout cas. « *Je me sentais enfermée, à l'écart des autres. Je ne m'extrayais de ma coquille que pour me présenter aux examens et aux concerts de l'école* », raconte l'ancienne élève du Royal College of Music de Londres. Alors dans cette Angleterre où la jeune Provençale (née à Marseille puis ayant grandi à Aix-en-Provence) avait débarqué à l'âge de 14 ans sans en comprendre un traître mot, s'étant contentée d'apprendre phonétiquement un texte de présentation pour en intégrer les vénérables institutions, elle a posé son téléphone face à elle et a joué, pardessus un fond orchestral, les premières notes de la *Symphonie n° 7* de Beethoven. Aussitôt postée, la vidéo s'est emballée sur les réseaux sociaux. La violoniste de 20 ans se révèle alors comme la première influenceuse dans le domaine de la musique classique en Europe, comptant à ce jour une communauté de plus d'un million de personnes sur YouTube, Facebook, TikTok, Instagram. « *Ma démarche était nouvelle et je sentais bien que cela dérangeait le milieu, se souvient Esther Abrami. On m'a reproché de désacraliser la musique classique. "Ça n'a pas sa place sur les réseaux sociaux", m'a-t-on tancée. "Pourquoi t'exposes-tu de la sorte alors que tu n'as même pas terminé ton cursus ?"* »

Une amoureuse de la mode

Huit ans plus tard, toujours aussi irrévérencieuse, la jeune femme, mannequin à ses heures, pose en stilettos à motif léopard sous un profil élégamment dénudé sur la pochette de son troisième album, *Women*, consacré aux compositrices.

Ceux qui s'offusquaient déjà de l'apercevoir en talons Louboutin et short Adidas lors d'une répétition en Chine pour une œuvre de Massenet (la *Méditation de Thaïs*) auront besoin d'un nouveau massage cardiaque. « *J'assume ! C'est moi qui ai dirigé la séance photo. Ceux qui vont penser que j'ai fait cela pour vendre ou me faire remarquer se trompent. Je ne me suis jamais autant ressemblé ! C'est sur les pochettes de mes albums précédents que j'avais l'impression de ne pas être moi-même.* »

Chez cette indéfectible amoureuse de la mode, les paires de talons hauts sont sagement alignées sous les rayonnages d'une bibliothèque où Romain Gary trône en romancier fétiche. La surface et la profondeur. « *Je reste persuadée que, dans un milieu extrêmement compétitif, le public est tout aussi curieux d'adhérer à une personnalité que de découvrir sa musique. Moi, j'aime la mode et je ne la considère pas comme un art superficiel. Si vous prenez la peine de discuter deux minutes avec moi, vous verrez que j'ai des choses à dire !* »

Sony Music en est convaincu. Elle était encore étudiante quand la major l'a repérée. « *Semblant intéressés par ma communauté, ils m'ont invitée à un concert de Hanz Zimmer à Madrid pour le rencontrer, explique la musicienne. Le lendemain, au petit-déjeuner, je me suis retrouvée avec toute l'équipe de Sony Music.* » Quelques mois plus tard, ils lui proposent un contrat d'artiste. « *Mais moi, je n'avais ni agent ni manager, j'étais encore à l'école, relate la jeune femme qui gère toujours elle-même ses réseaux sociaux. Par l'entremise de Julian Lloyd Webber, le frère cadet du compositeur du Fantôme*

de l'Opéra, j'ai été mise en contact avec un cabinet d'avocats, mais je n'avais pas les moyens de me payer le conseil de Nigel Kennedy, Angèle ou Dua Lipa. Ça allait englober toute mon avance chez Sony ! Ils ont cependant proposé de m'aider. »

Sur le papier, son album *Women* n'a rien d'évident. On pourrait déceler quelque incongruité à y voir se mêler le nom de Miley Cyrus (*Flowers*) à celui de Rita Stroh (1865-1941) (*Solitude*). Mais entre l'ancienne enfant star de Disney Channel et la compagne de route de Camille Saint-Saëns oubliée des dictionnaires, une même ligne se dessine chez ces artistes ayant à se débattre pour exister dans un monde essentiellement masculin. « *À part Clara Schumann, mais parce que son nom reste associé à celui de son mari, qui connaît l'existence de ces femmes dans la musique ? J'ai voulu leur rendre hommage en partant du Moyen Âge, avec Hildegarde de Bingen (1098-1179) jusqu'à Rachel Portman, la première femme à avoir décroché un Oscar pour une musique de film (en 1997 avec Emma, l'entremetteuse). Leurs noms sont inconnus du grand public, et pourtant elles sont des centaines. J'ai vraiment dû procéder à un choix très sélectif.* » Dans ce recueil évoluant sous la direction de la chef d'orchestre Irene Delgado-Jiménez, on croise le nom de la com-

positrice Anne Dudley, ancienne figure de la pop music au sein du groupe The Art of Noise, devenue l'un des plus prolifiques artisans de la musique de films.

Tout autant, on découvrira le nom de la Brésilienne Chiquinha Gonzaga (1847-1935). Contrairement à Clara Schumann, qui préféra s'éclipser pour rediriger la lumière sur son époux, cette femme ne céda pas aux coups de boutoir d'un mari jaloux exigeant qu'elle choisisse entre son

juifs qui n'avaient pas le droit aux médicaments. Wiegala, c'est la dernière qu'elle leur a fredonnée alors qu'ils se trouvaient dans la chambre à gaz. Ces histoires sont déchirantes et, en même temps, elles font partie de notre mémoire. Les dire en musique est parfois presque aussi puissant qu'en paroles. Ce sont des histoires que l'on m'a racontées : toute une partie de ma famille a été déportée. »

Pas de modèle

L'album s'ouvre par un hommage à Ethel Smyth (1858-1944) et se clôt, toujours sur une composition d'Esther Abrami, par un titre intitulé *Transmission*. Au son du violon, on pourrait imaginer le visage d'une gamine de 3 ans découvrant des mains de sa grand-mère la forme de l'instrument de musique. Elle était fille unique. Sa grand-mère aurait-elle rêvé d'être musicienne ? « *Mon rôle, c'est de transmettre, dit l'artiste. De la musique et des histoires. Pour les jeunes filles, c'est très important, me semble-t-il. Moi, je n'avais pas de modèle auquel m'identifier.* » Et un jour, certaines se produiront peut-être à leur tour sur la scène du Royal Albert Hall. Plevait-il ce jour-là ? On ne sait pas. Mais la violoniste n'était plus seule : elle se trouvait avec le Royal Philharmonic Orchestra. ●

LUDOVIC PERRIN



STÉPHANIE VOLPATO



Esther Abrami sera présente aux Bafta Awards, à Londres, le 11 mai.

HAUSKONZERTE

Art de vivre **Tourisme**



PHOTOS : ROMAIN REGLADE

Entrée du célèbre hôtel parisien, 12, rue du Faubourg-Saint-Honoré.

UN AN POUR FÊTER UN SIÈCLE

Depuis janvier :
Collection capsule Sporty & Rich, bougie Honoré de Cire Trudon x Le Bristol Paris.

Depuis février :
Nouvelle décoration des suites Impériale, avec George Condo, et Honeymoon, avec Dimitri Rybaltchenko.

Juin :
Garden party, encore entourée de mystère.

Septembre :
Sortie de *Ode à un art de vivre* (Flammarion), sortie du Cluedo Le Bristol Paris.

Novembre :
Gala des 100 ans pour les 100 meilleurs clients, voyage gastronomique au Japon entre les chefs Arnaud Faye (Épicure) et Olivier Chaignon (L'Osier, Tokyo).

100 ans du Bristol

LA VIE DE PALACE, POURVU QUE ÇA DURE !

GRÂCE Depuis un siècle, le Bristol enchante la capitale en incarnant le sommet du savoir-vivre français. Un anniversaire fêté avec élégance durant toute l'année

C'est toujours la même émotion qui saisit ceux qui passent les portes-tambour du 112, rue du Faubourg-Saint-Honoré : l'impression de voyager dans le temps ou d'explorer une *terra incognita* où les habitants seraient naturellement polis, souriants, délicats. Ce monde à part est celui du Bristol et des Bristolien(ne)s (nom donné aux quelque 550 âmes qui font vivre ce lieu). Dans la splendeur de la suite Impériale nouvellement restaurée, Luca Allegri, le président des lieux, résume ainsi la noble institution : « *Au Bristol, on se sent bien. Notre rôle consiste à faire perdurer cette ambiance.* » Plus tard, un chef de rang glisse même ses secrets pour répartir dans les différents salons les groupes, les familles et les couples, pour que tous cohabitent joyeusement entre ces murs illustres.

C'est vrai qu'on y est bien : en un sourire, on se sent accueilli, que

ce soit dans l'immense jardin de 1 200 mètres carrés (le plus grand de tous les palaces parisiens) ; sur sa terrasse, bercée du bruit blanc de l'eau aux beaux jours ; dans l'épicerie où on retrouve les créations exclusives (et le cake au citron du café Antonia...) ; au bar que les fins de semaine transforment en boîte de nuit ; ou dans les cuisines d'Épicure, le restaurant gastronomique d'Arnaud Faye, confirmé dans ses trois étoiles au guide Michelin. Cette année, l'établissement fête ses 100 ans, un anniversaire exceptionnel célébré avec la délicatesse singulière qui caractérise ce havre de paix.

Dix décennies pour les cinq sens

Catherine Hodoul-Baudry, directrice du marketing, décrit l'esprit qui a guidé la famille Oetker, propriétaire des lieux, très impliquée dans l'organisation de ce premier centenaire : « *Pour que les clients*

sachent qu'il se passe quelque chose et pour faire perdurer l'esprit de fête pendant un an, l'anniversaire ne se déroulera pas lors d'un événement unique mais s'incarnera dans de nombreux événements au quotidien. » Le tout en suivant une devise qui se lit comme une promesse : « *Le Bristol Paris est une fête* », clin d'œil aux Années folles qui virent l'hôtel accueillir ses premiers clients.

« L'anniversaire s'incarnera dans de nombreux événements »

Et pour marquer les esprits, le Bristol mobilise les cinq sens. Tout d'abord la vue, avec un visuel exclusif ; puis l'ouïe, grâce à un vinyle avec un morceau par décennie ; ensuite le goût, par les créations de la chocolaterie de l'hôtel (dont un œuf de Pâques aux motifs de la grille de l'ascenseur !) et un voyage au Japon avec le chef Arnaud Faye ; et même une odeur : une fragrance unique composée avec la célèbre maison Trudon. Avec le cirier de Louis XIV, le palace a élaboré son identité olfactive en partant de ses parfums les plus emblématiques : le frais de ses draps, les fleurs de son jardin français et le pain grillé élaboré au moulin des sous-sol du Bristol. La senteur, à retrouver en bougies, est également vaporisée dans les couloirs, pendant les 365 jours de cette année millésimée.

Quant au toucher, il faut descendre au spa : le centenaire est l'occasion de dévoiler le soin du visage suprême Tata Harper, 85 minutes pour un nettoyage 360° C, un massage sculptant expert et des sérums ciblés. Créé en collaboration avec Tata Harper, la « *fermière de la cosmétique* », ce moment unique associe des produits primés à des techniques de Gua Sha pour des résultats instantanés et une relaxation profonde. « *Un hommage à l'élégance parisienne* », déclare Kai Laus, directrice mondiale des spas Tata Harper.

Le chat Socrate a disparu !

Les événements ne manquent donc pas : l'annuelle garden party devrait avoir un « *lustre particulier* », prévient, énigmatique, Catherine Hodoul-Baudry. Quant au dîner de gala rassemblant les 100 meilleurs clients, il faudra se contenter d'imaginer le bon goût à son sommet. Pour le reste, Luca Allegri propose d'« *offrir ce qui ne peut pas s'offrir* » : un supplément d'âme, une sélection d'événements uniques comme autant d'instant suspendus. « *High touch plutôt que high tech* », résume-t-il : des excursions dans les vignes, des visites de la cave à fromages ou la découverte du nouveau *pastificio* [fabrique de pâtes, NDLR], bref, un saut dans les coulisses de ce joyau de l'hôtellerie. Enfin, pour les Bristolien(ne)s, un programme spécial a été conçu : ils sont les gardiens de ce lieu et garants de son lustre, à l'image de Jean-Marie Burlet, qui fêtera le 22 juin ses... 33 ans, soit un tiers de l'histoire du palace, au service des clients !



Bien évidemment, pour les collectionneurs férus de souvenirs (comme l'était Frederick Hervey, quatrième comte de Bristol, qui donna son nom à l'endroit), des porte-clefs, sous-verres, etc., logotés seront disponibles, tout comme un livre dédié à l'art de vivre du Bristol, du baron de Castellane à nos jours. Mais, plus étonnant encore, le Bristol proposera à la rentrée un... Cluedo ! Rassurez-vous, rien de macabre : il s'agira de retrouver Socrate, le chat qui se balade dans les étages.

Le Bristol Paris marque le coup avec son élégance proverbiale, fidèle à ce soupçon d'esprit français ; il cisèle la pierre de taille pour en faire un joyau délicat tout en légèreté, il transforme la moindre occasion en célébration raffinée : l'apesanteur et la grâce. ●

GEORGES GRANGE



VINCENT LEROUX

Art de vivre Gastronomie

OÙ ACHETER DU MATCHA ?

Palais des Thés

Vous voulez vous lancer chez vous ? Le matcha d'exception du Palais des Thés est une valeur sûre : tonique et moelleux – oui, on parle de matcha comme d'un bon vin –, il réussit le tour de force d'être à la fois puissant et délicat.

Matcha impérial bio, 22,50 euros les 40 g. palaisdesthes.com

Hygée

Pour décupler les effets bénéfiques de son matcha, Hygée a la bonne idée de l'associer à une synergie de plantes adaptogènes et d'épices. Le secret ? Un trio de champignons (presque) magiques : le chaga, aux vertus antioxydantes, le reishi, qui lutte contre la fatigue mentale et physique, et le lion's mane, qui améliore les fonctions cognitives. Ajoutez à cela du curcuma, de la cannelle ou du gingembre et vous avez là, devant vous, la boisson des dieux !

Le matcha, 45 euros pour un sachet de 30 doses. hygee.com

Milia Matcha

Au premier coup d'œil, les boîtes nous font déjà envie : du rose et des écritures pop énergisantes. Ici, le matcha s'allie au chocolat, à la fraise ou à la vanille pour assouvir notre gourmandise.

Matcha Cérémonie Fraise, 30 g, 35 euros. miliamatcha.com

Matcha & Co

Avec cette combinaison-là, votre peau jouira d'une nouvelle jeunesse ! Matcha et collagène (marin ou non), c'est le pari de la marque Matcha & Co. Votre boisson du matin vous fera regagner plusieurs nuits de sommeil ! ● A. F.

Collagène marin avec matcha, 35,95 euros les 290 g. matchaandco.fr

LES ACCESSOIRES

La cuillère à mesurer le matcha

Matcha & Co, 6,95 euros. matchaandco.fr

Le fouet à matcha en bambou

Matcha & Co, 14,95 euros. matchaandco.fr



GUILLAUME CZERW

La poudre de matcha est bourrée d'antioxydants et est connue pour protéger contre le stress.

OÙ BOIRE UN MATCHA ?

Maurice Café

C'est « the place to be ». Le coffee shop du chef Maurice Sfez a tout pour plaire : des suggestions sucrées-salées (gaufres liégeoises et eggs and cheese incroyables) mais aussi un matcha vanille servi froid dans une canette très originale. On vous l'assure : ce lieu est connu (on y fait la queue) et il le mérite bien !

15, rue Rambuteau, Paris 4°.

Lactem

Vous voulez vous échapper de la foule des Tuileries ? Rendez-vous chez Lactem. Ce café, à quelques encablures de la place Colette, est au calme. Précieux ! À la carte, une ribambelle de matchas et un service souriant qui saura vous aider à choisir. Le matcha classique est frais et réconfortant. On recommande le matcha au fruit : mangue dans son nuage de lait de coco : de la douceur assurée !

38, rue Croix-des-Petits-Champs, Paris 1°.

Incontournable T'ES MATCHA OU PAS ?

THÉ Le café n'a plus la cote. Pour être à la page, il faut boire du matcha. Nos astuces pour se mettre au vert

Cet or vert a le vent en poupe : il a ses adeptes qui en dégustent tous les jours dans un beau latte, ceux qui l'aiment à petites doses, dans des gâteaux ou même dans des sauces étonnantes, et les curieux qui aimeraient tester mais ne l'ont pas encore fait. Le matcha, cette poudre de thé vert aux mille vertus, est en passe de détrôner le cappuccino. Il n'est pas infusé, comme un simple thé, mais totalement ingéré, d'où le besoin d'un tour de main à prendre, avec les bons outils, pour bien le mélanger et le boire.

Il est reconnu pour ses multiples bienfaits : source d'antioxydants, il est connu pour protéger contre le stress et consolider nos défenses immunitaires. En bref, il contribue à vous détendre psychologiquement et permet à votre peau de rayonner. Son seul point noir ? Son prix : de 130 à 200 euros le kg, certains pouvant atteindre 2 000 le kg. N'est-ce pas le propre de l'or, justement ? Quelques explications s'imposent. Le matcha est réalisé à partir de thé japonais, et celui-ci coûte traditionnellement plus cher que ses voisins d'Inde

ou de Chine. Par ailleurs, sa fabrication demande des étapes supplémentaires : les feuilles nécessitent un séchage particulier et rigoureux, et elles doivent ensuite être délicatement broyées – en prenant soin de mettre de côté les tiges et les nervures. Vous pouvez vous fier à la couleur de la préparation pour juger de sa qualité : un vert vif sera gage de fraîcheur, une poudre tirant sur le jaune ou le beige prouvera que les tiges ont été certainement broyées avec les feuilles...

Mélangé à un lait végétal, il se fait breuvage mystérieux et amusant, avec ses nombreuses nuances de vert strié de blanc. On le voit, on le sent, on le sait, cette boisson-là ne peut faire que du bien, au corps et aux yeux. Voici les adresses dont on parle et les meilleures alternatives pour s'improviser barista de matcha, chez soi ! Et s'inscrire, avec zen, dans la tradition des moines bouddhistes, des samouraïs et des empereurs japonais. ●

ARMELLE FAVRE

Le matcha est reconnu pour ses multiples bienfaits



DR

Black List Café

Vous êtes ici dans le lieu idéal pour votre pause goûter. Votre matcha à emporter dans la main, un cannelé dans l'autre, vous êtes prêt à arpenter les quartiers de Bordeaux, lunettes de soleil vissées sur le nez.

27, place Pey-Berland, Bordeaux.

Royal Monceau, Bar Long

Ici, le matcha se déguste avec élégance : car oui, même au Bar Long du Royal Monceau, le breuvage des dieux est proposé. Bien entendu, parfaitement dosé, grand cru assuré. Vous pourrez le déguster seul ou en profiter pour plonger dans une expérience gustative complète en réservant pour le brunch. ● A. F.

37, avenue Hoche, Paris 8°.

Et aussi :

Café Nuances,
22, rue du Vieux-Colombier, Paris 6°.
cafenuances.com
Umami Matcha Café,
22, rue Béranger, Paris 3°.
umamiparis.com
The Coffee Brotteaux,
175, rue Cuvier, Lyon 9°,
autres adresses
à Paris sur Thecoffee.jp

KINUGAWA RIVE GAUCHE UN JAPONAIS SUR LES TOITS

L'histoire

On connaissait les deux adresses parisiennes de Kinugawa à Vendôme et à Matignon ; ce mois-ci le restaurant franco-japonais s'est installé sur la rive gauche, dans le 7° arrondissement.

La déco

Avant de remarquer le cadre, on admire la vue à couper le souffle sur la tour Eiffel qui se dévoile à travers les grandes baies vitrées. L'ambiance est chaleureuse. Bois naturel cannelé, banquettes avec des coussins aux tissus imprimés, tables en marbre, lampes à éclairage feutré et moquette à motifs, on est dans un univers un brin capitonné qui draine une clientèle à l'affût

des derniers endroits qu'il faut voir et où il faut être vu.

Le style de cuisine

Japonais, évidemment, mais avec une touche française. Mais surtout d'une subtilité absolue. Les produits sont bons. C'est exotique et d'une grande finesse.

Les vedettes de l'assiette

La galette croustillante taruto au saumon et truffe blanche, le carpaccio de yellowtail au yuzu et piment vert, le tartare de thon au caviar et l'emblématique black cod mariné au miso.

Le plat qu'on a aimé

Les poissons sont, bien sûr, la

spécialité, mais la viande est tout aussi excellente. Le filet de bœuf sauce béarnaise shiso est fondant comme il faut et sa sauce est délicieuse. Quant aux desserts, la pavlova aux fruits rouges et sakura est merveilleuse.

On ne trouve pas cela partout

Un toit-terrasse en plus de ce lieu au dernier étage. Certainement le spot le plus prisé de l'été.

Que dire en sortant du resto ?

« Cela faisait longtemps qu'on attendait un resto rive gauche qui ait une si belle vue ! » ● SOPHIE GACHET

55, avenue de Saxe, Paris 7°. kinugawa.fr



KINUGAWA RIVE GAUCHE

Pascal Praud

Vere Papa mortuus est



François a réussi son adieu. Il est mort le lundi de Pâques, remarque notre chroniqueur. Après avoir achevé sa mission : rappeler qu'il y a deux mille ans, Jésus est ressuscité

CNEWS/AUGUSTIN DÉTIENNE

Au risque de vous surprendre, j'ai aimé la semaine qui s'achève. Rome envoie des cartes postales. Le ciel est bleu. Les touristes passent leur chemin. Le rouge et le blanc habillent les princes de l'Église. Ils bénissent le corps de François. Ci-gît Jorge Mario Bergoglio, né le 17 décembre 1936 à Buenos Aires, mort le 21 avril 2025 au Vatican. Je regarde ces images. Elles ont deux mille ans. L'Occident résiste. La chrétienté écrit les livres d'histoire ; elle remplit les albums des familles. Baptêmes, communions, mariages. Chez mes

grands-parents, une photo ne quittait jamais le rebord de la cheminée. On y voit un jeune garçon qui pose en veste sombre, culotte courte et cravate claire. Il porte le brassard des communions, ce large nœud de soie blanche que les enfants nés avant-guerre attachaient au bras gauche. Quel âge-a-t-il ? Dix ans ?

Onze ans ? Mon père célébrait sa communion solennelle, comme on disait à l'époque. Il regarde l'objectif et esquisse un sourire. J'écris ces lignes ; la photo en noir et blanc a jauni ; elle est placée sur mon bureau.

L'Église de Rome tient debout depuis la nuit des temps. Il est là, le miracle. Donald Trump sait l'influence du Vatican sur les âmes américaines. Il a annoncé dès lundi sa présence à Rome. « *Nous sommes impatients d'y être* », a-t-il écrit sur son réseau Truth Social. Plus de 70 millions d'Américains professent leur foi catholique. Trump pense à eux quand il traverse l'Atlantique. Et qui sait s'il n' imagine pas un cardinal américain sur le trône de saint Pierre ? Hypothèse improbable pour les vaticanistes – experts trop souvent désœuvrés – tant l'hostilité à l'Amérique existe au sein du Sacré Collège.

Pape jusqu'au bout

Des dizaines de chefs d'État ont rejoint Rome. Des milliers de fidèles sont arrivés. Lundi, le cardinal camerlingue Kevin Farrell ébranle des milliards d'hommes et de femmes : « *Ce matin, à 7 h 35, l'évêque de Rome, François, est retourné à la maison du Père.* » Le pape est mort. « *Le pape est mort* », avait lancé sur les ondes de Radio Luxembourg le journaliste Jacques Alba en juin 1963, quand Jean XXIII avait rendu son dernier souffle. Il avait poursuivi : « *Oui, le Sainte-Mère est port.* » Les lapsus ne sont jamais innocents. La mort d'un pape affole les neurones.

Il y a huit jours, de la Loggia delle Benedizioni, François apparaît place Saint-Pierre. Il a le teint pâle, le visage glacé. La papamobile circule parmi les fidèles. Un petit tour, un dernier et puis s'en va. Quand le soleil pâlit dans le ciel romain, François rejoint la résidence Sainte-Marthe. Au petit matin, il ferme les yeux. Pour toujours.

On prête à François Mitterrand ces paroles : « *Mort ratée, vie ratée.* » François réussit son adieu. Avant de mourir, il fallait achever sa mission, conscient que l'éternité patienterait quelques heures. Célébrer Pâques quoi qu'il advienne. Rappeler sous la croix papale qu'il y a deux mille ans, Jésus est ressuscité. François meurt quand le Christ renaît. Le hasard serait-il l'autre nom de Dieu ? Le hasard est son ombre.

Le pontificat a suscité des éloges ; il a allumé des réticences. La mort de François, ce jour-là, à cette heure-là, sublime le règne. François ne s'agenouille que devant Dieu ; il ne se couche que pour mourir.

Pape des pauvres

Nombre de voix à gauche ont salué le pape François. Qu'il ait choisi Lampedusa, entre la Sicile et la Tunisie, pour son premier voyage de pontificat en juillet 2013, suffisait à placer François dans le camp du bien. Le pape évoqua la « *mondialisation de l'indifférence* ». Il garda cette

L'Église de Rome tient debout depuis la nuit des temps. Il est là, le miracle

ligne au fil des ans. Il dénonça l'égoïsme des uns envers les autres. Il condamna la culture du déchet. François était-il progressiste ? François était catholique. Il prônait l'ouverture, il chérissait la tolérance, il encourageait l'immigration. Hélas ! La doctrine conduit au suicide quand un islam conquérant combat un catholicisme pacifique. Devrions-nous tendre l'autre joue aux islamistes ?

François pose cette énigme à nos consciences : comment associer les valeurs chrétiennes à la submersion migratoire ?

Si le christianisme gagne des fidèles en Afrique et en Amérique du Sud, il a paru fragilisé en Occident ces dernières décennies. « *Il est la religion de la sortie de la religion* », analyse Marcel Gauchet, historien des idées et spécialiste du fait religieux. De fait, le christianisme – il est unique en cela – a créé les conditions de son autocritique. Célibat des prêtres, accueil des migrants, place des homosexuels, fin de vie, avortement sont des sujets que ni François ni aucun catholique n'éluent. Les avis diffèrent selon les paroisses. Mille nuances de chrétienté forgent une religion qui préfère le sur-mesure au prêt-à-porter. « *Qui suis-je pour juger ?* » devient une règle de vie. Des jeunes gens apprécient ces accommodements avec le dogme. Ils retrouvent le chemin de l'Église. Les catéchumènes sont baptisés durant la veillée pascale. L'espoir renaît.

Élever les âmes

En douze ans de pontificat, jamais le pape François ne prit une journée de vacances. Aux fidèles qui venaient le voir, il demandait : « *Peu de mots, s'il vous plaît. Je préfère vous embrasser un à un.* » Il abhorrait le carriérisme, la mondanité, le comérage, les plaies de la curie vaticane. Si le style, c'est l'homme, restera de François un pasteur sans protocole, un pontificat sans vanité, un pape sans complaisance. « *Il m'a rendu un homme meilleur* », disait sur CNews Paolo Celi, ami du Saint-Père et président de l'amitié France Italie.

À l'heure du conclave, le rôle d'un pape, son objectif, son ambassade, son pouvoir interrogent. Rome est le gardien de la doctrine. Le pape n'est pas un commentateur, un observateur, un éditorialiste. Transmettre la foi est sa mission. Le pape élève les âmes. L'époque réclame spiritualité et transcendance. François recommande cette excellence quand il avertit : « *La culture du bien-être, qui nous amène à penser à nous-même, nous rend insensible aux cris des autres, nous fait vivre dans des bulles de savon, qui sont belles, mais ne sont rien ; elles sont l'illusion du futile, du provisoire, illusion qui porte à l'indifférence envers les autres.* »

François est inhumé dans la basilique Sainte-Marie-Majeure, non dans les grottes du Vatican. « *Franciscus* » est la seule inscription de la pierre tombale. Le testament du pape résume son être. Ni bilan, ni leçons, ni conseils. Quelques mots pour des funérailles. Qu'elles soient simples. Comme sa vie. ●

HardWear by Tiffany*

Un design de 1962 inspiré par
l'énergie de New York.

Une ode au pouvoir
transformateur de l'amour.



Tiffany.fr | © 2025 T&CO. *HardWear par Tiffany. **Avec amour, depuis 1837

*With love, Since 1837*** **TIFFANY & CO.**

LE JDNEWS

VIVE LA LIBERTÉ D'EXPRESSION



ADIEU AU PAPE

Le rappel à Dieu du pape François (1936-2025)







LOUIS VUITTON

JOAILLERIE

ADIEU AU PAPE FRANÇOIS

C'était un homme bon. Bien avant d'être le pape des catholiques. Bien avant de choisir le nom de François en hommage à saint François d'Assise, qui battait la campagne les pieds nus avec une cordelette comme ceinture. Jorge Mario Bergoglio croyait en une « *Église pauvre, pour les pauvres* » depuis qu'il était jeune prêtre dans les bidonvilles de Buenos Aires comme dès le début de son pontificat. Son premier déplacement fut sur l'île de Lampedusa en 2013, où venaient s'échouer des milliers de migrants ayant traversé la Méditerranée en croyant au mirage de l'eldorado européen. Il revendiqua d'être le pape des migrants, n'hésitant pas à tancer régulièrement l'Occident en dénonçant le « *fanatisme de l'indifférence* », critiquant nos sociétés de consommation où l'absence de spiritualité creuse les déserts du cœur.

Il était le pape du dialogue interreligieux, considérant la fraternité comme essentielle et appelant à construire des ponts entre les cultures et les croyances. Dans sa dernière bénédiction *Urbi et Orbi* lue au balcon de la basilique Saint-Pierre le 20 avril par le cardinal Comastri, il appela une nouvelle fois à la paix dans le monde, dénonçant les horreurs de la guerre tout comme « *le climat d'antisémitisme croissant se répandant dans le monde entier* ».

François fut un pape qui installa son autorité en changeant les trois quarts des 136 cardinaux lors de son pontificat, tentant de décentraliser la curie et de modifier le rite ainsi que la liturgie traditionnelle, ce qui créa de profondes divisions dans la communauté catholique.

Un pape très politique qui rencontra, la veille de sa mort, le vice-président américain J. D. Vance, un fervent pratiquant, après avoir violemment critiqué la politique migratoire américaine de Donald Trump. Le choc de deux visions assez éloignées de la chrétienté.

**LE PAPE DU SUD GLOBAL
N'AIMAIT PAS LES GLORIFICATIONS
POLITIQUES PERSONNELLES**

L'ÉDITORIAL

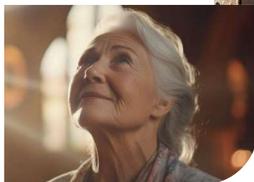
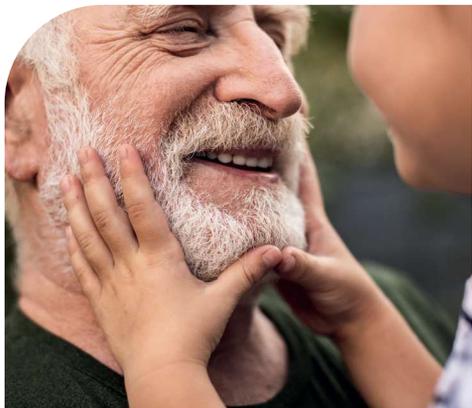


ANTHONY QUITTOT

PAR **LAURENCE FERRARI**

« *Qui suis-je pour juger ?* » lança-t-il dans un avion face à la presse qui venait de révéler l'homosexualité d'un prêtre. Et nous, qui sommes-nous pour le juger ? Il affronta comme Benoît XVI la vague de témoignages de ceux qui ont subi des violences sexuelles de la part de prêtres. Il y fit face tant bien que mal, exhortant à la tolérance zéro et à la dénonciation de ces crimes odieux, réformant le droit canon pour alourdir les sanctions contre les agresseurs, sans réussir à apaiser la souffrance des victimes.

S'il sillonna les pays les plus démunis de la terre, il fut parcimonieux avec la France, qu'il ne visita que trois fois et jamais en voyage officiel. Strasbourg, Marseille ou, au mois de décembre dernier, la Corse, pour un colloque sur « *la religiosité populaire en Méditerranée* » qu'il préféra à l'inauguration en grande pompe de Notre-Dame de Paris, restaurée après avoir été sauvée des flammes. Le pape du Sud global n'aimait pas les grand-messes médiatiques et encore moins les glorifications politiques personnelles. Pourtant, il était imprégné de culture française, citant abondamment dans ses discours le père Michel de Certeau ou encore Pierre Favre, Savoyard qui fut l'un des premiers compagnons de saint Ignace de Loyola et qu'il canonisa en 2013, louant « *sa piété simple et son dialogue avec tous* ». Il était sans doute l'un des modèles spirituels du pape François. ■



La vie pour l'éternité

Je lègue à l'Église catholique!



JecroisJelegue.catholique.fr



SOMMAIRE

ABACA



16



BLONDET/ELIOT/ABACA

22

04
L'ÉDITORIAL
LAURENCE FERRARI

08
LES BONNES NEWS

10
LES GENS

16
PAPE FRANÇOIS
REQUIESCAT IN PACE

24
PRISONS
LA GUERRE DE RETAILLEAU
ET DARMANIN

28
INTERNATIONAL
VICTOIRE TRUMPISTE
À L'ÉCOLE

32
ÉCOLOGIE
CES PROJETS SABOTÉS
PAR LES ACTIVISTES

36
FACE À L'INFO
STOP AUX DEALERS À L'ÉCOLE

40
RIEN N'ARRÊTE EUROPE 1
LA STATION FÊTE SES 70 ANS

42
INTELLIGENCE ARTIFICIELLE
LE FRANÇAIS QUI INQUIÈTE
LES GÉANTS AMÉRICAINS

44
RELIGION
SAINTE CATHERINE DE SIENNE



45
**LE GUIDE
DES PLAISIRS**
ÉTERNELLE DALIDA

48
EUGÈNE BOUDIN
LE CIEL POUR ROYAUME

56
GASTRONOMIE
QUAND LES PEINTRES
INSPIRENT LES CHEFS

58
VENTS CONTRAIRES
LA CHRONIQUE DE PHILIPPE DE VILLIERS

JDNEWS

LE JDNEWS

est édité par :
LAGARDÈRE MEDIA NEWS,
société par actions simplifiée
unipersonnelle (Sasu)
au capital de 2 005 000 euros.
Siège social : 2, rue des Cévennes,
75015 Paris.

Standard : 01 80 20 30 00.

RCS Paris 834 289 373.

Associé : Hachette Filipacchi Presse.

Présidente : Constance Benqué.

Directrice de la publication

Constance Benqué

Président d'honneur

Daniel Filipacchi

Présidente JDD - JDNEWS

Laurence Ferrari

Directeur de la rédaction

JDD - JDNEWS

Geoffroy Lejeune

Directeur de la rédaction

JDNEWS

Louis de Ragueneil

Secrétaire général de la rédaction

Pascal Meynadier

Rédacteurs en chef

Raphaël Stainville

Antonin André (Politique)

Charlotte d'Ornellas (Société)

Jean-François Pères (Sport)

Aziliz Le Corre (Opinions et controverses)

Cyril de Beketch (Rédaction technique)

Chefs de rubrique

Antonin André (Économie)

Pascal Meynadier (Livres)

Sophie Gachet (Art de vivre)

Maquette

Marie-Cécile Fernandez

(Directrice artistique)

Enzo Chandelier (Rédacteur graphiste)

Directrice déléguée presse

Laura Félix-Faure

Ventes

Alexandre Campi

Abonnement

Charles Bonnet

Fabrication

Marie-Carmen Bouaroudj

Contact diffuseurs 01 87 15 56 77.

Imprimé en France

par Maury Imprimeur,

74 Route Nationale,

45300 Le Malesherbois.

Papier produit par UPM,

PEFC et majoritairement composé

à 65 % de fibres recyclées.

Dépôt légal : septembre 2024.

Numéro ISSN

En attente d'attribution.

Distribué par France Messagerie

Renseignements lecteurs et ventes

d'anciens numéros : Tél : 01 87 15 45 44.

Courriel : vfiez@lagarderenews.com

Abonnements :

1 an (52 numéros) : 99 euros.

JDNews 60643 Chantilly Cedex.

Tél. : 01 87 64 68 11.

Publicité :

Lagardère Publicité News

2, rue des Cévennes, 75015 Paris.

Présidente

Marie Renoir-Couteau.

Directrice commerciale de la publicité

Anne Demulder : 01 87 15 49 18.



« **LE LIVRE CHOC**
SUR LES MÉTHODES D'UN
JOURNALISTE MILITANT »

Guillaume Roquette, *Le Figaro magazine*

Gilles Gaetner

POUR QUI
ROULE
MEDIAPART ?

LA FACE CACHÉE
D'EDWY PLENEL

fayard

14,99

Netflix augmente (encore) ses tarifs en France. L'abonnement standard passe à 14,99 euros, contre 13,49 euros auparavant. Depuis 2014, les prix ont grimpé de 67 à 83 %.

SANTÉ

Astek mise sur l'IA pour peser dans les essais cliniques

Le groupe français Astek entre en négociations pour racheter une branche de Keyrus spécialisée dans le suivi des essais cliniques. Objectif : devenir un acteur clef de la recherche médicale digitale, en combinant IA, data et expertise scientifique. L'opération ferait passer ses effectifs à plus de 1 200 experts dans les sciences de la vie.

BD

Largo Winch revient avec un nouveau scénariste

Le milliardaire aventurier revient en novembre avec *Si les dieux t'abandonnent*, 25^e tome de la série culte. Toujours dessiné par Philippe Francq, l'album marque l'arrivée de Jérémie Guez au scénario. Romancier et showrunner, Guez promet une nouvelle ère pour Largo Winch, entre fidélité et renouveau.

LITTÉRATURE

Une lettre de Bram Stoker vendue 17 500 €

Une lettre inédite de Bram Stoker, auteur de *Dracula*, a été vendue 17 500 euros à Londres. Datée de 1897, peu après la parution du roman, elle mêle humour et univers gothique, avec cette phrase : « Seigneur, pardonne-moi, je suis effronté. » Rare témoignage de l'écrivain mentionnant son célèbre vampire. ■



ERIC DESSONS/SIPA

Patrick Pouyanné
SACRÉ PATRON LE PLUS INFLUENT DE L'ANNÉE

Le cabinet de communication VcomV a dévoilé son étude annuelle, dédiée comme chaque année impaire aux patrons du CAC 40. Les dirigeants y sont évalués selon leur capacité d'incarnation, leur vision stratégique et leur aptitude à gérer les crises. Patrick Pouyanné, PDG de TotalEnergies, s'impose en tête du classement, fort de son franc-parler et d'un spectaculaire bond de

33 places depuis 2023. Il devance Luca de Meo (Renault) et Benoît Bazin (Saint-Gobain). Bernard Arnault (LVMH) et Arthur Sadoun (Publicis Groupe) complètent un top 5 à dominante industrielle, où les polytechniciens (Pouyanné, Bazin, Arnault) côtoient une nouvelle génération de dirigeants (Bazin, Sadoun) portés par les résultats solides de leurs groupes respectifs. ■

EN VUE

CINÉMA

RYAN GOSLING ET SIGOURNEY WEAVER DÉBARQUENT DANS STAR WARS

C'est l'annonce phare de la Star Wars Celebration à Tokyo : Ryan Gosling et Sigourney Weaver rejoignent l'univers culte de la saga. L'actrice d'*Alien* incarnera une commandante X-Wing dans *Mandalorian & Grogu*, attendu en mai 2026, aux côtés de Pedro Pascal et sous la direction de Jon Favreau. Le second film, *Starfighter*, prévu pour mai 2027, sera porté par Ryan Gosling, dirigé par Shawn Levy. Un projet autonome, situé après *L'Ascension de Skywalker*, dans une nouvelle ère galactique. ■



THOMAS BOHLEN/STARFACE



BR

MUSIQUE VIANNEY DÉVOILE SA REPRISE D'« HALLELUJAH »

À l'occasion des six ans de l'incendie de Notre-Dame, Vianney a mis en ligne sa version française de *Hallelujah* de Leonard Cohen, interprétée lors de la cérémonie de réouverture de la cathédrale. Le chanteur remercie les ayants droit de Cohen pour leur autorisation exceptionnelle. Cette adaptation libre et personnelle avait suscité des réactions contrastées. Touché par les nombreux messages venus du monde entier, Vianney confie avoir vécu un moment « inoubliable ». ■

UNE CREATION ORIGINALE CANAL+



CIMETIÈRE INDIEN

ICI, ON NE REGARDE PAS LE SOLEIL EN FACE.
LA VÉRITÉ NON PLUS.

DES MAINTENANT
SEULEMENT SUR

CANAL+



LE CV

PIERRE LAHALLE/PRESSE SPORTS

Cyril Linette NOUVEAU PATRON DES JO D'HIVER 2030

> 1972

Naissance à Bordeaux. Il grandit entre sport et presse, deux mondes qu'il ne cessera de faire dialoguer tout au long de sa carrière.

> 1996

Diplômé du CFJ, il débute à Europe 1 avant de rejoindre Canal+, où il deviendra directeur des sports puis du pôle éditorial.

> 2018

Nommé directeur général du PMU. Il redresse l'entreprise à coups de modernisation et de rationalisation et quitte la maison en 2021.

> 2022

Il reprend brièvement les rênes de *L'Équipe*, dans un contexte social tendu, avant de se retirer du monde médiatique.

> 2025

Il est nommé directeur général des Jeux olympiques et paralympiques d'hiver 2030, preuve que l'État continue de faire appel aux « pros du privé » pour piloter ses grands rendez-vous. ■



ELODIE GRÉGOIRE/ABACA

Présidence des Républicains LA DROITE SE RÉVEILLE

À quelques semaines de l'élection interne pour désigner le futur président de LR, le parti enregistre un regain spectaculaire d'adhésions. De 43 900 cartes en février, Les Républicains sont passés à plus de 110 000. Un sursaut militant inédit depuis la débâcle de 2022, qui témoigne d'un regain d'intérêt pour une droite rede-

EN VUE

nue audible. Bruno Retailleau et Laurent Wauquiez, les candidats en lice, se disputent désormais une base élargie et réactivée. La campagne, qui avait débuté sous le signe d'une avance nette pour le ministre de l'Intérieur, semble gagner en intensité dans les fiefs de l'un comme de l'autre. Une chose est sûre : les militants, eux, sont de retour. ■

SÉCURITÉ DARMANIN EN CROISADE CONTRE LES NARCOS

Le ministre de la Justice entend accélérer sur deux fronts prioritaires : le narcotrafic et les prisons. Après s'être inspiré des modèles hollandais, allemand et italien, le garde des Sceaux s'apprête à explorer la méthode brésilienne. À la mi-mai, il effectuera un déplacement de plusieurs jours au Brésil, avant de se rendre en Guyane. Objectif : confronter les approches et ramener des solutions concrètes à appliquer sur le territoire. ■



ANTHONY QUITTOT

COUP DE GRIFFE

El Watan
LE QUOTIDIEN INDÉPENDANT DU 20 AVRIL 2025

ARBITRAGE Carton rouge

HOSTILITÉ À L'ÉGARD DES ALGÉRIENS, DISCORDE ENTRE ALGER ET PARIS, RUPTURE...
Retailleau, le ministre de la haine

Des dispositions pour lutter contre le blanchiment d'argent

L'Afrique numérique se donne rendez-vous à Alger

PARTENARIAT ÉNERGÉTIQUE ALGÉRO-AMÉRICAIN
SONATRACH SIGNE DEUX ACCORDS AVEC OCCIDENTAL PETROLEUM

JOURNÉES EUROPEENNES DU COURTOISIER
12 œuvres en lice

BRUNO RETAILLEAU CIBLE FAVORITE D'ALGER

La presse algérienne a trouvé son coupable idéal : Bruno Retailleau. Depuis que le locataire de Beauvau a engagé un bras de fer avec Alger, les journaux proches du régime se déchainent. « *Ministre de la haine* », « *monstre froid* », « *silhouette dégoulinante de racisme* » : les invectives et insultes pleuvent. Mais derrière l'outrance devenue réflexe, c'est bien la fermeté assumée du ministre français qui gêne. Car Bruno Retailleau a imposé sa ligne – claire, assumée, régaliennne – là où le Quai d'Orsay avait longtemps préféré les courbettes. ■

LES + DE CETTE SEMAINE

DU 23 AVRIL AU 30 AVRIL



NE CONFIEZ PAS VOTRE IMAGINATION A N'IMPORTE QUI **CANAL+**

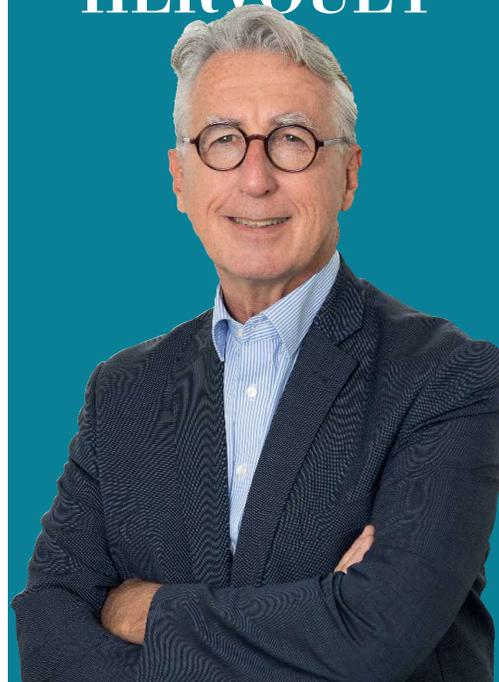
Services et programmes disponibles en France métropolitaine selon la formule d'abonnement CANAL+ détenue.
Voir détails des offres CANAL+ sur boutique.canalplus.com

Ainsi va le monde

COUPS D'ÉCLAT, COUPS D'ÉPÉE DANS L'EAU

INTERNATIONAL

Vincent
HERVOUËT



BRUNO MARTIN

Tel un phare dans la bourrasque, l'Élysée lance des éclairs. Sur le malheur des Palestiniens de Gaza, le combat des Ukrainiens qu'il faut financer, la bataille commerciale engagée par la Maison-Blanche, la lutte obstinée que nous mène l'Algérie, Haïti et les guerres oubliées qu'il convient d'expier, l'Otan et les guerres à venir qu'il est urgent de préparer... Pas une semaine sans un sommet, un voyage officiel, un discours solennel. Le président est sur tous les fronts, il veut surprendre. Les Parisiens regardent passer les convois officiels. Le monde regarde ailleurs : le phare est planté dans le désert.

Capitale du narcissisme

Dans son bel avion qui le ramenait du Caire, Emmanuel Macron a ainsi annoncé que la France s'apprêtait à reconnaître l'État de Palestine. Avec quelles frontières, quel projet, quels dirigeants ? Mystère. 150 pays ont déjà reconnu la Palestine. Cela n'a pas mis fin au conflit. La France s'en est abstenue tant qu'elle a eu l'ambition de jouer un rôle dans un futur règlement de paix. La reconnaissance de l'État palestinien, c'est un fusil à un coup. Le président a le doigt sur la gâchette et cela le démange d'appuyer. En échange, il prétend obtenir des pays du Golfe la reconnaissance d'Israël. On pourrait admettre au nom de la *realpolitik* ce raisonnement fallacieux s'il permettait la libération des otages enterrés vivants à Gaza. C'est le contraire : il encourage leurs geôliers en offrant au Hamas une victoire symbolique, un an et demi après le 7-October. Qu'importe à Emmanuel Macron ! Il fait le buzz. Il réjouit la gauche. Il se réjouit lui-même.

Mais c'est dans le Bureau ovale, dans le tête-à-tête de Donald Trump avec Benjamin Netanyahu et dans le secret des discussions à Oman entre Américains et Iraniens, que se joue l'avenir du Moyen-Orient. La France n'y est pas associée. Ni même tenue au courant. Paris, capitale du narcissisme, est isolée.

Un phare éteint

Pour le 200^e anniversaire de la reconnaissance de l'indépendance d'Haïti que le roi Charles X avait accordée en exigeant en échange 150 millions de

francs-or pour les colons spoliés, rançon à payer en cinq traites sous peine de blocus maritime, Emmanuel Macron annonce la mise en place d'une commission d'historiens. À eux de déterminer à quel point cette dette écrasante a spolié les Haïtiens. Il affirme que « *la France en tirera toutes les conséquences* ». Les Haïtiens n'attendent rien de lui. Ils ne réclament plus le remboursement de cette rançon évaluée à 21 milliards d'euros. Ni que la France règle sa dette morale : François Hollande l'a déjà fait. Les Haïtiens n'ont qu'un seul espoir. Survivre jusqu'au soir. Tenir jusqu'au lendemain. Un million d'entre eux ont fui leurs maisons, chassés par les gangs qui tiennent 85 % de Port-au-Prince. L'envoi d'un petit contingent de policiers kenyans sous mandat onusien n'a servi à rien. La mise en place d'un conseil présidentiel de transition non plus : l'État est failli. Le rêve des Haïtiens s'appelle le Salvador. Que l'équivalent d'un Nayib Bukele les libère des gangs comme le dictateur salvadorien l'a fait des Maras. Haïti ne regarde pas Paris mais Washington où Nayib Bukele est reçu par Donald Trump qui veut en faire un allié dans sa guerre à l'immigration clandestine.

Emmanuel Macron peut bien jouer les va-t-en-guerre en Ukraine, va-t-en-paix ailleurs. Avec une dette de 3 300 milliards d'euros, une immigration qui augmente sans fin, un gouvernement sans majorité, des prisons mitraillées, il n'est plus audible. L'histoire s'emballe, le monde accélère, le président plastronne.

La France est un phare éteint dans la nuit. ■

GÉOPOLITIQUE
Spécialiste des relations
internationales,
Vincent Hervouët
intervient dans
la matinale d'Europe 1.

QU'IMPORTE À EMMANUEL MACRON !
IL FAIT LE BUZZ. IL RÉJOUIT LA GAUCHE.
IL SE RÉJOUIT LUI-MÊME

Transmettre, pour donner plus de souffle aux générations futures

En choisissant de transmettre tout ou partie de votre patrimoine à la Fondation du Souffle, vous contribuez à donner aux générations futures une meilleure santé respiratoire.

Reconnue d'utilité publique, la Fondation du Souffle est habilitée à recevoir vos legs, donations et assurances-vie et est **exonérée de tous droits de succession et de mutation**.

C'est pour vous la garantie que l'intégralité des biens que vous nous transmettez financera nos missions essentielles de recherche, de prévention et d'aide aux malades.



Pour plus d'information, scannez ce code ou rendez-vous sur :

<https://legs.lesouffle.org>



Fondation du Souffle
68 Bd Saint-Michel, 75006 Paris



DEMANDE D'INFORMATIONS GRATUITE ET CONFIDENTIELLE

Bulletin à compléter, détacher et renvoyer sous enveloppe affranchie à :
Fondation du Souffle - 68 Bd Saint-Michel, 75006 Paris.



- Je souhaite recevoir **sous pli confidentiel, sans aucun engagement**, le guide consacré aux legs, donations et assurances-vie en faveur de la Fondation du Souffle.



- Je souhaite que **Marie-Caroline Tisserand-Marchadour**, responsable relation bienfaiteurs, prenne contact avec moi pour convenir d'un rendez-vous.

De préférence :

Le matin : entre ___ h et ___ h. L'après-midi : entre ___ h et ___ h

Voici mon numéro de téléphone :

- Portable : _____
- Fixe : _____

Marie-Caroline Tisserand-Marchadour, responsable relation bienfaiteurs
01 46 34 58 40 - mc.tisserand@lesouffle.org

Mes coordonnées

Mme M.

Nom _____

Prénom _____

Adresse _____

Code Postal _____ Ville _____

E-mail _____

RESPECT DE VOS DONNÉES PERSONNELLES

Nous collectons et traitons de manière informatisée les informations que vous nous transmettez. Elles sont destinées à l'usage exclusif de la Fondation du Souffle ainsi qu'à des tiers que nous mandations pour réaliser l'envoi de votre reçu fiscal, de votre lettre d'information et de nos campagnes d'appel à don. Ces données sont conservées uniquement pour la durée strictement nécessaire à la réalisation des finalités précitées. Vous pouvez contacter notre Déléguée à la protection des données, pour toute question concernant le respect de vos données personnelles par courrier ou par email à l'adresse dpo@lesouffle.org. En application des articles 39 et suivants de la loi du 6 janvier 1978 modifiée et du Règlement Européen de Protection des Données (RGPD), vous bénéficiez d'un droit d'accès, de rectification, de retrait, de portabilité et d'oubli relatif aux informations qui vous concernent. Si vous souhaitez exercer ce droit et obtenir communication des informations vous concernant, veuillez-vous adresser au Siège de la Fondation du Souffle, 68 Bd Saint Michel, 75006 Paris.

Le libéral sacré

UN JEUNE HOMME NOMMÉ CHARLES GAVE

Le libéralisme français n'a généralement pas bonne mine. Si vous croisez un de ses représentants dans un colloque savant, il a souvent les traits d'un professeur désenchanté en veste de velours côtelé usée, convaincu des vertus d'une philosophie qu'il croit par ailleurs vaincue d'avance. Il n'inspire ni la joie, ni l'esprit de conquête, même s'il est probablement honnête.

Les libéraux de gouvernement valent-ils vraiment mieux ? Ceux du bloc central prétendent l'être parce qu'ils parlent tout le temps de l'État de droit et des marchés. Ils souhaitent pourtant étendre la censure et justifient des impôts toujours plus élevés. C'est pour eux qu'on a inventé le concept de libéralisme autoritaire. S'ils sont libéraux, je suis une cantatrice moldave. Reste les libéraux de droite qu'on aime dire libéraux-conservateurs, trop souvent écartés, cela dit, entre leurs convictions et leur désir d'être respectables, ce qui les neutralise un peu. Ils veulent lutter contre la bureaucratie, avec raison. Ils maudissent la kleptocratie qui pratique le braquage fiscal. À la fin, comme les autres, à tout le moins pour la plupart d'entre eux, ils jouent au front républicain.

On lui colle de sales étiquettes

Tout cela pour dire qu'on ne sait pas trop ce que veut dire le libéralisme, en France, et qu'on ne sait pas trop où il va. Mais il suffit d'élargir la focale pour voir les choses autrement. Car le représentant le plus vigoureux du libéralisme français est un jeune homme de 80 ans, qui a probablement plus d'énergie qu'un régiment de vingtenaires fringants, et qui à sa manière, enseigne la bonne parole depuis une trentaine d'années, avec ses livres et ses émissions de l'Institut des libertés.

Vous venez de reconnaître Charles Gave. Sa réputation, dans les grands médias, est celle d'un financier fortuné, qui soutient de nombreuses causes, et pour cela, d'ailleurs, ils sont nombreux à se présenter à sa porte pour obtenir un chèque, et puisqu'il veut servir la cause, souvent, il le donne. Les journalistes commissaires politiques de la presse de gauche cherchent à lui coller de sales étiquettes. Je ne pense pas me tromper en disant qu'il connaît à peine leur existence. Sa réputation pour le grand public est autre : il enseigne les

QU'IL S'AGISSE DE LA PROPRIÉTÉ, DE L'ENDETTEMENT, DU CAPITAL, IL CHERCHE À VOIR CE QUE LES ÉVANGILES EN DISENT

DANS LA BIBLIOTHÈQUE DE...

Mathieu
BOCK-CÔTÉ



AUGUSTIN DÉTIENNE/CNEWS

arcanes de la finance et de la politique, à la manière d'un homme qui a vu le système de l'intérieur et qui a décidé de l'exposer. Génial à sa manière, drôle, bourru, il tape à la hache rhétorique sur une caste d'Ancien Régime qui s'accroche à ses privilèges bureaucratiques et qui conduit notre civilisation à la ruine, en s'empiffrant sur le dos des pauvres gens. Son public est immense. Ce n'est pas un détail. Charles Gave est libéral et il croit que le libéralisme vient de loin, qu'il s'agit, en quelque sorte, d'une philosophie naturelle, conforme à ce qu'on sait de la nature humaine, et non pas d'une idéologie comme une autre. Il a cherché à nous en convaincre en 2005 dans *Un libéral nommé Jésus*, qu'il vient de rééditer, aux éditions Pierre de Taillac. Son objectif : « décrypter la pensée économique du Christ ».

L'entreprise est étonnante, et convaincante. Non pas que Jésus soit un théoricien conscient de l'économie de marché, mais Gave nous montre comment, à la lecture des Évangiles, on trouve ce qu'on pourrait appeler une science de la nature humaine – ce sont mes mots, pas les siens, mais je ne crois pas le trahir en le disant ainsi. Qu'il s'agisse de la propriété, de l'endettement, du respect des contrats, ou du capital, il cherche à voir ce que les Évangiles en disent. La réponse est dans le titre de son livre : ceux qui se sont réclamés de Jésus pour nous imposer un socialisme censé traduire pratiquement son enseignement sont des illettrés ou des menteurs. Que chacun s'y plonge pour voir s'il en sera convaincu. Chose certaine, Charles Gave, le plus vigoureux des essayistes libéraux, n'appartient pas à la caste des intellos officiels et mondains. Et c'est peut-être pour cela qu'il rend le libéralisme vivant, et joyeux. ■

Europe 1

LA RADIO LIBRE

**VOUS ÊTES
+ DE 2,6
MILLIONS
À NOUS ÉCOUTER
TOUS LES JOURS**

+ 269 000

**AUDITRICES ET AUDITEURS
EN UN AN***

Merci !

*SOURCE : MÉDIAMÉTRIE EAR-NATIONAL, EUROPE 1, JANV-MARS 25 ; EVOL VS JANV-MARS 24, LUNDI-VENDREDI, 5H-24H, 13 ANS ET +, AUDIENCE CUMULÉE



PAPE FRANÇOIS **REQUIESCAT** **IN PACE**

Venu « du bout du monde », Jorge Mario Bergoglio, jésuite argentin aux ascendances italiennes, emprunte son nom à saint François d'Assise et tourne son pontificat vers les pauvres. Pendant douze ans, son style populaire mêle bonhomie désarmante et autorité décapante. Réformateur affiché, François se montre attentif aux « périphéries » et ouvre des débats dogmatiques qui remuent tout autant l'Afrique conservatrice que l'Occident en crise. Son héritage, plus complexe que son progressisme discuté, est celui d'un pape qui a bousculé l'Église.

**TOURNÉ
VERS LA JEUNESSE**
Le souverain
pontife en voyage
à Lisbonne pour
les JMJ de 2023.

François LE PAPE D'UNE ÉPOQUE FRACTURÉE

Le pape François est mort, ce lundi 21 avril, à l'âge de 88 ans. Né le 17 décembre 1936, il a traversé les crises du XX^e siècle avant de gouverner l'Église pour la porter aux « périphéries » du monde et de l'existence

PAR AYMERIC POURBAIX



PIÉTÉ POPULAIRE
Jorge Mario Bergoglio grandit dans le quartier pauvre de Flores, à Buenos Aires.

À la différence de ses prédécesseurs, le pape François reposera désormais sur le côté gauche de la basilique Sainte-Marie-Majeure, qu'il affectionnait particulièrement puisqu'il s'y rendait avant chacun de ses voyages pour confier son déplacement à la Madone, et y revenait à son retour pour la remercier. Comme un écho de ses années d'enfance, dans le quartier populaire de Flores, à Buenos Aires, malmené par la Grande Dépression des années 1930, où l'on se passionne pour le football et où le jeune Jorge Mario est marqué par sa grand-mère, Rosa, et par un prêtre ami de la famille, le père Enrique Pozzoli, un salésien qui applique les méthodes d'éducation populaire de Don Bosco.

Il en gardera une forte dévotion à la Vierge Marie, à saint Joseph et au Sacré-Cœur de Jésus : autant d'ex-

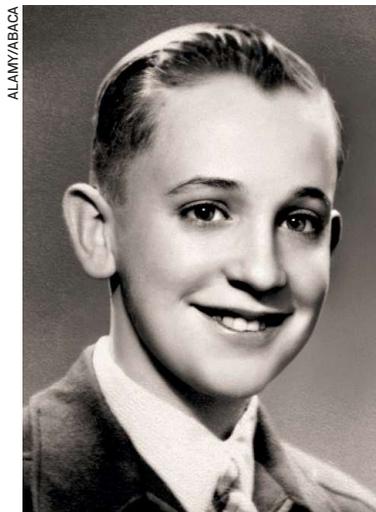
pressions de cette piété populaire qui constitue une trame de fond de son pontificat. C'est-à-dire une forme de foi très simple et familière, « antithèse du sécularisme et de la mondanisation » où la foi se dilue, à l'inverse, dans des préoccupations trop terrestres.

LA FORMATION « MILITAIRE » DES JÉSUITES

Sa vocation, Jorge Mario la tient d'une rencontre avec un prêtre, le 21 septembre 1953, après qu'il s'est senti poussé à entrer dans une église et confessé. Il en ressort avec la

conviction qu'il doit entrer dans les ordres. Ce sera chez les jésuites, car dans cette congrégation très structurée, il trouve le cadre dont il a besoin. « J'étais attiré, racontera-t-il, parce que dans la Compagnie il y avait un langage militaire, qu'il y avait un climat d'obéissance et de discipline. Et parce qu'elle était tournée vers le devoir missionnaire. Je voulais être missionnaire au Japon. » Mais ses autorités l'en empêchent en raison de ses problèmes de santé : à 21 ans, il faillit mourir d'une épidémie de grippe asiatique qui avait fait des millions de morts, et on avait dû lui enlever un lobe du poumon droit.

La formation au séminaire puis au noviciat de la Compagnie de Jésus est assez poussée, mais déjà la période est marquée par les troubles post-concile Vatican II (1962-1965). Sur les photos de l'époque, les séminaristes ne portent plus la soutane. Le 13 décembre 1969, il est ordonné prêtre. Il a 33 ans. Trois ans plus tard, il devient le plus jeune provincial - responsable - des jésuites d'Argentine. C'est une progression spectaculaire, avec un rôle encore



SA VOCATION, JORGE MARIO LA TIEND D'UNE RENCONTRE AVEC UN PRÊTRE, LE 21 SEPTEMBRE 1953

difficile à déchiffrer au milieu des divisions du clergé, séduit par la fameuse théologie de la libération teintée de marxisme. Avec aussi, sur le plan politique, l'agitation due au péronisme argentin, du nom de son dirigeant Juan Peron, une sorte de populisme de gauche dont Bergoglio fut proche.

Ce qui est sûr en revanche, c'est que sa manière de gouverner est très autoritaire, seul moyen de maintenir l'unité de la Compagnie qui traverse sa crise la plus grave. François le reconnaîtra lui-même en 2013 : « *Il me fallait affronter des situations difficiles et je prenais mes décisions de manière brusque et individuelle [...] Ma manière autoritaire et rapide de prendre des décisions m'a conduit à avoir de sérieux problèmes et à être accusé d'ultraconservatisme [...] Mais je n'ai jamais été conservateur* », explique-t-il.

Cet autoritarisme lui vaut une traversée du désert dans les années 1980, après avoir une nouvelle fois frôlé la mort en 1979, à cause d'une inflammation sanguine. Il reprend son travail universitaire, se rend en Allemagne pour terminer sa thèse – sans la finir –, puis rentre en Argentine, enseigne, fait de la direction spirituelle... Une période qu'il considère *a posteriori* comme une phase de purification, déterminante pour ses ministères ultérieurs. En 1992, Jean-Paul II le nomme évêque auxiliaire de Buenos Aires, dont il devient archevêque en 1998, puis cardinal en 2001. Il se distingue par son souci des pauvres et sa proximité avec les fidèles. Il doit aussi faire face à la sécularisation accélérée de la société argentine.

UN STYLE TRÈS LIBRE

En 2005, lors du conclave pour succéder à Jean Paul II, il se dit que le cardinal Bergoglio a réuni les suffrages d'un nombre certain de cardinaux. Mais c'est l'Allemand Joseph Ratzinger qui est élu, le futur Benoît XVI. Deux ans plus tard, l'Argentin dirige la rédaction du

« Document d'Aparecida », un texte essentiel pour l'Amérique latine qui remet à l'honneur la piété populaire de son enfance. Huit ans plus tard, François monte sur le trône pétrinien. Il marque alors les esprits par son style très libre, direct – « *Celui qui ne prie pas le Seigneur prie le diable* » –, et par son apparente simplicité : il serre la main des gardes suisses, contre tout protocole, refuse de loger dans les appartements de l'antique Palais apostolique du Vatican pour lui préférer la moderne Maison Sainte-Marthe.

PÉTRI DE SPIRITUALITÉ FRANÇAISE

De la même façon, trois jours après avoir été élu, il remet dans un discours aux journalistes la charge de souverain pontife à sa juste place dans l'Église : « *Le Christ [en] est le centre, non le successeur de Pierre.* » Et affiche sa volonté de décentrer l'Église, qu'il conçoit comme un « *hôpital de campagne* » destiné à aller chercher la brebis perdue aux « *périphéries* » d'un monde fracturé. En douze ans de pontificat, il aura ainsi effectué 47 voyages apostoliques, soit, proportionnellement, presque autant que Jean-Paul II en vingt-cinq ans.

Mais François n'a cependant jamais effectué de visite d'État en France. Par préférence pour les zones oubliées de l'actualité et aussi, sans doute, par incompréhension de la fameuse « *laïcité à la française* », très restrictive. Car il est paradoxalement pétri de spiritualité française, celle de sainte Thérèse de Lisieux notamment. L'histoire retiendra cependant que son dernier déplacement aura été pour la Corse, où il dénonça le danger de « *privatisation de la foi* » et promut une laïcité ouverte entre les autorités civiles et ecclésiastiques. Lors d'une précédente visite au Parlement européen de Strasbourg, en 2014, il avait de même affirmé que l'avenir de l'Europe dépendait de « *la redécouverte de ce lien vital* » entre le Ciel et la Terre. Comme un testament pour l'Europe tout entière. ■



ABACA : IACOBUCI MARCO/IPA/ABACA ; VATICAN MEDIA/ABACA

Reportage

LE QUARTIER DE FLORES PLEURE SON PAPE

Dans le quartier populaire de Flores, là où est né le pape François, on aura prié jusqu'au bout. Aujourd'hui, on y célèbre sa mémoire

PAR FRANÇOIS-XAVIER FRELAND, ENVOYÉ SPÉCIAL, BUENOS AIRES

Ces dernières semaines, les riverains venaient régulièrement brûler des cierges et participer aux offices pour prier pour la santé du pape dans la basilique San José de Flores. C'est dans cette église, qu'il fréquentait dans sa jeunesse, que celui qui s'appelait encore Jorge Mario Bergoglio s'est senti appelé au sacerdoce en 1953. « C'est durant une confession qu'à 17 ans, notre pape a été submergé d'une profonde émotion et a découvert sa vocation, se souvient le père Martin Bourdieu, curé de la paroisse, qui a eu la chance de le fréquenter. Il a toujours su rester simple et proche des plus humbles. »

Dehors, c'est un vacarme de moteurs diesel. La circulation est

dense. Les bus déversent des flots de curieux et de fidèles devant la basilique. Tous sentent un lien avec le pape François. C'est le cas de Gustavo, sans emploi : « Ce pape, c'était notre Maradona de l'Église. Je ne suis pas catholique mais chrétien évangélique, et cet homme saint m'a souvent fait douter de mon choix, car il était proche du peuple. Il n'hésitait pas à aller dans les bidonvilles de Buenos Aires, pour servir la soupe et être au plus proche des pauvres. C'est une fierté d'avoir eu un pape argentin d'une telle envergure morale. »

Il n'est pas le seul à se sentir ému par la mort du pape François. Et pour cause. Jorge Mario Bergoglio a grandi dans ce quartier excentré de Buenos Aires. Son père était

comptable pour les chemins de fer argentins, sa maman mère au foyer, tous deux enfants de migrants italiens. C'est dans la maison familiale, calle Varela 268, une ruelle bruyante mais ombragée de platanes, qu'il est né. À l'extérieur, une plaque le rappelle. Des bouquets ont été déposés. Comme si, déjà, c'était un lieu de pèlerinage. Il faut remonter un étroit couloir ouvert sur le ciel pour arriver à la porte d'entrée. Juan, étudiant, et son frère y habitent depuis quelques années. « Ça fait toujours bizarre de vivre dans un tel endroit. Comme si le lieu était encore habité. »

UN PAPE TROP POLITIQUE ?

La maison est simple. Elle se compose de trois chambres et d'une petite cuisine donnant sur une salle à manger centrale. Il ne reste rien de la présence des Bergoglio, sauf les luminaires de l'entrée. Un petit escalier mène à un toit-terrasse. Federico, un voisin direct, nous interpelle. Il ne mâche pas ses mots : « Moi, ce pape, je ne l'ai jamais aimé. » Partisan du président Javier Milei, il reproche au pape François de « s'être mêlé de ce qui ne le regardait pas ». En d'autres termes, de faire de la politique. Cent mètres plus loin, à l'école Pedro Antonio Cervino, une autre plaque rappelle que le jeune Jorge Mario y a fait toutes ses classes de primaire. À la sortie, une file de mamans attendent leurs enfants. « Franchement, je n'ai jamais porté beaucoup d'importance au fait que ce pape soit du quartier », estime Jenifer. Elle n'en a pas moins une pensée pour ce pape qui a quitté définitivement le quartier de Flores au milieu des années 1970, peu après avoir été ordonné prêtre, en 1969.

Mais personne n'a pourtant oublié celui qui a peu à peu gravi les échelons de la hiérarchie catholique jusqu'à devenir archevêque de Buenos Aires, puis souverain pontife. « En devenant le premier pape d'origine latino-américaine de toute l'histoire, François est entré au panthéon des légendes argentines, après Carlos Gardel, Evita Peron, Fangio et Maradona », s'amuse Roberto, un chapelet autour du cou. ■

PRIÈRE

Les fidèles se sont succédé lundi, à la basilique San José de Flores, pour rendre hommage au « pape des bidonvilles ».





Immigration DES PONTS ET DES MURS ?

Inlassable défenseur des migrants, le pape François a parfois provoqué l'incompréhension de populations européennes accusées d'égoïsme

PAR HUMBERT ANGLEYS

Le 9 juillet 2013 : François consacre son premier voyage pontifical aux migrants, faisant du sujet de l'immigration un marqueur de son pontificat. Sur l'île italienne de Lampedusa, il dénonce « la mondialisation de l'indifférence » qui fait de la Méditerranée « un cimetière ». En 2016, il lance un appel solennel depuis le camp de migrants de Lesbos, dont il ramènera trois familles syriennes musulmanes, avant de retourner sur l'île grecque en 2021 pour supplier d'arrêter ce « naufrage de civilisation ». En ayant l'air de ne pas entendre le cri des populations européennes qui s'inquiètent de plus en plus ouvertement des menaces que cette immigration extra-européenne fait justement peser sur leur civilisation.

À Marseille, en septembre 2023, le pape appelle de nouveau l'Europe à choisir « la culture de l'humanité », lui demandant « des actes » pour juguler « les tragédies des naufrages provoqués par le fanatisme de l'indifférence ». Dans son message, lundi, la Conférence des évêques de France a salué cet engagement : « Nous gardons en mémoire son appel plein de gravité et d'émotion à ce que notre pays et les

autres pays européens ne perdent pas leur âme en se fermant aux migrants. »

Le pape est allé loin dans l'injonction à l'accueil. Si, en 2017, François appelait les gouvernants à « évaluer avec sagesse et prévoyance jusqu'à quel point leur pays est en mesure d'offrir une vie décente aux migrants [...] sans porter atteinte au bien commun des citoyens », il déclarait finalement le contraire un an plus tard, dans un message pour la Journée mondiale du migrant et du réfugié : « Le principe de la centralité de la personne humaine [...] nous oblige à toujours faire passer la sécurité personnelle avant la sécurité nationale. »

APPEL À LA PRUDENCE

Ce jour-là, le souverain pontife ne répond pas à ceux qui objectent que la sécurité personnelle des autochtones dépend pourtant de leur sécurité... nationale. L'incompréhension de nombreux Européens, parfois eux-mêmes victimes oubliées de cette immigration, reste sans réponse. Plus encore, le pape n'hésite pas à critiquer vertement et directement leurs options politiques, appelant les gouvernants à préférer les ponts aux murs. Jusqu'en novembre 2016, date à

COMBAT
Sans relâche, le pape François a supplié l'Europe d'ouvrir ses portes aux migrants.

laquelle le pape introduit une nuance dans son propos qui demeurera pourtant globalement inchangé. Il revient alors d'un voyage en Suède, pays dont le gouvernement social-démocrate avait entamé un durcissement drastique après avoir accueilli, en 2015, plus de 160 000 réfugiés. Il répète alors que « l'Europe s'est formée avec les migrations », mais concède que « les gouvernants doivent aussi être prudents ». Recevoir « plus de personnes qu'il n'est possible d'en intégrer » peut être une imprudence, estime alors François.

Un appel à la prudence réitéré le 9 janvier 2017, devant les ambassadeurs accrédités près le Saint-Siège, invités à « savoir conjuguer le droit “de tout homme [...] de se rendre à l'étranger et de s'y fixer”, et en même temps de garantir la possibilité d'intégrer les migrants dans les tissus sociaux où ils s'insèrent, sans que ceux-ci sentent leur sécurité, leur identité culturelle et leurs équilibres sociopolitiques menacés ». Le pape affirmait alors que les migrants ne devaient pas non plus oublier qu'« ils ont le devoir de respecter les lois, la culture et les traditions des pays dans lesquels ils sont accueillis ». ■

Avenir QUI SERA LE PROCHAIN PAPE ?

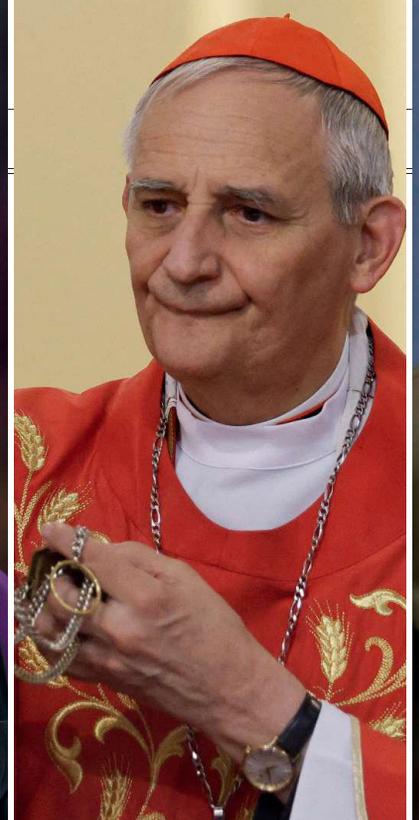
Stratégies d'influence, rapports de force, enjeux doctrinaux : des experts du Vatican décryptent les dynamiques à l'œuvre

PAR ÉLISABETH CAILLEMER

Les cardinaux italiens Pietro Parolin et Matteo Zuppi (photos).

A lors que les cloches de la basilique Saint-Pierre résonnent en hommage au pontife défunt, les regards se tournent vers la chapelle Sixtine où, dans quelques jours, les cardinaux réunis en conclave éliront le 267^e pape. Pour le milliard et demi de catholiques à travers le monde, ce moment revêt une importance capitale. Successeur de l'apôtre Pierre, le pape est la plus haute autorité spirituelle de l'Église. Gardien de la foi, interprète de la doctrine et garant de l'unité des croyants, il en définit les grandes orientations.

Or l'Église traverse actuellement une période de turbulences et doit relever des défis de taille : dans de nombreux pays occidentaux, la pratique religieuse s'effrite, les vocations sacerdotales se raréfient, tandis que la crise des abus sexuels a profondément entamé sa crédibilité. Elle doit aussi affronter les persécutions des chrétiens d'Orient et les restrictions imposées à ses communautés en Chine, tout en accompagnant l'essor du catholicisme en Afrique, qui redéfinit les équilibres du monde



REUTERS / SHEMETOV/REUTERS ; SIPA / GENTILE/REUTERS ; ABACA / CPP/REUTERS

catholique. À cela s'ajoutent les tensions internes entre progressistes et conservateurs, divisés sur de nombreux points doctrinaux et le mode de fonctionnement de l'institution.

Une question domine alors toutes les autres : le prochain souverain pontife s'inscrira-t-il dans la continuité des réformes engagées par François, ou marquera-t-il un retour à une ligne plus traditionnelle ? L'issue du conclave suscite d'autant plus d'interrogations que le choix du futur pape revient aux 135 cardinaux âgés de moins de 80 ans, dont près de 80 % ont été nommés par François, constituant ainsi une majorité théorique supérieure aux deux tiers requis pour élire le futur pape. Certains y ont vu une manœuvre du pape argentin pour orienter le choix de son successeur vers une figure proche de sa ligne et capable d'en prolonger l'action.

« L'histoire de l'Église montre que la nomination des cardinaux ne scelle pas l'orientation du pontificat, rappelle pourtant l'écrivain américain George Weigel, auteur du livre *Le prochain pape* (Parole et silence). Pie X a été élu par des cardinaux désignés par Léon XIII, mais n'a pas poursuivi ses initiatives audacieuses. En 1958, ceux nommés par Pie XI et Pie XII ont choisi Jean XXIII, qui a conduit

l'Église à un concile œcuménique que Pie XI et Pie XII avaient envisagé de convoquer avant d'en rejeter l'idée. En 2013, une majorité d'électeurs issus de Jean-Paul II et Benoît XVI ont porté au pouvoir François qui, loin de suivre leur ligne, a patiemment déconstruit une partie de leur héritage. » Et au-delà des cardinaux électeurs, ceux qui ont dépassé la limite d'âge jouent également un rôle non négligeable lors des congrégations générales qui précèdent l'entrée en conclave. Ces réunions, rassemblant l'ensemble des cardinaux, permettent d'échanger sur les défis de l'Église et le profil du futur pape. Une étape clé où émergent des tendances et des dynamiques susceptibles d'influencer le vote. Or sur les 117 cardinaux non électeurs, un tiers seulement a été nommé par François.

DES NOMINATIONS STRATÉGIQUES

De son côté, un observateur du Vatican relève que les cardinaux nommés par François ne sont pas nécessairement en totale adéquation avec sa ligne. « Beaucoup ont pris du recul sur certains aspects de sa gouvernance, remarque-t-il plus largement, citant notamment la synodalité, censée renforcer la participation des fidèles dans la conduite des affaires de l'Église. Malgré l'importance qui

LE PROCHAIN SOUVERAIN PONTIFE S'INSCRIRA-T-IL DANS LA CONTINUITÉ DES RÉFORMES ENGAGÉES PAR FRANÇOIS ?



lui a été accordée, son application s'est heurtée à un exercice du pouvoir resté très centralisé. En outre, face à certaines prises de position perçues comme ambiguës, ils estiment qu'il est temps de donner une orientation plus claire à l'Église. »

Mais il n'écarte pas pour autant la dimension stratégique des nominations cardinalices effectuées par le pape, ni leur possible influence sur l'issue du conclave. « Il est indéniable que l'on vote plus facilement pour quelqu'un que l'on connaît. Or, les cardinaux qu'il a nommés sont dispersés à travers le monde et ont eu peu d'occasions de se rencontrer ces dernières années, d'autant que les réunions régulières au sein des dicastères ont disparu. Dans un Collège des cardinaux fragmenté, il est plus facile d'imposer un favori en le présentant comme le successeur idéal », analyse-t-il. Cette figure de référence a d'ailleurs changé au fil du temps. D'abord incarnée par le Philippin Luis Antonio Tagle, préfet du dicastère pour l'Évangélisation, elle s'est portée sur l'Italien Matteo Zuppi, archevêque de Bologne et président de la Conférence épiscopale italienne, avant que le Luxembourgeois Jean-Claude Hollerich, archevêque de Luxembourg et rapporteur général du Synode sur la synodalité,

ne s'impose. Trois cardinaux souvent associés au courant réformateur et progressiste de l'Église.

PLUSIEURS NOMS CITÉS

Pour permettre aux cardinaux de mieux se connaître et éclairer leur discernement, deux vaticanistes anglo-saxons, Edward Pentin et Diane Montagna, ont créé le site The College of Cardinals Report. Une grille détaille leur âge, leur statut (électeurs ou non), leur pays d'origine, le pape qui les a nommés (Jean-Paul II, Benoît XVI ou François), ainsi que leurs positions sur des questions sensibles : ordination des femmes diacres, bénédiction des couples de même sexe, célibat des prêtres ou encore célébration de la messe en rite traditionnel. Le site dresse également une liste de 22 « papabili », ces cardinaux considérés comme de sérieux candidats au trône pontifical. Ces derniers mois, plusieurs noms reviennent avec insistance. Parmi eux, des figures proches de la ligne du pape François, comme le secrétaire d'État du Vatican Pietro Parolin (Italie), Luis Antonio Tagle (Philippines), Matteo Zuppi (Italie) et Mario Grech (Malte). À l'inverse, des profils plus conservateurs sont également cités : Fridolin Ambongo Besungu (Congo), Wim

Eijk (Pays-Bas), Péter Erdo (Hongrie) et Raymond Burke (États-Unis).

Ancrés dans la tradition de l'Église depuis le XIV^e siècle, ces pronostics, fondés sur l'influence, l'expérience et la perception politique des cardinaux, sont-ils fiables ? Selon l'adage romain : « Qui entre au conclave en pape en ressort cardinal. » George Weigel nuance toutefois ce dicton, rappelant que certaines élections, comme celles de Pie XII et de Benoît XVI, avaient été anticipées. Mais l'issue d'un conclave repose aussi sur des compromis et peut réserver son lot de surprises. Jean-Paul II, par exemple, était peu connu du grand public et ne figurait pas parmi les favoris. De même, si Bergoglio (futur pape François) était apparu comme un challenger face à Benoît XVI en 2005, il était écarté des pronostics en 2013, où beaucoup misaient sur le cardinal Scola.

Qui pour diriger l'Église de demain ? « Le prochain pape devra avant tout préserver l'unité de l'Église et restaurer la clarté du magistère, estime notre observateur. Il lui faudra aussi inscrire son pontificat dans une continuité, en lien avec l'héritage de ses prédécesseurs tout en préparant l'avenir. » Pour George Weigel, « il y a un grand besoin d'ordre dans l'Église et le prochain pape ferait bien de le reconnaître ». ■

Les cardinaux Jean-Claude Hollerich, Luis Antonio Tagle, Fridolin Ambongo Besungu, Mario Grech (photos).

Retailleau-Darmanin

LES DEUX VISAGES DE L'ÉTAT FACE À LA GUERRE DES PRISONS

Attaques coordonnées, agents ciblés, prisons sous tension : face à la montée des violences, Gérard Darmanin et Bruno Retailleau organisent la riposte. Une guerre souterraine s'engage entre l'État et les narcotrafiquants

PAR JULES TORRES



BLONDET ELIOT/BACA

Le crépitement des kalachnikovs, les voitures de surveillants brûlées, les graffitis de guerre sur les façades des établissements pénitentiaires... La France découvre, stupéfaite, que ses murs les plus clos ne sont plus à l'abri. Depuis la mi-avril, une série d'attaques coordonnées ciblent des établissements pénitentiaires sur tout le territoire. Leur point commun : une volonté manifeste de défier l'État. Les assaillants ? Des silhouettes sans visage, exécutants maladroits d'une stratégie plus vaste. Des « *pieds nickelés* » du narcotrafic, moque Bruno Retailleau, mais qui tirent à la kalachnikov et brûlent les véhicules des surveillants. Loin d'un simple baroud d'honneur, ces attaques ressemblent à une réponse : celle d'un système criminel qui se sent enfin bousculé.

Depuis plusieurs mois, une reprise en main s'opère, discrète mais ferme. Gérard Darmanin, ancien ministre de l'Intérieur devenu garde des Sceaux, et Bruno Retailleau, nouvelle figure du ministère de l'Intérieur, ont lancé une offensive tous azimuts contre les réseaux qui gangrènent les établissements pénitentiaires et la vie des Français. Fini le temps où l'on se voilait la face. Désormais, il faut

faire reculer les trafiquants, cellule par cellule. La méthode ? Une guerre d'usure. Drones de surveillance, brouilleurs de téléphone, fouilles renforcées, transferts réguliers des détenus influents pour casser les logiques de clan. Chaque levier est activé. On isole, on disperse, on brouille, on surveille. Parallèlement, les livraisons par drone sont traquées, les complicités internes identifiées. Les détenus stratèges sont désorientés, privés de leur territoire.

Bruno Retailleau, lui, déploie la protection à l'extérieur. Sous son impulsion, la consigne a été donnée aux forces de l'ordre de patrouiller de nuit autour des établissements sensibles. Les parkings sont sécurisés, les abords placés sous vidéosurveillance, les domiciles des surveillants davantage surveillés. Il faut rassurer les agents. Depuis les attaques, une angoisse sourde s'est installée : celle d'être visé pour ce que l'on incarne. Une peur viscérale, de plus en plus verbalisée, celle d'être un jour abattu pour son uniforme, pour son rôle, comme l'ont été les policiers de Magnanville en 2016, tués à leur domicile. Ce souvenir revient dans les discussions, comme un avertissement tragique. Les garants de notre sécurité savent



FRANK MULLER/NICE MATIN/MAXPPP

qu'ils peuvent être les prochaines cibles. À Toulon, Gérald Darmanin a ressorti son costume noir typique de Beauvau et s'est rendu lui-même au chevet des personnels. Il a écouté les témoignages tremblants, les silences pesants, les récits des nuits où l'on n'ose plus rentrer chez soi en uniforme. Il n'a pas promis la lune, mais il a réagi vite : renforts, consignes de sécurité, riposte juridique. Et surtout, une parole d'autorité : l'État ne recule pas.

Avec Bruno Retailleau, ils ont signé un télégramme commun aux préfets. Un détail qui en dit long. La Justice et l'Intérieur, deux ministères souvent désunis, parlent enfin d'une même voix. Le message est clair : surveillance accrue, détection des signaux faibles, coopération renforcée entre police, gendarmerie et administration pénitentiaire. Une cartographie des sites à risque est actualisée. La réponse est systémique. Mais au-delà des mesures concrètes, c'est un basculement que révèle cette séquence. Car les prisons sont devenues, à bas bruit, des zones de pouvoir. Des quartiers généraux pour des trafics mondialisés où les ordres partent de cellules, transitent par messageries cryptées, et déclenchent des violences dans

les rues de Marseille ou de Seine-Saint-Denis. On le savait. On feignait de l'ignorer. Il est désormais impossible de détourner le regard.

REPRENDRE LA MAIN

Les syndicats de surveillants ne s'y trompent pas. Ils réclament plus qu'une gestion de crise. Ils demandent une refonte, un réarmement de l'autorité, un État qui protège ses propres agents. Et ils réclament des moyens, surtout. C'est aussi ce que Gérald Darmanin a voulu leur dire à Toulon, d'une voix calme mais ferme : « *Je ne suis pas un grand penseur. Pas un énarque. Je ne suis pas technocrate. Mais je sais aller à Bercy chercher des moyens. Et je suis capable de démissionner si je ne les obtiens pas.* » La phrase a résonné dans la cour de la prison. Car ce que réclament les agents, ce ne sont pas seulement des mots : ce sont des effectifs, des équipements, des garanties concrètes de sécurité. Certains évoquent la peur de sortir avec leur badge, la crainte d'être repérés, suivis, ciblés. Le climat, disent-ils, a changé. Et dans certains établissements, les agents hésitent à venir en tenue.

Dans ce contexte, la bataille des prisons prend une dimension symbolique. Elle dit quelque chose de

l'époque. De cette frontière incertaine entre la légalité et le désordre. De cette difficulté croissante à faire respecter la règle. Et elle interroge la capacité du pouvoir à reprendre la main. Ni Darmanin ni Retailleau ne cherchent à se mettre en scène. Ils savent que l'heure n'est plus aux effets d'annonce. Il s'agit de tenir. De répondre point par point. De montrer que l'État n'a pas déserté ses enceintes les plus sensibles. Que derrière les murs, ce n'est pas la loi du plus fort qui règne, mais la loi républicaine, tout court. Le combat est engagé. Il sera long, ingrat, et sans doute invisible pour l'opinion. Mais il est décisif. Car si l'État ne tient plus ses prisons, il ne tiendra bientôt plus grand-chose. ■

ATTAQUE
La prison de Toulon-La Farlède, dans le Var, a été visée par une quinzaine de tirs de Kalachnikov.

RETROUVEZ
“À LA UNE DU JDNEWS”
Europe 1
**CHAQUE MERCREDI
À 5H10 ET 6H40**
Alexandre Le Mer
**EUROPE 1 BONJOUR
5H - 7H**



Finances

RÉTABLIR LES COMPTES PUBLICS, C'EST POSSIBLE

Le maire de Cannes et président de Nouvelle Énergie salue le réveil du gouvernement, mais selon lui, sans réforme de fond et sans rupture avec le déni, la maîtrise de la dépense publique restera un mirage

PAR DAVID LISNARD

PRODUCTION DE RICHESSES

L'objectif est à terme de faire croître le PIB plus vite que les dépenses publiques.

Réjouissons-nous : le gouvernement semble enfin prendre conscience de l'ampleur du désastre budgétaire et sortir du déni entretenu depuis des années au plus haut sommet de l'État.

Sommes-nous pour autant sortis des postures, des discours et des effets d'annonce ?

La convocation d'un « comité d'alerte » par le Premier ministre et l'annonce de 40 milliards d'euros d'économies sur le budget 2026 ne sauraient masquer la réalité : aucun plan crédible n'est sur la table.

Et ce, pour une raison qui touche au cœur même de la matrice de l'État : tout comme elle complique jusqu'aux plans de simplification, la technocratie à la manœuvre rend impossible toute remise en cause réelle de la dépense publique.

Chaque tentative d'économie se traduit par de nouveaux impôts, de nouveaux dispositifs, de nouveaux acteurs publics, qui alourdissent le poids de l'État.

On l'a bien vu avec le budget 2025 : quand le gouvernement annonce des économies, il s'agit d'augmentation d'impôts et d'un ralentissement de l'augmentation de la dépense, dépense qui atteint 1 695 milliards.

Depuis 2017, la politique du « n'importe quoi qu'il en coûte », successivement attribué au Covid ou à la guerre en Ukraine, a conduit à une augmentation de la dette de 1 000 milliards, pour atteindre plus de 3 300 milliards : une progression de 46 %, quand la richesse nationale n'a crû que de 27 %.

CRÉER UNE SPIRALE VERTUEUSE

Dans le même temps, les autres pays européens ont maîtrisé leur endettement. Si nous nous étions contentés de suivre la trajectoire moyenne de la zone euro, nous aurions aujourd'hui 400 milliards de dette en moins et des charges d'intérêts divisées par deux.

Pour financer cette dérive, l'État devra lever plus de 300 milliards sur les marchés financiers, après avoir déjà battu un record à 285 milliards en 2024. Comment prétendre défendre la souveraineté nationale si notre survie budgétaire dépend du bon vouloir de nos créanciers ?

Dans ce contexte, les collectivités locales sont désignées comme les vilains petits canards de la dépense publique. Bien qu'elles doivent évidemment participer au redressement national et qu'il existe des collectivités mal gérées, ce procès est infondé.

L'État ne peut pas leur demander de dépenser moins, tout en leur imposant de dépenser plus : car on leur demande de doubler leurs investissements annuels à 20 milliards pour respecter les objectifs de la stratégie bas carbone, on leur impose la hausse du point d'indice des fonctionnaires, l'augmentation de 13 points (!) entre 2023 et 2028 des cotisations retraites à la Caisse nationale de retraites des agents des collectivités locales (CNRACL) pour un coût supplémentaire de 1,2 milliard dès 2025 alors même que l'État y a déjà pioché 100 milliards depuis cinquante ans pour alimenter d'autres régimes déficitaires, des transferts de compétences non financés (gestion des digues, des routes, service public de la petite enfance), ou encore le fardeau du décret tertiaire, estimé à 5,2 milliards par an pendant dix ans.

La réalité est simple : 19 % de la dépense publique relèvent des collectivités locales (34 % en Europe),

**CHAQUE ÉCONOMIE DOIT
SE TRADUIRE PAR UNE AMÉLIORATION
DU NIVEAU DE VIE DES ACTIFS**

contre 31 % pour l'État, tandis que les dépenses sociales représentent 50 %, soit près d'un tiers du PIB.

La France dépense 260 milliards de plus que la moyenne de la zone euro pour des résultats inférieurs en matière d'éducation, de santé, de logement ou de sécurité.

À force d'entretenir l'illusion que l'on peut consommer sans produire, redistribuer sans créer, et prélever toujours plus sans fragiliser la compétitivité, nos dirigeants ont créé les conditions de notre décrochage économique et social.

Cette situation est l'aboutissement d'un modèle social-étatiste qui ruine le pays depuis plus de quarante ans, avec des prélèvements obligatoires entre 44 et 46 % du PIB qui, loin de rétablir l'équilibre, étouffent l'économie, freinent l'investissement, découragent le travail et affaiblissent l'innovation.

Tout l'enjeu est de renouer avec une spirale vertueuse entre réduction massive de la dépense publique, déréglementation et allègement des impôts pesant sur les contribuables, pour sortir de l'effet descendant de la courbe de Laffer, car trop d'impôt tue l'impôt et finit par nuire au service public.

C'est sur quoi nous travaillons avec Nouvelle Énergie, avec un plan d'économies de 200 milliards par an sur un quinquennat et une volonté de parvenir à 300 milliards. Mais ceci n'est qu'un moyen : l'objectif est de relancer la production de richesse pour, à terme, faire croître le PIB plus vite que les dépenses publiques et réduire durablement leur poids dans notre économie.

Pour cela, l'urgence est d'abord de réformer l'État pour réduire durablement la dépense et le rendre plus fort en réduisant son périmètre d'action. Cela passe par la suppression des agences inutiles, l'élimination des doublons, la réduction du mille-feuille territorial, l'abrogation des normes qui paralysent l'initiative et la concentration des moyens sur les missions régaliennes, le respect de la subsidiarité ascendante, le transfert

des pouvoirs réglementaires de l'État aux collectivités.

Il nous faudra supprimer les 600 000 postes administratifs de trop, privatiser tout ce qui peut l'être, introduire de la concurrence dans le fonctionnement des administrations et collectivités, réduire les fonctions dites support, souvent productives de process contraignants, coûteux et inutiles, cibler le non-remplacement des départs en retraite, lutter contre l'absentéisme, et instaurer une culture de la responsabilité, indispensable dans l'administration.

EN FINIR AVEC LE RABOT ET L'IMPÔT

En somme, moins d'État bureaucratique, plus d'État régalien. Moins de contrôle, plus d'action, moins d'administration, plus de liberté et de responsabilité.

Cette réforme doit s'articuler avec une refonte de notre modèle social : allocation sociale unique plafonnée, lutte systématique contre la fraude. La convergence des régimes de retraite public et privé, la limitation de l'indexation des pensions élevées, la suppression de l'abattement fiscal de 10 % et l'introduction progressive d'un étage obligatoire de capitalisation indispensable pour

garantir la pérennité du système. À ces réformes structurelles s'ajoutent des mesures immédiates : limitation de l'accès aux prestations non contributives aux seuls nationaux, suppression de l'AME, refonte totale de la politique du logement, rationalisation des aides aux entreprises, diminution des subventions aux associations, recentrage de l'Assurance maladie sur les soins essentiels sans remise en cause du principe de l'universalité des remboursements.

Ce plan de redressement n'est pas un catalogue de coupes budgétaires. Il faut en finir soit avec le laxisme budgétaire, soit avec le rabot et l'impôt. Il est temps de déployer une vision par missions, objectifs et gestion de projets, avec sens de l'exécution et évaluation au sein de l'État.

Chaque économie doit se traduire par une amélioration du niveau de vie des actifs, un soutien à l'investissement productif et un renforcement des missions fondamentales de l'État.

L'enjeu n'est pas financier. Il est existentiel. La France ne peut plus se payer le luxe du déni et de la procrastination.

C'est non seulement possible, mais indispensable pour rendre à la France les moyens de sa prospérité et de sa liberté. ■

PRIORITÉ
François Bayrou s'est exprimé, le 15 avril dernier, sur la nécessité de dégager 40 milliards d'euros d'économies d'ici 2026.

JEANNE ACCORSINI/SIPA



PREMIER MINISTRE
Égalité
Épaulés

La vérité permet d'agir

Paris, mardi 15 avril 2025

États-Unis UNE VICTOIRE TRUMPISTE À L'ÉCOLE

Sous la pression du président américain, la ville de Virginia Beach est l'une des premières aux États-Unis à abandonner son programme de diversité, équité et inclusion. Une revanche culturelle pour les républicains

PAR ALEXANDRE MENDEL, ENVOYÉ SPÉCIAL (VIRGINIA BEACH, ÉTATS-UNIS)

LGBTQ
Roanoke
college célèbre
le mois de
la fierté avec
un festival
arc-en-ciel sur
le campus, le
30 juin 2023.

Les bus scolaires sont restés au dépôt ; certains, capot ouvert, profitent d'une révision. Sur les plages d'Atlantic Avenue, les enfants goûtent aux premiers bains de mer de la saison et font des châteaux de sable le long des planches d'Oceanfront. Avec 450 000 habitants, Virginia Beach a des airs de gigantesque Grande-Motte. Les écoliers des 86 écoles de la plus grande ville de Virginie sont en vacances. Au contraire des politiques locales. À 200 kilomètres au sud de Washington, ils viennent d'offrir à Donald

Trump une victoire. Le conseil scolaire de la ville a voté l'abandon des politiques de diversité, d'équité et d'inclusion, connues sous le sigle DEI. C'était l'une des promesses du républicain : Virginia Beach vient de franchir le pas en suspendant ce symbole de la bien-pensance.

Avaient-ils le choix ? Les élus locaux du conseil scolaire ont reculé sous la menace d'une directive émise par l'administration Trump promettant de supprimer des financements fédéraux aux districts scolaires qui refuseraient d'éliminer leur programme DEI, soit, pour Virginia Beach, plus de 74 millions de dollars permettant de sauver, notamment, les subventions aux repas des cantines. Mais cet abandon n'a pas que de motivations financières. La Virginie, en matière de délire inclusif, revient de loin.

REPLACER L'INSTRUCTION PAR L'IDÉOLOGIE

Au Parti républicain local, on se félicite de ce succès. Venue payer sa cotisation, Sarah, mère de deux enfants, semble soulagée : « Il était temps de tourner la page de cette folie ! Ça paraît fou de devoir dire que l'école est faite pour enseigner les bases – lire, écrire, compter. » Derrière le bureau à encaisser les chèques, Marie Dottino paraît

délestée de ses inquiétudes. « J'ai une petite-fille de 5 ans. Ses parents l'avaient inscrite dans le public en maternelle. Quelques jours après la rentrée, elle jouait à reconstituer sa famille avec des figurines. Il y avait la poupée qui représente la maman... On lui a demandé : "Et il est où le papa ?" Et là, elle nous a répondu : "Papa, c'est un mauvais mot, les papas sont méchants", raconte cette grand-mère. Inutile de vous dire qu'on l'a inscrite dans le privé catholique après seulement une semaine. Mais voilà, c'est ça l'état d'esprit : remplacer l'instruction par l'idéologie et, si possible, faire en sorte de déprécier notre histoire et nos valeurs. »

Le Commonwealth de Virginie a eu, sous Biden, la fâcheuse habitude de défrayer la chronique. En 2021, les parents des écoles publiques du comté de Loudoun, non loin du Maryland, avaient manifesté contre l'enseignement de la théorie critique de la race... Les enfants blancs apprenaient que leurs ancêtres avaient été des oppresseurs. Ce qui n'est pas rien en Virginie, épice de la guerre civile américaine, où toute trace de l'histoire des confédérés est méticuleusement effacée. Dans ce même comté, le militantisme transgenre avait été source d'un conflit retentissant, le conseil scolaire ayant tenté de dissimuler une agression sexuelle commise par un adolescent transgenre dans les toilettes d'une école.

En 2022, le conseil scolaire de la ville de Fairfax, non loin de Washington, avait voté une résolution excluant les élèves dès l'âge de 9 ans pour « mauvais usage des pronoms », une infraction appelée « mégenrisme ». En clair, si un enfant estimait qu'il était une fille, ses petits camarades ne pouvaient plus en parler en utilisant le pronom « il ». Au nom de la lutte contre les discriminations fondées sur l'« identité de genre » ou l'« orientation sexuelle », les conseils scolaires les plus progressistes de Virginie finissaient par intimider les parents eux-mêmes. À Roanoke, à l'occasion de festivités





ANDREW CABALLERO-REYNOLDS/AFP

LGBTQ de 2023, les écoles avaient décoré de drapeaux arc-en-ciel les classes et les cours de récréation. Là aussi, certains parents avaient résisté, allant jusqu'à porter plainte contre le conseil scolaire local. Dans ce *purple state* (un État qui peut aussi bien voter démocrate que républicain), ces guerres scolaires ont une incidence énorme. La Virginie votera pour un nouveau gouverneur en 2025, le républicain Glenn Youngkin ne pouvant se représenter après son unique mandat de trois ans. Kamala Harris, populaire dans les banlieues chics et noires de Washington, avait fait mieux que Trump. Mieux également sur tout Virginia Beach où elle le devançait de 2 %.

DÉTRUIRE LA CELLULE FAMILIALE

Dans cette ville balnéaire, les républicains ont bien conscience que le mouvement *Maga* a remporté une manche, mais pourrait perdre la suivante dès le mois de septembre, soit au moment de la rentrée des classes. « *Je ne me fais pas tellement de soucis pour mes petits-enfants qui sont mentalement équipés d'un bouclier anti-conneries. Mais plutôt pour la nation*, témoigne Roland Weaver, un ancien militaire de l'US Navy

de 66 ans, sosie de John Wayne et membre du Parti républicain local. *Tout cela, c'est du communisme. On commence avec l'avortement puis avec ces programmes de diversité et d'inclusion et on finit par détruire la cellule familiale. Ce que le DEI introduit dans la tête des jeunes gâche leur vie, gâche notre pays. Ils ne deviendront jamais véritablement productifs et ambitieux, capables de se marier, d'élever des enfants et de bien gagner leur vie. Pour qu'une nation soit forte, il faut que son épine dorsale, la jeunesse, donc, le soit aussi.* » Le mouvement *Maga* oserait faire ce que d'autres républicains n'osaient pas accomplir. « *J'aimais bien Reagan, c'était quelqu'un de poli, de mesuré. Mais les temps ont changé, il faut couper le gras directement sur l'os. Et Trump le fait. C'est ainsi que nous reviendrons aux sources.* »

UN NOUVEAU DÉPARTEMENT SCOLAIRE

La communauté éducative et les parents d'élèves de Virginia Beach ne sont pourtant pas naïfs. Le DEI a certes été supprimé mais les membres du conseil scolaire ont accouché à la place d'un Département des opportunités et

de la réussite, sans trop savoir ce que les enseignants y mettront. Le plan d'équité 2022-2025 est, *a priori*, jeté à la poubelle. Ce guide des bonnes intentions, avec objectifs, graphiques et photos dignes de publicités Benetton des années 1980, prévoyait notamment de mettre en valeur « *les réussites des minorités et des différents genres* ». La puissante Association nationale pour la promotion des gens de couleur (NAACP) et l'Union américaine pour les libertés civiles multiplient les réunions et les apparitions en conseil municipal, craignant que « *cette mesure nuise aux programmes multiculturels et envoie un message négatif aux élèves issus de minorités* ». Le conseil scolaire s'est enfermé dans le mutisme, profitant de cette période pascale pour se faire oublier.

Si les élèves américains maintiennent un rang honorable en lecture (le 6^e selon le classement Pisa), leurs capacités en calcul se sont effondrées ces dernières années, les classant 26^e des pays de l'OCDE. La rentrée des classes devrait privilégier les fractions aux pronoms. ■

RASSEMBLEMENT

Des parents d'élèves de l'école publique manifestent à Leesburg contre l'enseignement de la théorie critique de la race, en juin 2021.

LE MOUVEMENT MAGA A REMPOTÉ UNE MANCHE, MAIS POURRAIT PERDRE LA SUIVANTE DÈS SEPTEMBRE



SOUVERAINETÉ
Ancien député,
Henri Guaino défend
une ligne gaulliste
et colbertiste.

Henri Guaino

“LES VICTIMES DE LA MONDIALISATION ONT PORTÉ TRUMP AU POUVOIR”

La guerre commerciale lancée par les États-Unis s’inscrit dans une évolution structurelle à l’échelle planétaire qui a commencé bien avant l’ère Trump

PROPOS RECUEILLIS PAR **AZILIZ LE CORRE**

Donald Trump est-il en train de détruire l’ordre économique international qui prévaut depuis 1945 et de liquider la « mondialisation heureuse » ?

Il faut tordre le cou à l’idée que nous serions en train de quitter un monde merveilleux pour aller vers des rivages inconnus où le pire nous attend. Le système économique mondial mis en place depuis les années 1980 n’a rien à voir avec celui qui a accompagné les Trente Glorieuses. Si l’effondrement des économies collectivistes a été une évolution positive, un néolibéralisme et un libre-échange sans limite ont accouché à partir de là d’un système de tous les excès dont les déséquilibres économiques et sociaux se révèlent intenable. Non, le monde de la financiarisation à outrance et des délocalisations massives n’est pas merveilleux, sauf pour ceux qui y ont beaucoup gagné mais qui ne sont pas précipités pour indemniser ceux qui y ont beaucoup perdu. Non, ce monde où le consommateur américain vit sur l’épargne du reste du monde n’est pas durable. Et que reste-t-il de l’idée de la mondialisation heureuse, qui ne l’a pas été, depuis qu’Obama et tous ses successeurs bloquent le fonctionnement de l’Organisation mondiale du commerce qui devait en être l’institution centrale ? Même si cette idée résiste d’autant plus violemment que les faits la condamnent. Avec le risque, dans cet affrontement violent, d’aller trop loin dans l’autre sens.

L’offensive de Donald Trump sur les droits de douane n’était-elle pas une aberration économique risquant de provoquer une grande dépression ?

Il faut bien distinguer le fond et la méthode, sous peine de passer à côté de l’essentiel et d’être vite rattrapé par celui-ci sans s’y être préparé. Il ne faut pas que la personnalité fantasque de Trump nous cache la forêt de l’économie mondiale et de la géopolitique. Cet épisode trum-

pieu, pour spectaculaire qu'il soit, s'inscrit dans une évolution structurelle à l'échelle planétaire qui a commencé bien avant, quand s'est imposée l'évidence que la mondialisation heureuse n'était pas du tout heureuse pour un nombre croissant de gens, en particulier dans les sociétés développées qui commençaient à craquer de toutes parts. Ce sont les victimes de la mondialisation malheureuse qui ont porté Trump au pouvoir. Le balancier qui, dans l'histoire, va périodiquement du protectionnisme au libre-échange et du libre-échange au protectionnisme répond aujourd'hui au besoin irrépressible de protection et de sécurité des sociétés qui se désagrègent. Au-delà de ses propres excès qu'il imprime aux événements, Trump est l'agent d'une histoire qui se continuera après lui et qui est celle d'une fracturation du monde, sur fond de la fin de cinq siècles d'occidentalisation sur lesquels beaucoup de pays et de civilisations veulent prendre leur revanche.

L'annonce d'une pause de 90 jours pour les droits de douane américains n'annonce-t-elle pas un renoncement à changer l'ordre économique mondial tant le risque de chaos est apparu grand ?

C'est la brutalité des décisions qui est en cause : on ne réorganise pas toutes les chaînes de production mondiales en quelques semaines ou en quelques mois. Cela ne rend pas moins nécessaire de relocaliser des activités productives dans des pays qui ont payé un lourd tribut aux délocalisations, aux États-Unis comme en Europe. Ce n'est pas seulement un problème d'équilibre économique mais aussi un problème de sécurité nationale dans un monde plus dangereux et un problème d'équilibre social. La pause n'est pas la fin de l'histoire.

Emmanuel Macron a déclaré qu'il fallait apporter une réponse européenne « unifiée, forte

et résolue ». Pour faire face à l'augmentation des droits de douane par le président américain, l'Union européenne doit-elle s'inspirer de la ligne de fermeté de Pékin ?

Heureusement que la pause a calmé les esprits échauffés ! Rien ne serait pire qu'une riposte qui nous entraînerait dans la surenchère de la guerre commerciale et à nous infliger à nous-mêmes des dégâts irréparables. N'avons-nous pas assez fait de mal à nos économies avec les trains de sanctions répétés contre la Russie dont l'Europe est la principale victime ? Le mieux à faire est de laisser le coût des droits de douane américains au consommateur américain et de nous concentrer sur tout ce que nous devons faire pour accompagner l'économie et la société dans le changement qui est en cours, car comme tout changement, celui-ci fera à son tour des perdants qu'il faudra aider. Mais nous devons aussi regarder plus loin pour reconstruire notre système productif dévasté par le démantèlement, orchestré par nous-mêmes, de tous nos instruments de politique économique, par des règles de concurrence suicidaires, par un retard considérable d'investissement, par une structure de nos prélèvements qui décourage la production. Il nous faut sortir de l'impasse d'une logique économique qui repose uniquement sur la baisse des prix pour soutenir le pouvoir d'achat des consomma-

teurs en détruisant leurs emplois. Il faut que nous nous en donnions les moyens au lieu de nous laisser aller à des surenchères tarifaires ou à une fuite en avant dans les pires travers de la construction européenne qui feraient davantage encore de nous les proies faciles de tous les prédateurs économiques du monde.

Mais la réponse ne doit-elle pas être surtout européenne ?

En partie, mais tout voir à travers le prisme de l'intégration européenne serait une erreur fatale. L'Europe ne sera forte que de la capacité de chaque pays à tirer le meilleur parti de ses atouts, de ses ressources, de ses savoir-faire. La France ne doit pas dissoudre son avantage concurrentiel en matière d'industrie de défense dans un marché unique de la défense, ni sacrifier son agriculture à d'autres intérêts. Mais il y a de quoi être inquiet sur notre capacité à sortir d'une façon de penser qui nous a conduits, même quand nous n'y étions pas obligés, à acheter les fusils de nos soldats en Allemagne et leurs uniformes à Madagascar.

N'est-ce pas le moment de rouvrir les négociations autour de l'accord Mercosur, par exemple ?

C'est ce que l'on va essayer de nous faire croire. ■

“BEAUCOUP DE PAYS ET DE CIVILISATIONS VEULENT PRENDRE LEUR REVANCHE APRÈS CINQ SIÈCLES D'OCCIDENTALISATION”

BRAIN LIGHT/LAMY/BACA



Industrie

CES PROJETS SABOTÉS PAR L'ÉCOLOGIE POLITIQUE

De Safran à Amazon, en passant par des centres commerciaux ou des infrastructures de transport, de nombreux projets économiques ont été bloqués sous l'influence d'élus écologistes. Coût pour la France : des milliards et des milliers d'emplois perdus

PAR JULES TORRES

ACCUEIL GLACIAL

Safran a annoncé qu'il ne construira plus d'usines dans des villes tenues par des écologistes.

C'est un refrain désormais bien connu dans les couloirs des mairies, des préfectures et des conseils régionaux : « *Il y avait un projet. Et puis les Verts sont arrivés.* » Une petite musique qui résonne désormais jusqu'aux sommets de l'industrie. Dernier exemple en date : Olivier Andriès, directeur général de Safran, a lâché une bombe à l'Assemblée nationale en déclarant qu'il ne voulait plus investir dans les villes dirigées par des écologistes. En cause, l'accueil glacial – voire franchement hostile – reçu par le groupe lors de l'ouverture d'une fonderie à Rennes. « *Si c'est pour se faire accueillir par des tomates, ce n'est pas la peine, je ne le ferai pas* »,

a-t-il lancé. Avant de conclure, sans détour : « *Je bannirai une offre faite par une ville détenue par une majorité écologiste.* »

Ce coup de semonce, rare dans la bouche d'un grand patron français, illustre un malaise plus profond : celui d'une écologie politique devenue un facteur de blocage. Fini le temps des grands projets comme totems politiques ; désormais, chaque mètre carré de béton est suspect, chaque investissement privé un possible cheval de Troie capitaliste. Résultat : des projets industriels ou d'infrastructures sont stoppés net. Motifs invoqués : protection de la biodiversité, lutte contre l'artifi-

cialisation des sols, réduction des émissions de CO₂. Bilan : des centaines de millions engloutis, des milliers d'emplois partis en fumée.

LE CAS D'ÉCOLE : NOTRE-DAME-DES-LANDES

Difficile de ne pas commencer par lui. L'aéroport de Notre-Dame-des-Landes, imaginé dans les années 1970 pour désengorger celui de Nantes Atlantique, devait générer plus de 3 000 emplois directs. Montant estimé du projet : 580 millions d'euros. Après des décennies de rapports publics, de commissions et de recours, le gouvernement finit par jeter l'éponge en 2018. Une victoire éclatante pour les élus EELV et leurs alliés. Coût pour les finances publiques : 300 millions d'euros partis en fumée. Ce renoncement a fait jurisprudence : il a offert une méthode, un espoir et un précédent à toutes les oppositions vertes du pays.

L'un des secteurs les plus marqués par ce virage est sans doute celui des transports. À Toulouse, la troisième ligne de métro (TAE), pensée pour désengorger une métropole saturée, avance à pas lents. Coût : 3 milliards d'euros. Retards en série, inflations budgétaires, divergences sur le

L'ADDITION VERTE

PROJET	EMPLOIS ESTIMÉS PERDUS	COÛT/INVESTISSEMENT PERDU
Aéroport de Notre-Dame-des-Landes	3 000	580 millions d'euros
Centre commercial Val Tolosa - Toulouse	2 000	350 millions d'euros
Entrepôt Amazon – Montbert	1 500	120 millions d'euros
Entrepôt Amazon – Fos-sur-Mer	1 000	80 millions d'euros
Surf park – Saint-Père-en-Retz	200	35 millions d'euros
Jardins de l'Ars – Bordeaux	Plusieurs centaines	12,6 millions d'euros



REMY GABALDA/MAX PPP

tracé : les élus écologistes, qui privilégient tramways et RER métropolitains, pèsent lourd dans la balance. Pendant ce temps, les emplois du chantier restent théoriques. Même scénario sur les routes. À Annecy, un projet d'élargissement de la RD 1508 est arrêté net. À Strasbourg, le Grand contournement ouest a bien été construit, mais au prix d'un bras de fer juridique et politique long de plusieurs années.

Et comment ne pas évoquer l'A69, cette autoroute entre Toulouse et Castres qui cristallise aujourd'hui l'opposition écologiste ? Jugé destructeur d'écosystèmes, bruyant, inutile face à une ligne ferroviaire existante, ce tronçon a suscité manifestations, actions militantes et recours en cascade. Pourtant, 3 500 emplois étaient annoncés pour la seule phase de chantier, et le coût dépasse déjà le milliard d'euros. Là encore, derrière les ralentissements, des élus convaincus qu'il faut rompre avec la logique du « tout-voiture ».

D'autres projets d'envergure ont connu le même sort. À Plaisance-du-Touch, près de Toulouse, le centre commercial Val Tolosa, 65 000 m², 150 boutiques, 2 000 emplois à la clé, devait devenir un pôle économique

régional. Coût total : 350 millions d'euros. Mais l'opposition écologiste locale, épaulée par des collectifs citoyens, l'a méthodiquement torpillé. Trop bétonné, trop énergivore, trop « XX^e siècle ». En 2021, le permis de construire est alors annulé définitivement.

UNE ÉCOLOGIE DU BLOCAGE ?

Amazon aussi a vite compris la musique. Fos-sur-Mer, Petit-Couronne, Montbert : à chaque fois, la firme de Seattle promettait des centaines d'emplois, des investissements massifs et un effet d'entraînement pour les territoires. Mais les projets se sont heurtés à la même mécanique : élus verts hostiles et recours en pagaille. Résultat : permis de construire refusés, chantiers annulés. À Montbert, ce sont 120 millions d'euros qui se sont évaporés. À Grigny, en Essonne, un parc d'activités mixte prévoyait 800 emplois. Il est aujourd'hui gelé. Même logique à Bordeaux où Pierre Hurmic a enterré les jardins de l'Ars, un projet immobilier mêlant bureaux et logements. À Lyon, plusieurs ZAC sont gelées. À Paris, la tour Triangle sort enfin de terre, après une décennie de blocages.

Et l'industrie du loisir n'est pas mieux lotie. À Saint-Père-en-Retz, en Loire-Atlantique, un projet de surf park avec vague artificielle faisait miroiter 200 emplois et une manne touristique. Mais l'argument écologique l'a emporté : une vague trop éloignée de l'océan, une consommation d'eau jugée excessive, un site trop artificialisé. La majorité écologiste nantaise a sifflé la fin de la partie. Montant du projet : 35 millions d'euros. Aujourd'hui, seuls quelques panneaux résistent encore au vent.

Chaque décision s'appuie sur une logique : moins d'artificialisation, plus de végétalisation. Changer de modèle, soit. Mais faut-il pour autant saccager ce qui fait encore tenir debout l'économie de ce pays ? À force de brandir l'écologie comme un étendard moral, certains élus en ont fait une véritable tartufferie, où la vertu proclamée masque une réalité brutale : des entreprises découragées, des investissements anéantis, des emplois sacrifiés. Sous couvert de « transition », on sabote. Sous prétexte de « résilience », on renonce. L'écologie politique, dans sa version actuelle, ne construit rien : elle interdit, elle bloque puis elle condamne. ■

A69 Depuis des décennies, le projet d'autoroute Castres-Toulouse est contesté par des activistes. Comme ici, en février dernier.



Antisémitisme

UNE JUSTICE À PLUSIEURS VITESSES ?

Depuis le 7 octobre 2023, les actes antisémites explosent en France. Si certaines affaires judiciaires avancent vite, celles impliquant des élus LFI peinent à aboutir. L'Organisation juive européenne dénonce un traitement différencié

PAR HÉLÈNE ROUÉ

**PROPOS
POLÉMIQUES**
Des plaintes ont été déposées contre les députés Thomas Portes, David Guiraud, Mathilde Panot, Ersilia Soudais et Rima Hassan (g. à dr.).

C'est en cours. Voilà la réponse, invariable, que l'Organisation juive européenne (OJE) dit recevoir du parquet de Paris depuis plusieurs mois. Pour Muriel Ouaknine-Melki, avocate et présidente de cette association fondée en 2014, la formule commence à avoir un goût amer. Depuis la tuerie perpétrée par le Hamas en Israël, l'OJE est devenue l'un des acteurs judiciaires les plus actifs dans la lutte contre l'antisémitisme en France. Une cinquantaine d'avocats bénévoles multiplient les plaintes, les audiences et les signalements. Mais à force de constater la lenteur de certaines procédures, l'association s'interroge. Et pose une question

simple : la justice est-elle aussi prompte à agir lorsqu'il s'agit de personnalités politiques, notamment issues de La France insoumise ?

UN PHÉNOMÈNE D'UNE AMPLÉUR INÉDITE

Les chiffres sont sans appel. Le ministère de l'Intérieur a recensé une hausse de 192 % des faits antisémites au premier semestre 2024 par rapport à l'année précédente. Tags, insultes, agressions, menaces en ligne : le phénomène prend une ampleur inédite, souvent sous-estimée. L'OJE, qui se revendique « apolitique », s'est donc lancée dans une offensive judiciaire tous azimuts. « Nous sommes sur tous les fronts, assure Me Ouaknine-Melki.

Dès que nous constatons une infraction manifeste, nous saisissons les juridictions. » La chronologie parle d'elle-même : le 9 octobre 2023, soit deux jours après les attaques du Hamas, des premières plaintes étaient déposées auprès du parquet de Paris. Dans les mois qui suivent, l'association attaque un humoriste, un footballeur, un syndicaliste, et plusieurs responsables politiques.

Certains dossiers aboutissent très rapidement. Le cas du footballeur niçois Youcef Atal est emblématique. Pour avoir relayé sur Instagram une vidéo appelant à « un jour noir pour les juifs », il est poursuivi pour « provocation à la haine raciale ». Verdict : huit mois de prison avec sursis. Même sévé-

rité pour Jean-Paul D., cadre de la CGT du Nord, condamné à un an de prison avec sursis pour une phrase jugée ambiguë dans un tract daté du 10 octobre 2023 : « *Les horreurs de l'occupation illégale se sont accumulées. Depuis samedi, elles reçoivent les réponses qu'elles ont provoquées.* »

L'humoriste Guillaume Meurice avait comparé Benjamin Netanyahu à « *un nazi sans prépuce* » dans une chronique sur France Inter. Les plaintes ont été classées sans suite par le parquet de Nanterre en quelques semaines. Un choix discutable pour l'OJE, mais qui tranche, selon elle, avec le traitement réservé à d'autres dossiers. « *Dans ces affaires, la justice a agi avec célérité, et nous le saluons, observe Me Ouaknine-Melki. Mais pourquoi, lorsqu'il s'agit de députés, les procédures s'éternisent pendant des mois, voire des années ? Les prises de parole publiques de certains élus de La France insoumise ont largement contribué à l'explosion des actes antisémites depuis le 7-October.* »

L'OJE SAISIT LA JUSTICE

L'OJE s'est donc intéressée de près aux prises de parole de plusieurs figures de La France insoumise. Mathilde Panot, présidente du groupe à l'Assemblée, a fait l'objet d'une plainte pour apologie du terrorisme. Même chose pour l'eurodéputée Rima Hassan, qui a multiplié les déclarations polémiques. En juillet 2024, le député Thomas Portes déclare que « *la délégation israélienne n'est pas la bienvenue à Paris* » à l'approche des Jeux olympiques. L'OJE saisit aussitôt la justice. Sans grand succès. La plainte contre Mathilde Panot ? Classée sans suite au bout d'un an. Celle visant Rima Hassan ? Toujours en cours, même si elle a été auditionnée mi-avril. Thomas Portes ? Même réponse : les inves-

tigations se poursuivent. « *Pourquoi un tel décalage ? s'interroge Muriel Ouaknine-Melki. Le droit est le même pour tous, non ? Pourquoi le statut d'élu devrait-il ralentir la machine judiciaire ?* »

Selon elle, cette lenteur entretient un double effet pervers : elle mine la confiance dans les institutions, et elle alimente une forme de soupçon. « *L'absence de communication du parquet sur ces dossiers sensibles laisse le champ libre aux fantasmes. C'est dangereux.* »

D'autant que les élus visés ne restent pas sans réaction. Rima Hassan, notamment, a publiquement riposté. Le 22 avril, elle écrivait sur X : « *Association_OJE, on n'en restera pas à l'absence de poursuites me concernant. Je ne connais pas la capitulation. Je vais vous traîner devant la justice comme on ne vous a jamais traînés, vous et vos complices.* » Une menace à peine voilée. L'avocate Muriel Ouaknine-Melki affirme par ailleurs recevoir régu-

lièrement des messages de menaces ou d'intimidation. Face à ce climat délétère, certaines voix s'élèvent. L'avocat Gilles-William Goldnadel, président de l'association Avocats

sans frontières, partage le constat. Il va plus loin : « *Il y a une réelle frilosité du monde judiciaire à s'attaquer à une certaine gauche, même quand les propos franchissent clairement les lignes rouges. C'est un*

biais sociologique et idéologique. » Son association a déposé plainte contre Rima Hassan, David Guiraud et Ersilia Soudais pour « *intelligence avec des organisations terroristes* ». Pour l'instant, aucune suite.

Du côté du parquet de Paris, le silence est pesant. Sollicité à plusieurs reprises, il a simplement indiqué au JDD qu'il prendrait la parole « *dans les plus brefs délais* ». Une réponse qui résonne étrangement avec celle faite à l'OJE depuis des mois : « *L'enquête est en cours.* » Pendant ce temps, les actes antisémites continuent de grimper. ■

“POURQUOI LE STATUT D'ÉLU DEVRAIT-IL RALENTIR LA MACHINE JUDICIAIRE ?”

HÉMICYCLE

Depuis le 7-October, le groupe. La France insoumise fait régner un climat délétère dans les rangs de l'Assemblée.

OLIVIER JUSZCZAK/SIPA



Tribune

L'ÉCOLE A CÉDÉ AUX DEALERS LE TERRITOIRE DES ENFANTS

Les dealers ne se cachent plus. À Saint-Ouen, une école maternelle a fermé ses portes à cause du trafic de drogue. Sophie Audugé, directrice de SOS Éducation, s'interroge : jusqu'à quand allons-nous tolérer cette inversion des valeurs ?

PAR SOPHIE AUDUGÉ

En matière de renoncement scolaire, nous pensions avoir touché le fond. Mais il y a quelques jours, nous avons atteint l'abîme. Aux livres, ils ont préféré les doses. L'École a cédé aux dealers le territoire des enfants – le refuge de l'instruction. Quelles ont été les réactions ? Des mots, toujours des mots, rien que des mots. Madame Borne condamne « avec la plus grande fermeté » et affirme que « l'École ne reculera pas ». Mais qu'on la prévienne : l'École a déjà reculé – ce sont les élèves qui s'en vont et les dealers qui restent. L'École n'est pas qu'un bâti. Elle est un symbole, un phare dans la nuit. C'est l'asile inviolable du savoir, et il est dédié

ASSURER LA SÉCURITÉ

Les parents d'élèves ont décidé de délocaliser l'école située au cœur d'un point de deal.



DR

aux enfants. Les vices et les querelles des hommes ne doivent pas y entrer. En cédant une fois de plus, l'École du renoncement franchit un point de non-retour.

Bien sûr, depuis cinquante ans, à gauche comme à droite, des politiciens sans scrupules ont sacrifié l'École. Ils ont abandonné la mission première de transmission du savoir. C'est le premier et le pire des renoncements – celui qui abandonne l'enfant à sa condition de naissance. Des millions d'élèves quittent l'École sans savoir parfaitement lire, écrire, compter ni raisonner. Et pourtant, 90 % d'entre eux auront le bac – un bac dévalué, donné à une majorité de futurs adultes incapables d'élaborer une pensée structurée, incapables de penser par eux-mêmes, incapables de bâtir l'avenir sur des connaissances solides – notamment scientifiques.

Ils ont sacrifié l'exigence académique des professeurs. Ils les ont déclassés socialement. Ils les ont arrachés au piédestal de la connaissance qu'ils se sont acharnés à briser pierre par pierre – reculant à élever les ignorants, ils ont rabaissé ceux qui savent.

Au nom d'un égalitarisme dévoyé, les professeurs ont perdu l'autorité du savoir – la seule qui soit incontestable. Pour bien montrer que professeurs et élèves sont désormais au même niveau, ils ont retiré l'estrade.

Mais aussi, et c'est peut-être le pire de tous les renoncements, ils ont moqué le goût de l'effort. Ils ont banni le principe du mérite individuel. Ce principe fondateur de l'École de Jules Ferry et de Jean Jaurès. Celui qui permettait aux enfants des milieux les plus modestes de s'élever socialement par le savoir. Je veux dire par là : non par le mariage, non par la religion, non par opportunisme mais par l'étude, par le travail, par l'intelligence. Pour parachever ce désastre, ils ont ouvert grand les portes aux idéologues et aux fanatiques. Ils leur ont donné les clés du sanctuaire du savoir dédié aux enfants. Aujourd'hui, ce sont eux qui guident les politiques éducatives par soumission ou par conviction. À tous les niveaux : du ministère à la salle de classe. Ils ont fait de l'École ce que Hannah Arendt analysait et dénonçait dans son livre *La Crise de*



ANTHONY LIEURES/LE PARISIEN/MAXPPP



ANTHONY LIEURES/LE PARISIEN/MAXPPP

l'éducation : un simple organe de la société politique. Dans sa critique de cette évolution funeste, Arendt explique que c'est un contresens.

L'École n'a pas à introduire l'enfant dans un conflit politique. Quand elle le fait, si elle le fait, elle l'expose à des divisions pour lesquelles il n'est pas encore prêt. Pour Arendt, là réside l'erreur majeure : prendre l'enfant pour un adulte. Alors qu'il est un être en développement auquel il convient de transmettre le monde tel qu'il a été et tel qu'il est. Sans parti pris militant. Ces décennies de renoncement ont disqualifié l'École française. Elles ont disloqué les liens qui structurent les relations entre l'École, les élèves et les parents. Aujourd'hui, l'École française est une institution vidée de son sens. En état de déliquescence avancé. Engluée dans une inertie bureaucratique et politicienne que tentent de masquer des réformes cosmétiques s'évaporant avant même d'avoir touché le réel.

Alors oui, quand on sacrifie l'espace des élèves aux dealers, quand la République – comme ils disent encore – n'est même plus capable de garantir à l'enfant un

DROGUE

Une école maternelle à Saint-Ouen (Seine-Saint-Denis) servait de base arrière aux dealers présents dans la cité.

droit aussi simple et essentiel que d'aller à l'école en paix, ce n'est pas un simple recul, c'est une capitulation.

L'ÉCOLE EN DANGER

La ministre de l'Éducation nationale a considéré qu'elle avait mieux à faire que de tenir tête aux dealers et de montrer à tous que l'École de la « République » est une forteresse bien gardée. Sa priorité était ailleurs. Annoncer le grand plan de l'Éducation nationale contre l'endométriose en grande pompe avec le Premier ministre François Bayrou. Les Français ont de quoi être fiers. Dès le CM2, vos enfants qui ne savent pas lire seront incollables sur cette maladie féminine.

C'est le triomphe du renoncement. Le règne du tout-accepté, du tout-au-même-niveau. Un monde où rien ne s'élève. Où tout se nivelle. Où l'on ne défend plus rien, pas même les enfants des dealers qui squattent leur cour d'école. Il faudra un courage politique immense pour redonner à notre École l'esprit français, cet esprit cher à Jean Jaurès qui a fait de l'École française un modèle d'exigence et d'élevation sociale copié dans le monde entier. Une École française capable de transmettre avec fierté la place singulière qui a été la sienne, et dont il appartient aux générations futures d'écrire la suite.

Cet esprit français, si parfaitement retranscrit dans les mots de Jean Jaurès adressés aux instituteurs, en 1888 : « *Vous tenez en vos mains l'intelligence et l'âme des enfants ; vous êtes responsables de la patrie. Les enfants qui vous sont confiés n'auront pas seulement à écrire, à lire, à faire une addition et une multiplication. Ils sont français et ils doivent connaître la France, sa géographie et son histoire : son corps et son âme. Il faut qu'ils sachent quel est le principe de notre grandeur : la fermeté unie à la tendresse.* » Il faut « *tout d'abord que vous appreniez aux enfants à lire avec une facilité absolue, de telle sorte qu'ils ne puissent plus l'oublier de la vie, et que dans n'importe quel livre leur œil ne s'arrête à aucun obstacle. Savoir lire vraiment sans hésitation, c'est la clef de tout. Sachant bien lire, l'écolier, qui est très curieux, aurait bien vite, avec sept ou huit livres choisis, une idée très haute de l'histoire de l'espèce humaine, de la structure du monde, de l'histoire propre de la terre dans le monde, du rôle propre de la France dans l'humanité.* » Tout est dit. L'essence et la finalité de l'École de France sont dans ces quelques phrases. Le reste est pur bavardage.

La question maintenant est de savoir qui aura la lucidité de réparer ce qu'ils ont détruit par ignorance et calcul politique. ■

DEPUIS CINQUANTE ANS, À GAUCHE COMME À DROITE, DES POLITICIENS SANS SCRUPULES ONT SACRIFIÉ L'ÉCOLE

Édouard
TÉTREAU

ANTHONY QUITTOT

Contre-proposition #10

À QUOI SERVENT MES IMPÔTS ?

La question est d'actualité : où vont les 1 218 milliards d'euros que l'État prélève chaque année dans nos poches à travers impôts, taxes et cotisations en tous genres ?

FINANCE
Conseiller de dirigeants d'entreprise et essayiste, Édouard Tétreau est éditorialiste sur Europe 1 et CNews.

Depuis le 10 avril, une minorité de Français « privilégiés » (18,2 millions, soit 45 % des foyers fiscaux) sont invités à calculer puis s'acquitter de leur impôt sur le revenu. Pour répondre à cette question philosophique et concrète, Bercy a construit un site particulièrement bien fait, et très pédagogique, dont on fera ici, une fois n'est pas coutume, la publicité : economie.gouv.fr/aqsmi

On y découvre, avec des mots simples, concrets et un vrai effort de transparence, des choses que nous avons pu oublier. Ainsi, sur 1 000 euros d'impôts, les premiers bénéficiaires de nos largesses sont, de très, très, très loin, nos seniors : 253 euros rien que pour eux. Dix-sept millions de retraités peuvent

dire merci à 30 millions de cotisants très actifs, contribuant du quart de leurs impôts pour eux seuls. Viennent ensuite les malades, c'est-à-dire nous tous, à un moment de notre vie, ainsi que nos parents, nos enfants. La santé est hors de prix pour la collectivité nationale, mais gratuite pour tous, alors on en profite : 201 euros sur 1 000. Et tant pis pour les abus : les arrêts maladie ont explosé en France depuis le Covid, passant de 6 à plus de 10 milliards d'euros d'indemnités annuelles.

Le reste des prestations sociales (famille 40 euros, chômage 29 euros, autres solidarités 25 euros, logement 13 euros) représente environ la moitié (107 euros) des dépenses de santé. S'y mélangent pêle-mêle des investissements légitimes pour rendre moins dure la vie de millions de nos compatriotes les plus blessés par la vie, pour lesquels un toit, un travail digne sont un espoir pour lequel se battre, et une grasse pension de retraite, une chimère. À côté de ces investissements légitimes, des abus qui sont la honte de notre pays

et de leurs bénéficiaires : les cumuls au RSA et autres prestations sociales, souvent à côté d'un travail au noir, ou pour financer une vie de paresse et d'inutilité sociale.

SÉPARER LE BON GRAIN DE L'IVRAIE

Mais, depuis quarante-quatre ans, personne ne cherche à démêler les investissements légitimes de ces dépenses ignobles, le bon grain de l'ivraie, alors on charge la barque, les déficits la trouent de toutes parts, et tant pis pour ceux qui viendront après nous. Mais le temps de la traversée, ceux qui rament, triment et travaillent ne supportent plus de contempler ceux qui abusent du système, et leur ressemblent de moins en moins. Quand le compatriote se fait passer clandestin – et il ne s'agit pas d'une question de couleur de peau ou de cultures allogènes –, peut-il encore y avoir un contrat social ? Contrat qui s'exprime très concrètement par le consentement à l'impôt ou non.

En dehors du podium (retraites, maladie, solidarités), les autres

DEPUIS 1980, LES POLITIQUES
DE TOUS BORDS ONT TELLEMENT
MAL GÉRÉ NOTRE ARGENT

usages de nos impôts sont connus, mais leur hiérarchie réserve quelques surprises. En quatrième position, le monstre bureaucratique de l'Éducation nationale engloutit 88 euros pour financer une École et des universités gratuites, mais aussi 6,7 milliards d'euros de dépenses de personnel non enseignant, en hausse de 2,4 milliards d'euros en cinq ans, quand le nombre d'élèves baisse.

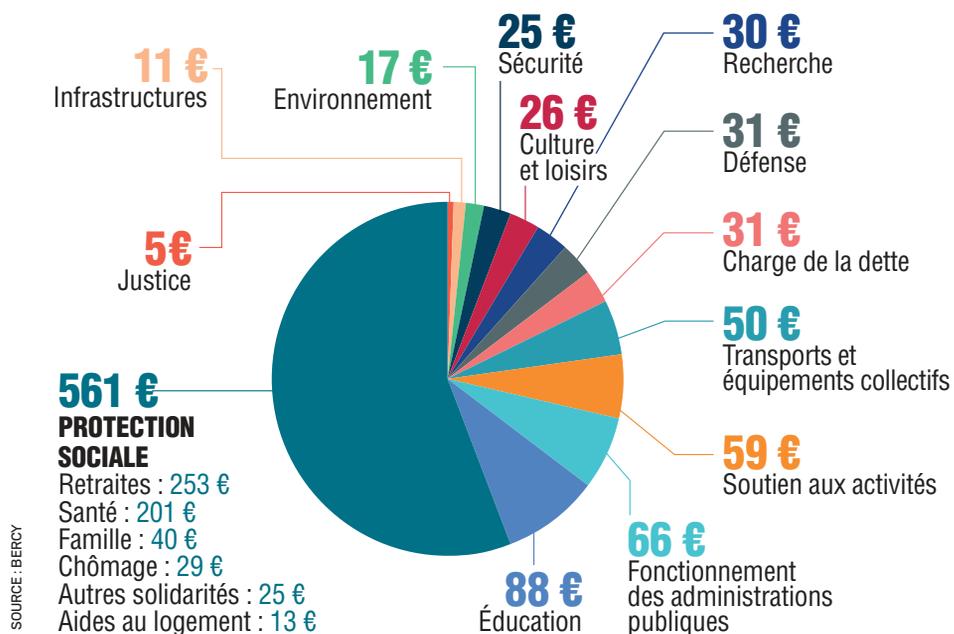
LA PROPOSITION WARREN BUFFETT

Viennent ensuite les dépenses de fonctionnement des administrations (66 euros), qui font quasi jeu égal avec le soutien aux entreprises, et les transports et équipements collectifs. Mais ce qui choque le plus – pas autant que nos monstrueuses dépenses sociales, mais tout de même –, c'est ce que nous reléguons tout en bas de nos priorités budgétaires. À savoir, dans les temps dangereux qui sont les nôtres, à l'intérieur comme à l'extérieur de nos frontières : notre défense (31 euros), notre sécurité (25 euros), nos infrastructures (11 euros) et la justice (5 euros, prisons incluses). Et là, on ne comprend plus, on n'accepte plus les abus précédemment cités et ceux qui se cachent derrière les budgets très roboratifs de la culture et des loisirs (26 euros, audiovisuel public inclus), notamment.

Alors, quelle contre-proposition cette semaine pour mettre fin au tonneau des Danaïdes, rétablir un vrai consentement à l'impôt, de plus en plus ténu, et fortifier notre contrat social vers les vraies priorités régaliennes ?

Appelons-la la proposition Warren Buffett, du nom du légendaire investisseur américain. À 94 ans, le mois dernier, on lui demandait la solution pour régler le problème du déficit public américain, proportionnellement aussi monstrueux que le nôtre. Réponse : « C'est très simple : vous passez une loi pour dire que, chaque fois que le déficit dépasse 3 % du PIB, tous les parlementaires en fonction cette année-là deviennent

QUE FINANCENT 1 000 € D'IMPÔTS ?



inéligibles. » Ce qui a l'air d'une plaisanterie est très sérieux : on ne demande pas à nos élus de faire de beaux discours, de belles images ou de beaux tweets. On leur demande de gérer sérieusement et efficacement les ressources privées que nous leur confions, en vue de faire nation. Sinon, les Français s'organiseront pour les placer toujours ailleurs, économie souterraine ou à l'étranger. Or, depuis quarante-quatre ans, les politiques de tous bords ont tellement mal géré notre argent et nos priorités que le service de la dette (qui illustre le coût de leur mauvaise gestion, de leurs dérapages successifs hors de contrôle) dépasse désormais (51 milliards d'euros) le budget de la défense, de la sécurité intérieure, de la recherche, ou celui des infrastructures et de la justice réunies. C'est le chiffre de notre honte collective.

La contre-proposition est la suivante : le prochain exécutif passera une loi, ou une réforme constitutionnelle, sur la règle d'or pour interdire toute forme de hausse d'impôts en

France, sur les particuliers comme les entreprises et les organisations – nous sommes déjà la lanterne rouge du monde développé sur ce critère, rendre effectivement inéligibles tous les parlementaires qui, à compter de l'actuelle législature, auront fait voter, ou laissé exécuter, un budget en déficit de plus de 3 % du PIB.

DÉGONFLER LA BAUDRUCHE

Ce dispositif forcera nos élus à être responsables au-delà des mots : le discours de la semaine dernière sur les déficits était très bien, mais ce n'étaient que des mots. Faire des économies ou trouver des ressources (suppression des 35 heures, âge de la retraite, retraite par capitalisation) pour dégonfler la baudruche désormais intolérable de nos dépenses de protection sociale. S'il n'est pas obligatoire de travailler comme Warren Buffet jusqu'à l'âge de 94 ans, il n'est plus acceptable de se laisser aller à dépenser au-delà de ce que nous gagnons, pour finir à l'hospice des grandes nations. Nous sommes la France, pas un Ehpad en devenir. ■



VOS IDÉES DE CONTRE-PROPOSITIONS PEUVENT ÊTRE ENVOYÉES À L'ADRESSE SUIVANTE :
contrepropositions@lagarderenews.com

Audimat

RIEN N'ARRÊTE EUROPE 1

La station, qui fête ses 70 ans cette année, ne pouvait rêver d'un plus bel anniversaire. Forte d'une progression d'audience stratosphérique, elle continue sa spectaculaire remontée amorcée il y a moins de deux ans. Décryptage

PAR FLORIAN ANSELME



DIRECTION
Constance Benqué, présidente de Lagardère Radio.

La remontada se poursuit... et l'envol est spectaculaire ! Selon le communiqué publié cette semaine par Médiamétrie, la radio vient d'enregistrer une septième vague d'audiences positives. Une progression constante, donc, engagée depuis septembre 2023, caractérisée par un gain de plus de 700 000 auditeurs sur deux ans. Entre janvier et mars, la radio a séduit quotidiennement près de 2,7 millions d'auditeurs. Et, marqueur de l'embellie, avec une part d'audience de 5,1 %, la station détenue par le groupe de Vincent Bolloré devance désormais Franceinfo (4,7 %) et Ici (ex-France Bleu). Soit la plus forte progression du marché. « Surtout, avec 122 minutes, nous avons la meilleure durée d'écoute depuis onze ans », se félicite Constance Benqué, présidente de Lagardère Radio, la maison mère d'Europe 1. Un chiffre qui atteste qu'un même auditeur a désormais plusieurs points d'ancrage sur la grille – le signe d'une



DAMIAN NOSZKOWICZ

radio en (très) bonne santé – et qui est hautement symbolique puisqu'il rattrape (enfin) celui de 2014, l'année où la station commençait sa lente (mais constante) dégringolade, jusqu'à sembler presque moribonde. Mais le come-back est aujourd'hui incontestable.

Les clés du renouveau ? « Une liberté de ton qui distingue Europe 1 des autres stations, et surtout la constance et la lisibilité de la grille. Cela fait trois ans qu'elle est portée par les mêmes incarnants, ce qui est essentiel pour nos auditeurs », souligne la présidente. Des têtes

d'affiche qui ont toutes contribué à donner un véritable coup de projecteur sur l'immense travail de reconquête amorcé ces dernières années. À l'image de la matinale de Dimitri Pavlenko, qui est aujourd'hui écoutée par 1,2 million d'auditeurs, soit 120 000 fidèles de plus en un an, affichant une part d'audience qui culmine à 5,4 %. Continuant ainsi de creuser l'écart avec la concurrence, notamment la matinale de RMC. « Au cœur de cette tranche, plusieurs rendez-vous sont clairement devenus incontournables. Portés par plusieurs personnalités qui se succèdent, tels Olivier de Lagarde et sa revue de presse, Vincent Hervouët, qui scrute l'actualité internationale, les éditos de Catherine Nay, Philippe Val ou encore Alexis Brézet et Vincent Trémolet de Villers », détaille Constance Benqué. Avec en point d'orgue, « La Grande Interview » politique menée par Sonia Mabrouk chaque matin à 8 h 10. « L'objectif de cet entretien est de conjuguer une analyse de l'histoire qui s'écrit sous nos yeux autant qu'une projection sur ce qui nous attend. Le tout en quinze minutes, ce qui est un temps très contraint. Au fil du temps, je pense être parvenue à devenir pugnace, tout en étant

LES CLÉS DU RENOUVEAU ?

“UNE LIBERTÉ DE TON, LA CONSTANCE ET LA LISIBILITÉ DE LA GRILLE”



PIERRE-OLIVIER/CAPA PICTURES/EUROPE 1

TÊTES D’AFFICHE

Pascal Praud, Sonia Mabrouk et Dimitri Pavlenko symbolisent la réussite de la station.

respectueuse », confie la journaliste. Un exercice d’équilibriste qui séduit clairement : avec 700 000 auditeurs, il s’agit là du quart d’heure le plus fort de la grille.

L’ÉCOUTE NUMÉRIQUE EN FORTE HAUSSE

C’est aussi le résultat d’une association vertueuse entre CNews et Europe 1, puisque ce rendez-vous, à l’image de quelques autres, est codiffusé sur les deux antennes. Citons en ce sens « Punchline », l’émission incontournable de Laurence Ferrari, entre 18 et 19 heures, qui est passée de 3,3 % de part de marché à 5,2 % en un an. Un bond considérable, qui se retrouve à chaque étage de la grille. Véritable locomotive de la station, Pascal Praud est en hausse de 43 % avec son « Heure des pros », de 23 % avec sa tranche entre 11 et 13 heures (« Pascal Praud et vous »), « Culture Médias », emmenée par Thomas Isle et Anissa Haddadi, de plus de 42 %, et le 13 heures de Céline Géraud de plus de 51 %. Quant à Cyril Hanouna, autre booster XXL d’audiences, qui présente tous les jours l’émission « On marche sur la tête », il a tout simplement triplé



WLAD SIMITCH

l’audience de sa case (16-18 heures) ! Vertigineux. « Je tiens à lui rendre hommage, car il a beaucoup contribué au redressement d’Europe 1 », glisse Constance Benqué.

Et les autres facteurs de satisfaction sont légion. D’abord les performances sur la cible commerciale. De 2,4 % de part de marché il y a un an, elles pointent désormais à 4 %. « Un point essentiel, puisque c’est sur cette base que s’établissent les tarifs publicitaires, explique Constance Benqué. Et nous sommes là à notre meilleur niveau depuis huit ans. » Ensuite, au cœur de la dynamique

de la station, l’écoute numérique affiche également des scores en forte hausse. Ne serait-ce que sur le mois de mars, Europe 1 cumule en effet 12 millions d’écoutes en direct (18 % de plus que sur le mois précédent), 14,5 millions de podcasts suivis (+7 %) – comme « Hondelatte raconte », « Au cœur de l’histoire » et les récits extraordinaires de Pierre Bellemare – et 103 millions de vidéos vues sur les réseaux sociaux (plus 40 millions en un an !). « Et j’ajoute qu’on est la première radio généraliste sur YouTube », précise Constance Benqué. Sur tous les tableaux donc, Europe 1 grandit et impressionne.

Donat Vidal Revel, son directeur général depuis 2022, se réjouit déjà des enjeux de la prochaine saison : « Dès septembre, nous serons dans un calendrier présidentiel. Et je pense que les grands mouvements de société qui parcourent le pays et les Français sont favorables aux faits politiques. Ce qui a toujours été l’un des éléments clés, fondateurs et légitimes d’Europe 1 par rapport à beaucoup d’autres stations. » Traduction : au vu du contexte qui s’annonce, la conquête du public par Europe 1 ne fait peut-être que commencer... ■

RADIO
Donat Vidal Revel, directeur général d’Europe 1.

DELOS

UN FRANÇAIS À L'ASSAUT DE GOOGLE ET MICROSOFT

En deux ans seulement, ce fleuron de la tech française, spécialiste de l'IA, a réussi à marcher sur les plates-bandes des géants américains. Et l'aventure ne fait que commencer

PAR FLORIAN ANSELME

Nous sommes en train de vivre une révolution qui arrive une fois tous les cinquante ans, souligne d'emblée Thibaut de la Grand'rive. Une bouille et une voix de jeunot, mais déjà un appétit de géant. Avec son frère Pierre, ils se sont lancé un pari fou : aller défier Google et Microsoft. Rien que ça ! En 2023, sentant qu'il y avait une « place à prendre », ces deux petits génies de 28 et 25 ans – formés à Polytechnique et à l'Éseg (une grande école de commerce) – ont ainsi créé Delos, une start-up française spécialisée dans les suites bureautiques dopées à l'intelligence artificielle. L'objectif ? « Rendre l'utilisation de l'IA aussi

TOUT-EN-UN
La plateforme Delos a adapté le logiciel de bureau à l'ère de l'IA générative.

simple et intuitive que possible, en proposant une interface ne nécessitant que peu ou pas de formation pour les utilisateurs », explique Thibaut.

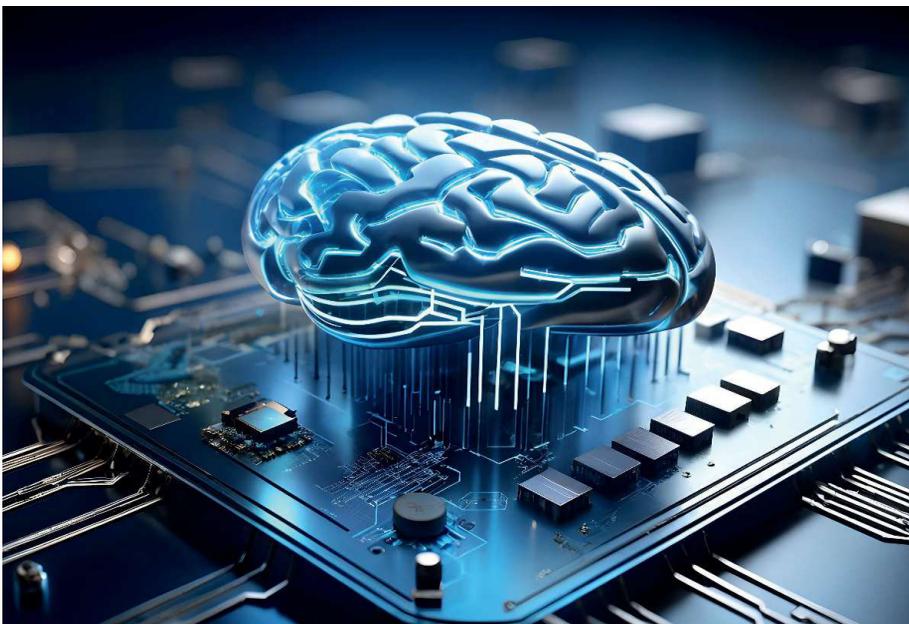
Pour ce faire, leur société propose une plateforme tout-en-un. Sept produits regroupés en une seule offre, supposée dynamiser comme jamais la productivité. Parmi eux, un assistant d'écriture, des comptes-rendus automatiques de réunions, un moteur de recherche (ultra)intelligent, un traducteur instantané « plus contextuel et nuancé que ceux existant en ligne » et, surtout, un robot conversationnel. Il suffit de lui demander d'aller éplucher notre *drive* (espace de stockage) pour retrouver une donnée bien précise afin qu'il nous

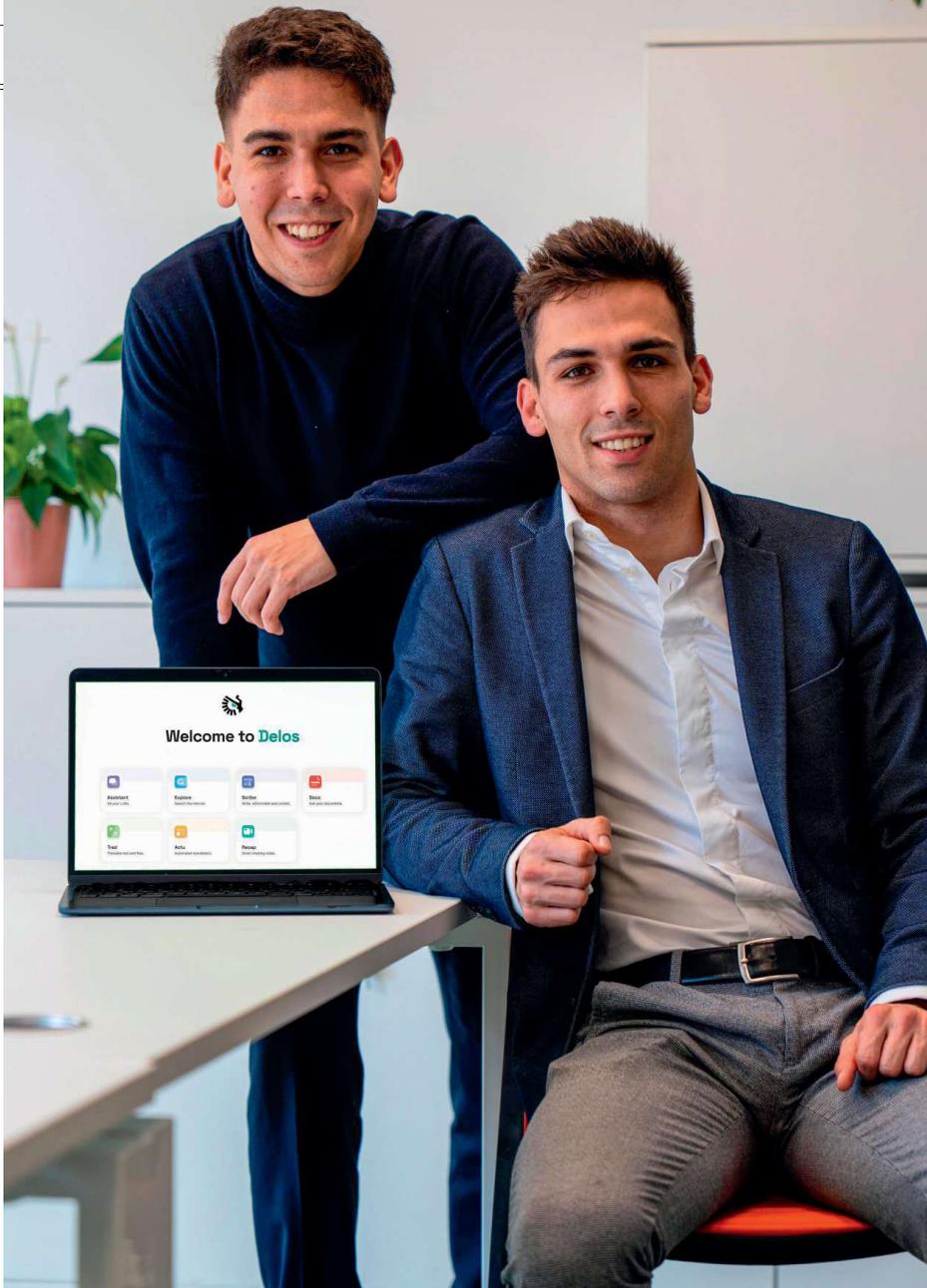
l'affiche en une fraction de seconde. Ou de lui indiquer de générer une newsletter pour qu'il s'exécute. Une fonctionnalité baptisée *voice to computer* (de la voix à l'ordinateur) qui, à l'heure actuelle, n'a pas de réel équivalent sur le marché. « La voix, c'est le clavier du futur », poursuit fièrement le jeune entrepreneur. La démonstration à laquelle nous avons pu assister était bluffante.

UN SEUL ET UNIQUE ÉCOSYSTÈME

Là où il faut d'ordinaire jongler entre une dizaine d'applications spécialisées dans l'IA en fonction de ses besoins, le produit de nos deux Français est une petite révolution qui propose un seul et unique écosystème intelligent. En résumé, Delos, c'est un condensé de ChatGPT et d'une suite bureautique mis dans un shaker pour former un cocktail qui facilite la vie de bureau. Et les clients sont légion... puisque cette plateforme de nouvelle génération compte déjà environ 10 000 utilisateurs répartis dans plus de 200 entreprises.

Parmi eux, des poids lourds comme TotalEnergies, le groupe Casino ou encore Best Western, la chaîne d'hôtel américaine, et Shiseido, le mastodonte du cosmétique japonais. Et si Pierre et Thibaut de la Grand'rive s'implantent solidement en France, ils ne font pas mystère de leurs ambitions internationales. Avec leur vingtaine d'ingénieurs, tous recrutés





DELOS

dans les plus grandes écoles de l'Hexagone, ils assument clairement leur rêve de grandeur : « Nous sommes persuadés que les ingénieurs français ont largement leur place dans ce nouvel écosystème. D'autant que l'on est sur un secteur qui n'est pas régi uniquement par les investissements, mais surtout par les idées. Et nos "cerveaux" peuvent faire de très belles choses, et réussir aux États-Unis... »

Mais si les outils qu'ils développent marchent clairement sur les plates-bandes de Workspace (la

DÉJÀ ENVIRON 10 000 UTILISATEURS RÉPARTIS DANS PLUS DE 200 ENTREPRISES

suite bureautique de Google) et d'Office 365 boostée par Copilot (celle de Microsoft), ils se défendent de vouloir tuer les deux ogres américains :

« Car on est complémentaires. Delos se connecte même à leurs environnements, comme à d'autres, pour en tirer parti. Mais on a clairement une place à se faire, c'est sûr... »

En somme, même s'il se défend de n'être qu'un assembleur, le concept de Delos est essentiellement de savoir combiner astucieusement les forces des grands acteurs (d'IA) du mar-

ché, en piochant au bon endroit, au bon moment, grâce à un système de routage rapide et intelligent. Pour suivre leur ascension spectaculaire, le 14 avril dernier, au cours d'un événement organisé en grande pompe place Vendôme, à Paris, les deux patrons annonçaient avoir bouclé une levée de fonds de 2,5 millions d'euros dans l'optique d'imposer un OS (système d'exploitation) français. « Ces ressources serviront à accélérer le développement technique pour pouvoir suivre le rythme rapide d'évolution des modèles d'IA, ainsi qu'à agrandir l'équipe commerciale afin de capitaliser sur le succès initial de la plateforme », confie Thibaut de la Grand'rive.

UN COÛT MODIQUE DE 25 EUROS PAR MOIS

Au passage, les deux frères ont annoncé quelques grandes nouveautés qui viennent enrichir leur plateforme. Notamment un système de mémoire qui promet de retenir les habitudes des utilisateurs afin de faciliter (encore plus) leurs futures interactions, « en prenant particulièrement en compte le contexte de l'entreprise ». La promesse est aussi simple que délirante : en quelques heures, il est possible d'effectuer certaines tâches qui pouvaient auparavant prendre plusieurs semaines.

L'autre avantage de Delos est sa tarification. Proposé à 25 euros par utilisateur par mois, avec un prix dégressif pour les grandes entreprises, il permet un tout-en-un qui réduit le nombre d'abonnements. Un exemple parlant ? L'abonnement à ChatGPT Plus – ici intégré – coûte à lui seul 25 euros mensuels. À l'image de Mistral AI, la désormais célèbre start-up française qui développe des modèles d'intelligence artificielle performants au point de devenir une réelle alternative au modèle américain, Delos semble très bien parti pour jouer des coudes avec les géants de son secteur. Toutes proportions gardées, certes, mais en seulement deux ans, son essor est déjà spectaculaire. ■

AMBITION
Thibaut (à g.) et Pierre de la Grand'rive, créateurs de Delos, veulent développer leur concept à l'international.



Sainte Catherine de Sienne (1347-1380) UNE ÂME DE FEU

Fêtée le 29 avril, la sainte patronne de Rome et de l'Italie est aussi un exemple de fermeté dans la foi dans un monde en proie au chaos

PAR AYMERIC POURBAIX

La mia natura è fuoco : « J'ai une nature enflammée. » Ainsi Catherine de Sienne se définit-elle avec une lucidité extraordinaire. Il est vrai que la courte vie de cette jeune femme du XIV^e siècle a été l'une des plus incroyables qui soient. Vingt-troisième d'une fratrie de vingt-cinq enfants (!), elle voit le jour la même année que le début de la peste noire, qui a décimé l'Europe de près de 60 % de sa population. Sans compter le Grand Schisme d'Occident et la guerre de Cent Ans...

Dans cette fin du Moyen Âge où la violence est partout, il fallait une âme de feu pour s'imposer aux consciences anesthésiées ! À ses parents d'abord, qui souhaitent la marier contre son gré et la gardent recluse dans la maison familiale pendant trois ans. Mais elle tient bon, car elle veut se consacrer totalement à Dieu. Mieux : elle met toute son énergie à être configurée au Christ et à l'imiter jusque dans sa Passion. Elle sera exaucée au-delà de ce qui est imaginable puisqu'en 1375, à Pise, elle reçoit les stigmates mêmes du

Christ, un phénomène rare dans l'histoire des saints.

Tout cela, elle le vit par amour indéfectible de l'Église, et pour promouvoir une vraie réforme spirituelle. Elle exhorte le pape Grégoire XI à « se conduire comme un homme », en nommant des bons pasteurs dans l'Église et en menant « la guerre contre les péchés des hommes d'Église et contre les siens ». Tout en manifestant au souverain pontife le respect qui lui est dû, le gratifiant du nom de « doux Christ de la terre ».

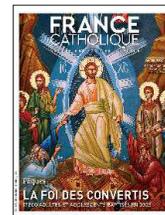
Car c'est une mystique, et aussi une femme d'action. Elle écrit beaucoup, dicte à trois secrétaires en même temps des lettres – on en conserve 373 – aux riches, aux pauvres, aux princes et aux prélats, pour leur rappeler leur devoir et les enjoindre à changer de vie. « Dépouillez-vous de cet amour-propre qui affaiblit tout être raisonnable », déclare-t-elle sans ambages à un cardinal. C'est également une fine politique : elle veut réconcilier les cités italiennes qui se font la guerre.

Sainte Catherine est tellement impressionnante qu'autour d'elle se regroupent ce que l'on appelle

les *Caterinati* : jeunes seigneurs, vieux marchands, prêtres, avocats, artistes et soldats ! Ils la suivent partout, jusqu'en Avignon où elle convainc le pape de revenir à Rome après 72 ans d'absence. À la fin de sa vie, établie à Rome, elle va prier tous les jours sur la tombe de saint Pierre pour la paix de l'Église.

Le secret de cette âme ardente, qui est tout sauf une imprécatrice ? Sans doute se trouve-t-il dans la tension, féconde, entre une « fermeté intrépide et une douceur persuasive » – dixit Jean-Paul II. Autant de qualités paradoxales qui, chez elle, s'harmonisent car enracinées dans son désir de Dieu. En cela, son itinéraire spirituel est précieux pour tous ceux qui aujourd'hui se tournent vers la foi catholique – près de 18 000 adultes et adolescents baptisés à Pâques cette année, un record ! Dans un monde déchristianisé qui suppose souvent de se situer à contre-courant, sainte Catherine de Sienne possède en effet une fermeté d'âme et une force intérieure dans la foi qui lui faisait dire : « Si vous êtes ce que vous devez être, vous mettez le feu au monde entier ! » ■

EN PARTENARIAT
AVEC
**FRANCE
CATHOLIQUE**
BOURDES DES FACINES AU FUTUR



MON JDNEWS

Le guide des plaisirs

SOMMAIRE

48

EXPOSITION

Eugène Boudin : le ciel pour royaume

50

BALLET

Le réveil de La Belle au bois dormant à l'Opéra Bastille

52

MODE

Cinq infos capitales sur... Merci

56

GASTRONOMIE

Quand les peintres inspirent les chefs

Vladimir Kornéev et Orlando

Ils font revivre *Dalida*

Le frère de Dalida passe le flambeau : Vladimir Kornéev reprend les plus grands morceaux de la Callas de la variété. Dans ce tour de chants intime, il s'approprie une œuvre universelle

PAR **GEORGES GRANGE**

ICONIQUE
Dalida, chanteuse
et actrice italienne,
née au Caire,
ici dans sa maison
de Montmartre où
elle est morte
le 3 mai 1987.



DEMECOQ/STARFACE

“Dalida, c’est un feu d’artifice”

ORLANDO
est le frère
et producteur
de l’éternelle
interprète
de *Mourir sur
scène*.



ANTHONY QUITTOT

Depuis sa loge, on entend Vladimir Kornéev chanter *Helwa Ya Baladi* de Dalida. Le titre, peu connu en France, est devenu un classique dans le monde arabe. Sans savoir si l’accent est correct, on comprend que le chanteur géorgien s’est approprié l’œuvre de Dalida, joyeusement, intimement. Dans quelques jours, il reprendra ses plus grands morceaux sur la scène du théâtre des Gémeaux parisiens. Dans ce spectacle personnel, il revient sur sa propre vie, la mêle à la destinée de la chanteuse et apporte à ces chansons éternelles sa sensibilité d’artiste et ses arrangements, tantôt lyriques, tantôt modernes. C’est pour son talent qu’il fut adoubé par Orlando, frère et producteur de l’éternelle interprète de *Mourir sur scène*. Entre passation et hommage, rencontre croisée, débutée sur les notes de *Soleil, soleil*, susurrées par Vladimir !

Vladimir, quelle fut votre première rencontre avec Dalida ?

Vladimir Kornéev : C’était le 11 janvier 2008, j’avais 20 ans. À mon premier cours de chant, Mélanie, ma professeur, m’a fait écouter *Je suis malade*, chanté par Dalida. J’ai fondu en larmes. J’avais beau, à l’époque, ne pas parler français, il y avait une évidence. C’est ce jour-là que j’ai décidé d’être chanteur et de chanter en français.

Orlando : Ce qui est drôle, c'est qu'il a découvert Dalida avec une chanson qui n'est pas d'elle, mais de Serge Lama. Comme le dit Serge, les radios poussaient *les P'tites femmes de Pigalle*, mais c'est Dalida qui a lancé cette chanson, taillée sur mesure pour elle.

Comment est née votre collaboration ?

O. : Quand Vladimir et Lionel Lavault, son manager, m'ont expliqué qu'ils voulaient monter un récital de Dalida, Vladimir jouait alors dans un spectacle sur Édith Piaf. Or Piaf et Dalida se suivent. J'ai trouvé ça poétique. Puis j'ai été stupéfié par une interprétation du *Temps des fleurs* qu'il a faite dans « Le Grand Échiquier spécial Dalida » : il s'est approprié la chanson, il y a mis du classique, du *bel canto*... C'était un show en une seule chanson : il m'a impressionné ! Quand je choisis de cautionner un artiste, il faut qu'il amène quelque chose de nouveau. Et cette rencontre artistique a été très efficace ! Dalida, c'est un feu d'artifice : elle a touché à tous les genres avec le même bonheur. Alors j'ai mis en garde Vladimir : « *Ce n'est pas facile de chanter Dalida, il faudra passer par tous les styles, le rythme, la tragédie, la fantaisie...* »

Orlando, avez-vous été consulté sur la partie artistique ?

O. : Je laisse faire : ce n'est pas mon spectacle mais le leur. Et puis, ça me fait plaisir à moi aussi de découvrir la façon dont il voit les chansons de Dalida. Quelqu'un qui vient en disant : « *J'ai envie de rendre hommage à votre sœur* », c'est déjà extraordinaire, n'est-ce pas ?

Vladimir, vous êtes Géorgien, vous avez grandi à Berlin et pourtant, vous parlez délicieusement français !

V. K. : Merci ! J'ai commencé à apprendre votre langue il y a un an et je vais me retrouver à raconter mon histoire sur scène en français : ça m'excite beaucoup !

O. : Je trouve formidable qu'un chanteur étranger se penche sur un répertoire français et qu'il se donne la peine d'apprendre à parler, à chanter notre langue.

Au-delà de la langue, que représente Dalida pour vous, Vladimir ?

V. K. : Ce spectacle est une grande étape de reconstruction personnelle, après une existence marquée par la mort et la souffrance : j'ai quitté ma Géorgie natale quand j'avais 5 ans à cause de la guerre d'Abkhazie. La violence que j'y ai vue m'a rendu bègue, jusqu'à mes 17 ans. Petit, j'ai appris le piano parce que je ne pouvais pas parler. À 17 ans, j'ai essayé le théâtre et... après mon premier monologue, le bégaiement a disparu. Tout cela s'est connecté quand j'ai commencé à chanter Dalida : toute mon enfance me liait à elle. J'ai alors ressenti le besoin de raconter mon histoire grâce à ses chansons : *Moi je veux mourir sur scène* pour le théâtre, *Pour ne pas vivre seul* pour mon adolescence de bègue solitaire dont le piano était le seul ami... Ce spectacle est une façon de remercier Dalida pour ce qu'elle a fait pour moi et pour tant de gens.

O. : On a souvent fait attention aux mélodies de Dalida mais aujourd'hui, on se penche sur ses textes : ses drames, elle les a mis au service de son art. Et Vladimir comprend ce vécu et passe à travers les mêmes émotions.



Comment éviter l'imitation ?

V. K. : Les idées viennent de mon cœur et de ma voix, je ne pourrais jamais imiter quiconque. De même, je relie ma musique à mes inspirations, avec le plus grand respect pour l'original : pourquoi imiter ?

Quelle est techniquement la chanson la plus difficile de Dalida ? Et quelle est celle que vous préférez ?

V. K. : *Je suis malade* : je l'ai toujours chantée dans mes concerts, même celui sur Édith Piaf ! Mais avec le temps, j'ai appris à beaucoup apprécier *Helwa Ya Baladi* : c'est si beau de chanter en arabe !

O. : Elle a enregistré près de 700 titres en français, 300 dans d'autres langues. En préférer un, ce serait vexer tous les autres. Et puis, Dalida a eu trois périodes : chanteuse de la Méditerranée, puis interprète des grands textes, et enfin showgirl disco. Une artiste complète, qui échappe aux classements. Techniquement ensuite, tout le répertoire est compliqué. Mais avec le talent de Vladimir, aucun risque : nous serons tous bluffés ! Entre nous, il est nouveau, vous savez. Ces concerts seront son premier contact avec le public français, ça ouvre la perspective d'une tournée, en France et à l'étranger, comme Dalida : elle chantait sur scène dans cinq langues, a enregistré dans neuf, en parlait quatre, en comprenait cinq... Vladimir pourra suivre cette voie.

Y a-t-il une chanson qui n'est pas au programme que vous auriez aimé chanter ?

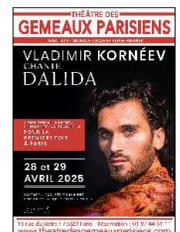
V. K. : *Soleil, soleil*. Le spectacle est déjà très long, mais je la chante du matin au soir !

Peut-on résumer Dalida en un mot ?

V. K. : Nous avons tous vécu ces moments où quelque chose se produit, où nous ne pensons ni à l'avenir, ni au passé. Nous nous sentons nous-mêmes parce que ce que nous vivons est tellement grand qu'on en est profondément touché. C'est le sentiment que j'associe à Dalida, mais je ne pense pas qu'un seul mot puisse le décrire.

O. : J'étais le témoin de son histoire et je suis devenu le gardien de sa mémoire. Ces deux notions résument tout. ■

VLADIMIR KORNÉEV
Le chanteur géorgien, qui s'est approprié l'œuvre de Dalida, a « bluffé » Orlando.



VLADIMIR KORNÉEV
CHANTE DALIDA
les 28 et 29 avril,
théâtre des Gâteaux
parisiens, 15, rue
du Retrait, Paris 20^e

Eugène Boudin Le ciel pour *royaume*

Avant Monet, il y eut Boudin. Peintre du ciel et des ombres légères, il revient en majesté à Marmottan grâce à une magnifique exposition, « Eugène Boudin, le père de l'impressionnisme : une collection particulière »

PAR ALIX AVRIL

Nom de Dieu, Boudin, vous êtes un séraphin ; il n'y a que vous qui connaissiez le ciel ! s'exclamait Courbet. En sortant du musée Marmottan Monet, ce cri baroque résonne comme une évidence. Le peintre normand, mis en lumière par l'exposition « Eugène Boudin, le père de l'impressionnisme : une collection particulière », n'était pas seulement un pionnier, il fut un alchimiste, un poète météorologique captant l'atmosphère de ciels instables et de marées évanescentes. Il fallait le regard de l'historien d'art Laurent Manœuvre, commissaire de l'exposition et fin connaisseur de Boudin, pour orchestrer cette déambulation subtile à travers son œuvre.

Le parcours s'appuie sur une collection privée d'exception, celle de Yann Guyonvarc'h, entrepreneur

franco-suisse féru de mathématiques, qui pendant quinze ans a traqué les œuvres de Boudin avec une méthode quasi algébrique. Résultat : un ensemble de près de 200 œuvres, dont 80 sont montrées ici, en parfait état. Laurent Manœuvre ne cache pas son

Sa devise pourrait être cette phrase : "La lumière, surtout !"

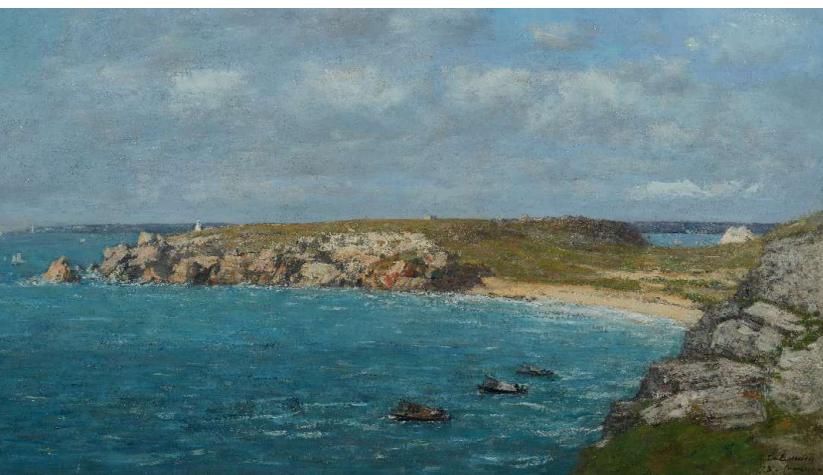
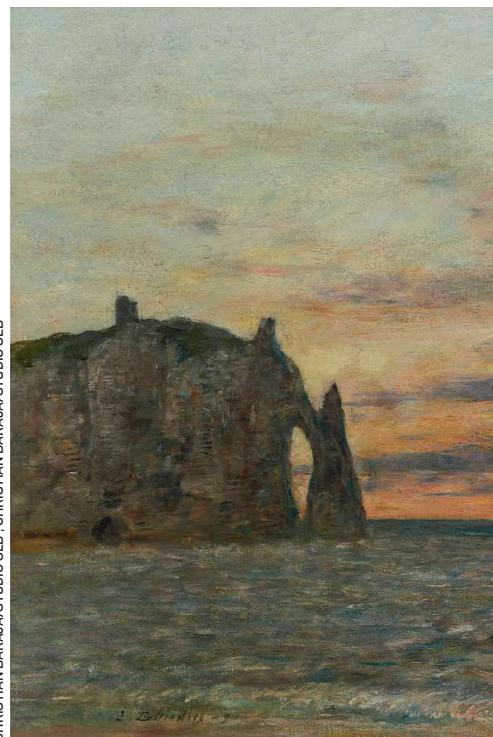
admiration pour cet autodidacte et la qualité de sa collection : « Regardez, il n'y a pas la moindre craquelure : Yann Guyonvarc'h n'a acquis que des toiles de premier rang, avec un goût et un instinct très sûrs. C'est aussi dû à la discipline

et au travail minutieux de Boudin, qui était un très bon coloriste. » Né à Honfleur, fils de marin devenu papetier-encadreur au Havre, Eugène Boudin découvre la peinture tardivement, mais s'y jette avec la ferveur de ceux qui veulent embrasser le monde. Très vite, il comprend que ce n'est pas dans l'atelier mais dans le vent, le sable, face aux embruns, qu'il trouvera son langage. Sa devise pourrait être cette phrase griffonnée dans un carnet : « La lumière, surtout ! Chercher son rayonnement, la fulguration, la condenser, la poursuivre dans sa chaleur. »

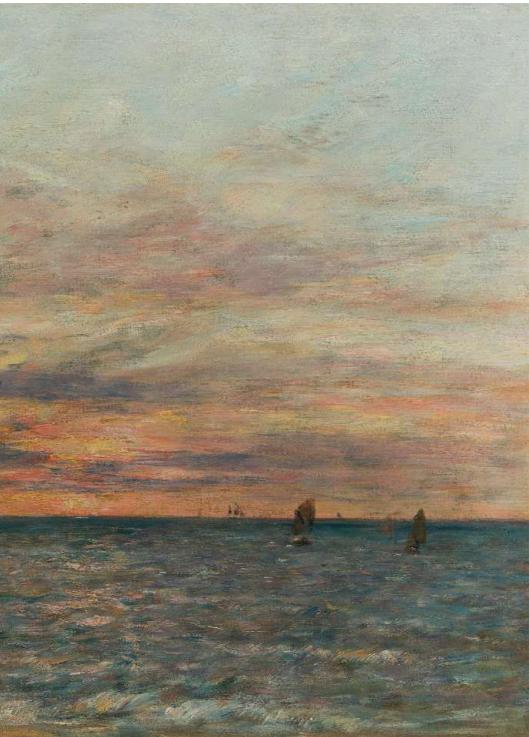
Une mélancolie tranquille

Boudin est un peintre du ciel avant tout, au point que Baudelaire lui-même, pourtant peu sensible à l'avant-garde picturale, évoquera dans ses œuvres des « beautés météorologiques ». Dans ses toiles, l'air est palpable. Les nuages filent en désordre, s'embuent, les formes se défont dans un halo salin. Emile Zola admirait ses « grands ciels d'un gris argentin », ce gris changeant, quasi sonore, que seul un œil affûté peut entendre. De Trouville à Camaret, de Deauville à Venise, les paysages

CHRISTIAN BARAJA/STUDIO SLB



CHRISTIAN BARAJA/STUDIO SLB



d'Eugène Boudin tracent une géographie sentimentale, une cartographie de la lumière. Chaque lieu – port, plage, crique, pâturage – devient un laboratoire de variations atmosphériques. Il y a là quelque chose d'éminemment proustien, une mélancolie tranquille. Ces élégantes en crinoline qui se promènent sur les plages pendant que des enfants construisent des châteaux de sable, ces conversations suspendues entre ciel et mer, semblent attendre une sonnerie de dinettes au Grand Hôtel ou la venue d'un amour jamais nommé.

Un pas vers l'abstraction

Dans ce parcours, un fil discret mais solide relie Boudin à son illustre élève et ami Claude Monet, qu'il extirpa un jour de la papeterie où le jeune homme vendait des caricatures. « *Vous êtes doué, ça se voit, venez dessiner dehors avec moi* », lui aurait-il dit, ce qui rebute d'abord l'étudiant. Ce geste modeste fut déterminant. Monet confiera plus tard : « *Je dois tout à Boudin.* » Pour autant, l'aîné ne s'est jamais reconnu dans le mouvement qu'il aura tant inspiré. Boudin s'est tenu à distance des impressionnistes, reprochant à certains une peinture relâchée. Il participa à la première exposition du groupe en 1874, mais n'y reviendra jamais. Lui veut peindre vite, certes, mais bien. Sous le geste libre, la précision du dessinateur, de l'observateur obsessionnel.

Après sa mort, plus de 6 000 dessins préparatoires sont retrouvés dans son atelier. Laurent Manœuvre évoque une parenté avec Edgar Degas, autre solitaire du groupe : même usage subtil du pastel, même goût de la ligne précise, fraternité dans la technique. De son vivant, le succès de Boudin est contrasté. Ses plus

fidèles acheteurs ? Des hommes de lettres, ou issus du milieu artistique, intellectuel et musical, tous séduits par l'intelligence lumineuse de sa peinture, mais rarement très fortunés : Tourgueniev, Alexandre Dumas fils, et surtout Georges Feydeau qui, à la fin de sa vie, ruiné, conserve dans sa modeste chambre d'hôtel un tableau de Boudin auprès de lui. Paul Durand-Ruel, grand marchand des impressionnistes, lui achète plus de 400 tableaux. Plus tard, son œuvre séduit jusqu'à la styliste Jeanne Lanvin, qui collectionne ses scènes de plage. Il faudra néanmoins attendre pour qu'on saisisse ce que Boudin apportait sans bruit, qu'on mesure l'audace de ce peintre sans école. Il y a quelque chose d'étrangement moderne dans ces toiles pleines d'air. Comme si Boudin, en effaçant les contours, en rendant le ciel plus important que le sujet, annonçait une peinture de la sensation pure – un pas vers l'abstraction, presque. Dans ses vues tardives du Croisic, la couleur s'intensifie, le geste oscille entre saccade et retenue, les empâtements côtoient les espaces laissés vides de la toile.

La scénographie du musée est à la hauteur de la collection présentée. Le visiteur chemine dans un espace aéré, baigné d'une lumière douce, rythmé de motifs rayés qui évoquent les tentes de plage ou les robes à corsage des années 1860. On y ressent le vent, on y entend presque les mouettes. Il faut alors se laisser emporter, comme Boudin, par le vent du large. De ville en ville, en France et en Europe, ne pas chercher la narration, mais l'impression. Ces femmes en ombrelle, ces bateaux couchés sur le flanc à marée basse, ces vaches dans les herbages... tout cela, d'une façon mystérieuse, nous regarde encore. ■

L'APPEL DE LA NATURE

Le peintre était un grand amateur des côtes normandes avec ses plages et bords de mer.



MUSÉE MARMOTTAN MONET

« Eugène Boudin, le père de l'impressionnisme ». Jusqu'au 31 août 2025, Paris 16^e.

On se laisse tenter...

Les films du mercredi



VOIR

ICONCLAST

L'amour c'est surcoté

Quelle belle idée a eu Mourad Winter de réunir dans son premier film adapté de son roman éponyme les humoristes et comédiens Laura Felpin et Hakim Jemili. Un duo qui fait des étincelles, contribuant à la réussite de cette comédie romantique tout sauf nunuche et même osée avec ses saillies à rebours du politiquement correct. ■ **BAPTISTE THION**

De Mourad Winter, avec Hakim Jemili, Laura Felpin. 1 h 37.



CINEFRANCE STUDIOS

La Chambre de Mariana

On n'en doutait pas vraiment : Mélanie Thierry est capable de tout jouer, avec une extrême justesse, comme elle le prouve devant la caméra d'Emmanuel Finkiel, qu'elle retrouve après *La Douleur*. Et c'est une nouvelle fois à corps perdu qu'elle se donne au personnage de Mariana, une prostituée ukrainienne qui, en 1943, accepte de cacher dans le placard de sa chambre le fils de 12 ans d'une amie de confession juive. Face au jeune Artem Kyryk, elle passe de l'exaltation au désespoir, de la tendresse à la colère avec une intensité désarmante. Un tourbillon de grandes émotions. ■ **B. T.**

D'Emmanuel Finkiel, avec Mélanie Thierry, Artem Kyryk. 2 h 18.

ÉCOUTER

Vive la Roy !

Ariane Roy est probablement une des artistes de Nouvelle-France les plus créatives et atypiques. Sur son dernier album, les mélodies sont inventives et les arrangements délicieusement rétros ou résolument contemporains, comme sur « Medium plaisir », son premier opus très remarqué. Mais dans



« Dogue », la vie effleure (*Coule*) ou explose plus fort encore, sortie du cœur (*I. W. Y. B.*), des tripes (*Une cigarette sur le balcon*), voire plus bas (*Tous mes hommages*). Une plongée intime et familiale dans l'univers d'une fille, d'une sœur, d'une femme. ■

GEORGES GRANGE

Dogue, Ariane Roy.

VOIR



NETFLIX

Le Dôme de verre

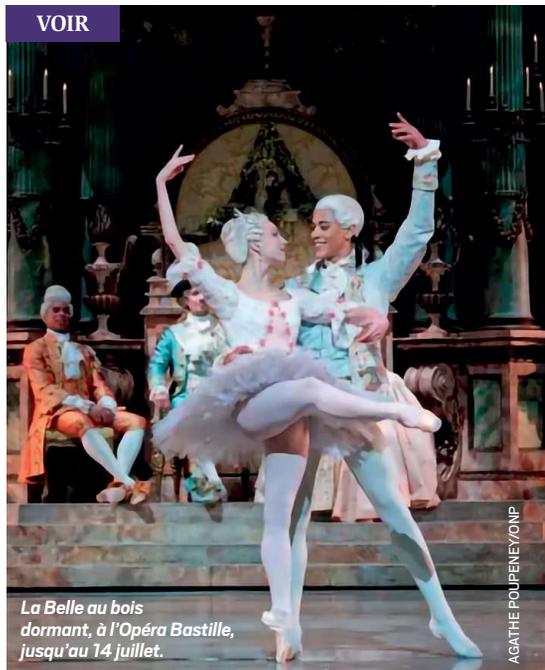
De retour dans son village natal, la criminologue Lejla doit affronter les fantômes de son passé. Kidnappée enfant par un ravisseur jamais identifié depuis, elle doit désormais enquêter sur une nouvelle disparition troublante. Elle découvre alors que la plupart des habitants de cette drôle de communauté cachent de lourds secrets... Un polar nordique efficace, bien plus complexe qu'il n'y paraît, magistralement ficelé par l'écrivain suédois Camilla Läckberg. Mêlant une atmosphère glaçante, un suspense implacable et une tension constante. ■ **FLORIAN ANSELME**

De Camilla Läckberg, avec Léonie Vincent, Johan Hedenberg et Johan Rheborg. Disponible sur Netflix.

Le réveil de la Belle à Bastille

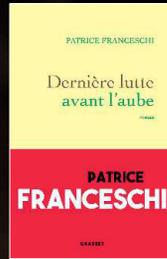
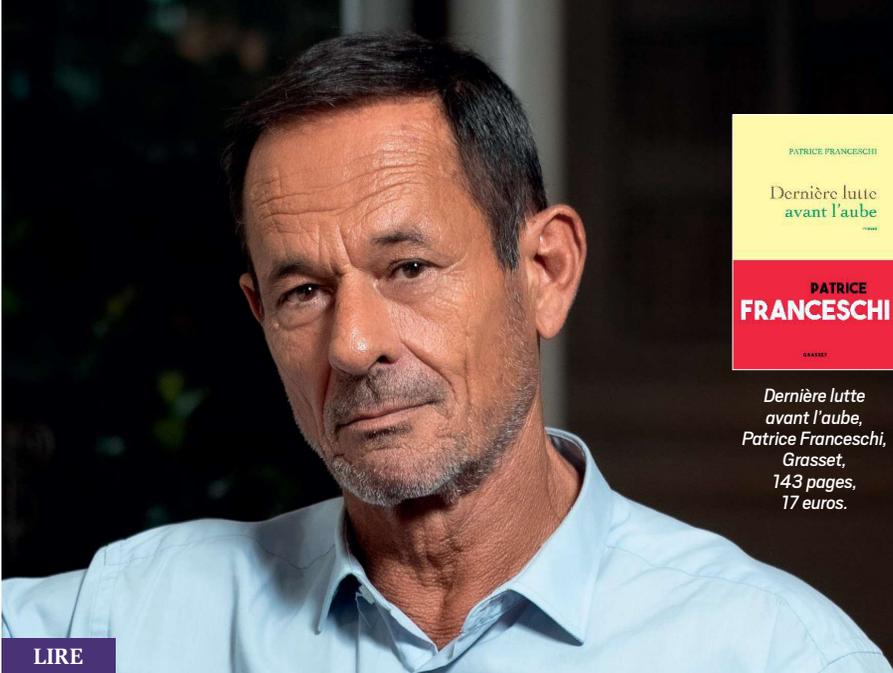
Endormie depuis dix ans, la Belle au bois dormant sort enfin de sa torpeur. Trois actes, un prologue, 3 h 15 d'enchantement sur la somptueuse partition de Tchaïkovski et la chorégraphie de Rudolf Noureev redonnent chair au conte de Perrault. Colonnes monumentales, costumes pastel, atmosphère féérique : une soixantaine de danseurs animent cette fresque baroque. Bleuenn Battistoni irradie en Aurore cristalline, Guillaume Diop incarne un prince Désiré tout en noblesse et mélancolie. Shale Wagman, nouveau venu dans le corps de ballet, est sidérant d'aisance dans *L'Oiseau bleu*. Entre les sortilèges de Carabosse, la grâce de la fée des Lilas et les cabrioles du Chat botté, cette odysée chorégraphique se referme sur un réveil en majesté. ■ **ALIX AVRIL**

VOIR



AGATHE POUPENYONP

La Belle au bois dormant, à l'Opéra Bastille, jusqu'au 14 juillet.



Dernière lutte avant l'aube,
Patrice Franceschi,
Grasset,
143 pages,
17 euros.

VALÉRIE LABADIE

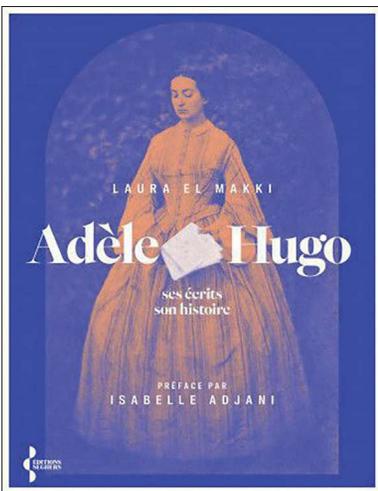
LIRE

L'appel du Nord

Après plusieurs essais ou récits intimes, l'intrépide explorateur Patrice Franceschi nous entraîne dans les terres inexplorées de son imagination : une aventure envoûtante dans un Grand Nord mythique,

entre quête initiatique et poésie du grand large. Jean et Sarah croisent la route de Mathilde, une « *Sisyphé des mers* » intrigante, porteuse de rêves fous et de légendes oubliées. Le récit, sur le fil du réel et de

l'imaginaire, cultive l'émerveillement et l'errance. Franceschi interroge ce qui fait le but du voyage : la destination ou le chemin parcouru ? Un roman captivant, toujours vibrant d'idéal et de liberté. ■ G. G.



Qui êtes-vous, Adèle Hugo ?

À l'ombre de son géant de père Victor Hugo, comment Adèle pouvait-elle exister ? Bringuebalisée de fuite en exil, déçue par une famille éclatée, malade, elle a décidé de raconter son existence unique, éclairée des derniers feux du romantisme, assombrie par le spiritisme en vogue, révélée par une modernité surprenante. Elle tint un journal, cri d'une femme vivante et témoignage de première main de l'entourage de Hugo. Laura El Makki raconte cette histoire avec talent et sensibilité, au gré d'un ouvrage richement illustré de photographies méconnues. Une personnalité tragique mais combative à découvrir. ■ G. G.

Adèle Hugo, ses écrits, son histoire, Laura El Makki,
préface par Isabelle Adjani, Seghers, 216 pages, 23 euros.

Le mot rare

oaristys : dialogue amoureux

Le printemps ! Les oiseaux chantent, les bourgeons s'ébattent... Au retour des beaux jours, les sentiments aussi fleurissent et les amoureux se disent des paroles tendres. Ces échanges enamorés, oraux ou écrits, le grec les appelle des « oaristys », mot repris par le poète André Chénier, Balzac ou Verlaine – c'est plus mignon que « sextos », vous en conviendrez. Et pour nous appeler encore au mélange des corps, l'oaristys est autant féminin que masculin : aimez, chers lecteurs, c'est le printemps ! ■

GEORGES GRANGE

LIRE

L'île aux secrets

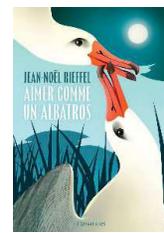


À Cézembre, silhouette de granit qui se dessine au large de Saint-Malo, Hélène Gestern – reine des enquêtes littéraires – arrime

une fresque envoûtante. Yann de Kérambrun, historien désabusé, revient à Saint-Malo pour hériter de la villa familiale. Il y exhume des archives jaunies et les carnets de bord d'un aïeul armateur, et découvre les zones d'ombre de sa lignée et les secrets de famille effacés. Le récit navigue dans le temps, superposant les voix des vivants et des morts. Hélène Gestern continue d'explorer ses thèmes de prédilection : les enjeux de la transmission, le poids des archives et la manière dont nous devons composer avec les silences de ceux qui nous ont précédés. ■ A. A.

Cézembre, Hélène Gestern, Folio, 656 pages, 10,50 euros.

Fais comme l'oiseau



Jean-Noël Rieffel est un fou d'oiseaux. Sa passion ? Observer, avec sa bande d'amis, le passage des oiseaux migrateurs, sur l'île

de Sein. Moment pur de curiosité, de joie et de poésie. Ce vétérinaire, qui dirige l'Office français de la biodiversité, a toujours eu l'intuition que ces bêtes à plumes ont beaucoup à nous apprendre. Éprouvé par un divorce, il panse son chagrin en analysant les comportements amoureux des fulmars boréaux ou des fous de Bassan, sur les côtes bretonnes. Un hymne à la vie, rythmé par les marées et le grand air. ■ ARMELLE FAVRE

Aimer comme un albatros, Jean-Noël Rieffel,
Équateurs, 192 pages, 19 euros.

5 infos capitales sur...

Merci

Seize ans après son ouverture au 111, boulevard Beaumarchais, dans le 3^e à Paris, Merci ouvre un nouvel espace au 19, rue Richelieu, dans le 1^{er}. Que faut-il savoir pour être au point sur ce concept store à forte personnalité mais toujours dans l'air du temps ?

PAR SOPHIE GACHET

1. La première boutique
Merci est née en 2009
dans le 3^e à Paris. L'idée de départ : rendre l'ordinaire extraordinaire. Arthur Gerbi, le directeur général de Merci continue son objectif d'offrir des produits durables et intemporels à tous les prix. Et faire de Merci une destination où l'on va avant tout pour se faire plaisir dans un lieu qui a un certain art de vivre.



2. Mode, beauté, déco,
art de la table, on trouve tout chez Merci qui propose de nombreuses marques (K-Way, Levi's, Paraboot ou La Bonne Brosse et les verres Duralex) et sait sélectionner les produits iconiques ou qui vont le devenir.



3. Important à noter :
la nouvelle boutique n'est pas la réplique de la première, elle la complète. L'offre mode y est plus unisexe. À l'image de la collaboration Carhartt WIP x Merci.

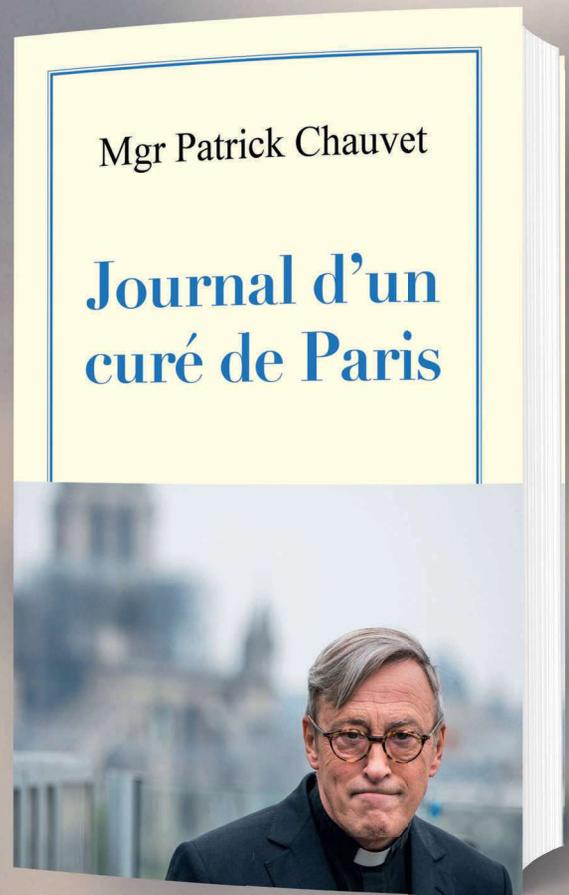


4. Merci #2 remplace un bureau de poste.
 Pas de vitrine sur rue (comme pour le premier Merci), mais un lieu atypique avec une sublime verrière. La mascotte ? Une Fiat 500 rouge coupée en deux. Le lieu est pensé comme un loft new-yorkais sur deux étages. Mode, vaisselle, bijoux, sacs ou produits de beauté, ce bazar chic est un endroit merveilleux pour les cadeaux.



5. Cette boutique fascinera toutes les générations : « Merci s'attache à ce que ceux qui n'ont rien à voir entre eux – les modeux et les grand-mères, les enfants, les habitués parisiens et les touristes se sentent ici à l'aise et trouvent leur bonheur », précise Arthur Gerbi. Tous chez Merci !

Les mémoires lumineux de **Mgr Patrick Chauvet**



« J'ai la conviction que les raisons de s'enchanter sont toujours aussi nombreuses qu'elles pouvaient l'être dans ma chère jeunesse »

fayard

Le parfum dans le vent

Chance Eau Splendide de Chanel. Ceux qui n'avaient pas su saisir leur chance chez Chanel (le premier Chance date de 2003), ont la possibilité de se rattraper avec ce cinquième sillage de la collection, un fleuri-fruité absolument addictif. Pour représenter cette nouvelle eau de parfum, la maison a choisi Angèle, une reine de la chanson pour une fragrance destinée à devenir le nouveau best-seller de la maison. ■

(122 euros les 50 ml, chanel.com)



CHANEL



Le soin qui fait du bien

Le baume Contour des yeux signé On The Wild Side. On nous promet qu'il efface toutes les marques de fatigue dès 21 jours d'utilisation. Et cela semble être la réalité : ce produit est devenu viral sur TikTok et il s'en vend un toutes les dix minutes en France !

D'origine 100 % naturelle avec des actifs issus des plantes sauvages cueillies dans des forêts françaises, cette formule a le pouvoir de réveiller le regard. ■

(41 euros les 15 ml, onthewildsidecosmetics.com)

Belles infos !

Tout ce qu'il faut savoir pour être au top de la beauté

PAR SOPHIE GACHET

La star du make-up

Terracotta Light. On ne présente plus cette poudre bronzante, numéro 1 en Europe. Cette saison, une édition limitée est disponible : la Terracotta se présente dans un boîtier rechargeable au motif écaillé dans trois coloris différents et trois teintes. Autant dire qu'il ne faut pas tarder pour pouvoir mettre ce joli poudrier dans son sac ! ■

(60 euros, guerlain.com)



Eau solaire Noreva Bergasol SPF50+ (23,30 euros) et SPF30 (22,50 euros), 150 ml.

Tout le monde en parle

Les eaux solaires. Quand on n'aime pas les crèmes couvrantes, les eaux solaires sont la solution !

Le concept ? Une phase à base d'eau et de filtres solubles dans l'eau et une phase huileuse qui rend la texture plus légère et très facile à appliquer.

On secoue bien le flacon avant de vaporiser sur la peau. ■

noreva-laboratoires.com

café / cafeteria



Auteur de documentaire



Auteur de film d'animation



Écrivain



Journaliste de presse écrite



Libraire



Musicien



Photographe



Producteur de cinéma



Scénariste TV

**Vous avez 30 ans maximum*
et un projet dans les domaines
de l'écrit, de l'audiovisuel
ou de la musique ?**

*35 ans maximum pour certaines bourses

**DOTATIONS
DE 10 000 €
À 35 000 €**

CANDIDATEZ!

À UNE BOURSE DE LA FONDATION JEAN-LUC LAGARDÈRE AVANT LE 15 JUIN 2025

Pour en savoir plus :
www.fondation-jeanluclagardere.com

Quand les *peintres* inspirent les chefs

PAR GEORGES GRANGE

Du Giverny de Claude Monet à la Bretagne de Paul Gauguin, les lieux mythiques de l'histoire de la peinture accueillent les chefs les plus créatifs : la palette des goûts rejoint celle des couleurs

Le déjeuner des gastronomes

Ah, la douceur des toiles de Renoir... Un siècle et demi après, elles nous émeuvent toujours : *Le Déjeuner des canotiers* semble avoir été peint hier, en bord de Seine, dans la fraîcheur du printemps éclos. C'est cette ambiance joyeuse, de vins frais et d'assiettes gourmandes, qu'on peut toujours vivre à la trop méconnue Maison Fournaise, où le peintre peignit la célèbre scène. Un cadre idyllique et éternel ! Aux fourneaux, rien de moins que Christian Le Squer (voir JDNews n° 29) pour mettre de l'impressionnisme dans les assiettes : l'asperge mariée aux morilles ne ressemble-t-elle pas à ces scènes délicates ? ■



Maison Fournaise,
3, rue du Bac,
île des
impressionnistes,
78400 Chatou.
Tél. : 01 30 09 05 30



Le Jardin des plumes*,
1, rue du Milieu, 27620 Giverny.
Tél. : 02 32 54 26 35

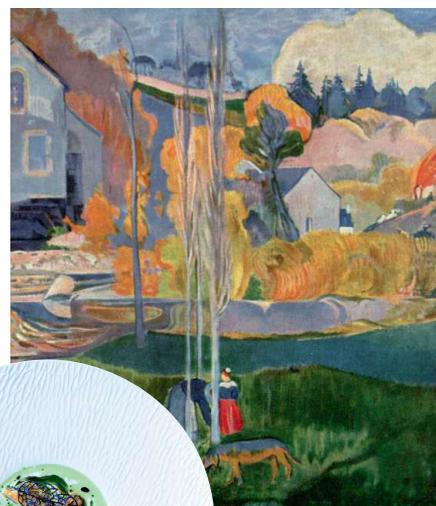


Mettre Monet dans l'assiette

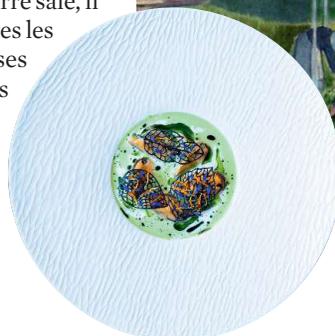
À deux pas de la maison du peintre aux nymphéas, le Top Chef David Gallienne met toute sa « normandité » sur les tables d'une magnifique demeure néo-Art déco. Il vit son inventivité comme la plume qui donne le nom au lieu : avec légèreté, les tableaux virevoltent. Car ici, on ne parle pas de plats ou de séquences mais de menus en sept ou cinq « tableaux ». La cuisine est faite comme Monet peignait : avec une aisance qui semble nonchalante mais d'une immense sophistication, pour mieux se faire geste gracieux. ■

Les palettes de Pont-Aven

« Cuisiner suppose une tête légère, un esprit généreux et un cœur large », écrivait Paul Gauguin pour exprimer la proximité entre pinceaux et couteaux. Sébastien Martinez s'inspire de cet héritage du maître de l'École de Pont-Aven : à travers ses moules façon Paul Gauguin d'une grande élégance ou les pommes sculptées au beurre salé, il ne se prive pas de mettre toutes les couleurs du Finistère dans ses assiettes, du rouge des fraises de Plougastel au homard bleu du pays Bigouden. Une cuisine ancrée à l'Ouest quoique inventive, félicitée pour son audace par une étoile Michelin depuis... 1933. ■



Le Moulin de Rosmadec*,
venelle de Rosmadec,
29930 Pont-Aven.
Tél. : 02 98 06 00 22



LE JDNEWS

Abonnez-vous au JDNews et accédez
à tout le JDD.fr en illimité



59€
AU LIEU DE 114,40€
SOIT UNE RÉDUCTION DE
-48%*

Les avantages de votre abonnement

- ✓ Votre nouveau magazine **le JDNews en version papier**
- + **OFFERT** L'accès intégral au site **lejdd.fr**

LE JDNEWS

BULLETIN D'ABONNEMENT

À RETOURNER DÈS AUJOURD'HUI sous enveloppe AVEC AFFRANCHISSEMENT à :
LE JDNEWS - Service Abonnements - 60647 Chantilly Cedex

OUI, je m'abonne 1 AN - 52 N^{os}
à l'offre **JDNews**

papier + numérique pour seulement
59€ au lieu de 114,40€**

Je joins mon règlement par chèque bancaire
ou postal à l'ordre du JDNews

OU
Je règle en ligne par carte
bancaire  (plus sécurisé,
plus rapide), en me connectant

sur **abo.lejdd.fr/jdnews**
ou en scannant le QR code ci-contre



PRÉNOM* NOM* Code offre : **JD857**

ADRESSE*

CODE POSTAL*

VILLE*

**Pour bénéficier des avantages numériques, votre email est indispensable.
Indiquez aussi votre numéro de mobile pour faciliter la gestion de votre abonnement.**

EMAIL* : @

TÉL :

Le JDNews est édité par Lagardère Média News, RCS Paris 834 289 373 - 2 rue des Cévennes 75015 Paris (tel : 01 87 64 68 11) - TVA FR 23 834 289 373. Offre valable 2 mois et réservée aux nouveaux abonnés de France Métropolitaine. *Prix de vente au numéro 2,20€. **Avantage calculé sur le prix de vente kiosque. L'offre limitée jusqu'en mars 2025. Après enregistrement du règlement, réception du 1er No sous 4 semaines maximum. L'envoi de votre bulletin vaut prise de connaissance et acceptation des CGV, accessibles sur www.jdd.fr/cgv. Abonnement résiliable à tout moment (remboursement des Nos non reçus). Vous disposez d'un droit de rétractation de 14 jours après réception du 1er No (cf. formulaire de rétractation sur www.jdd.fr/retractation). En cas de litige, vous pouvez saisir le médiateur de la consommation (CMAP, 39 avenue Franklin D.Roosevelt, 75009 Paris au 01 44 95 11 40 ou email : cmmap@cmapp.fr). Ces données sont destinées à Lagardère Média News et à ses prestataires techniques afin de gérer votre abonnement, et sauf opposition, à ses partenaires commerciaux, à des fins de prospections commerciales par courrier postal pour leurs produits et services. Vous pouvez exercer vos droits d'accès, de rectification, d'effacement, d'opposition, à la limitation et portabilité de vos données, ainsi qu'au sort de celles-ci après la mort à l'adresse postale ci-dessus. Voir notre Charte données personnelles sur www.jdd.fr/cdp. Pour tous renseignements sur votre abonnement : 01 87 64 68 11

*champs obligatoires

LA FRANCE, UN EXOTISME ?

Depuis des décennies, nos élites s'emploient à desceller les pierres d'angle de l'édifice tremblant. Les médiocrates évoquent la survenance d'une « *crise institutionnelle* », parfois même d'une « *crise de régime* ». Vision superficielle. On doit plutôt parler d'une « *crise existentielle* ». Car la France pourrait bien s'abîmer en tant que figure historique.

Les légistes nous ont laissé en dépôt que c'est l'État qui a fait la France. Or, nous vivons une crise étatique inouïe. Le régalien a perdu le monopole de la violence légitime ; n'assurant plus la sécurité, le pouvoir est grignoté par « l'État profond » qui, ayant instruit le procès général des nations, au nom du bien-être cosmique, entend tourner les peuples vers la seule quête des prospérités matérielles.

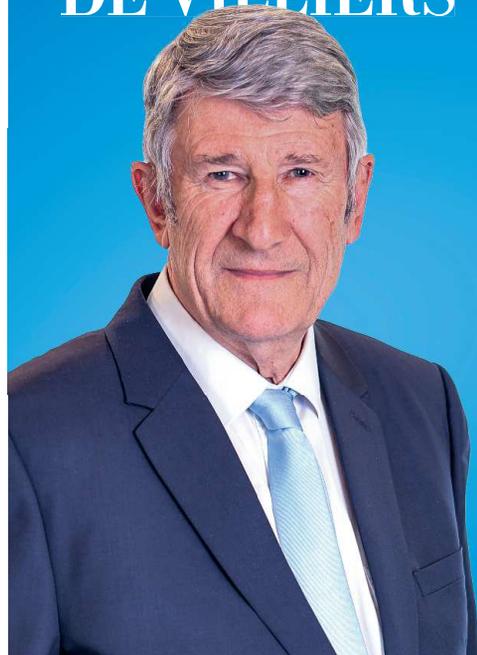
Nos institutions sont dévoyées : le pouvoir exécutif est évanescant, aux mains de la technocratie de marché. Le pouvoir législatif est devenu une instance de transposition de l'empire des commissaires de la norme. Quant à l'autorité judiciaire, voilà qu'elle cède au messianisme inquisitorial. Aujourd'hui, les juges se voient chargés d'une nouvelle mission, définie par une sémantique à ciel ouvert dans le journal *Le Monde*, sous la plume de l'intellocrate de la gauche en panique, Pierre Rosanvallon. Celui-ci ose deux percées conceptuelles qui fleurent bon le coup d'État : « *La légitimité du pouvoir des juges doit être déclarée supérieure à celle du pouvoir des urnes.* » Les juges sont appelés à devenir les nouveaux souverains. « *La démonisation du populisme n'a désormais plus aucun effet. Il faut donc instaurer une vigilance de langage et poursuivre sans relâche les voleurs de mots et les trafiquants d'idées.* » Le verbe « *poursuivre* », associé à l'idée d'une magistrature tribunicienne, prend là tout son sens. Il s'agit désormais d'intimider les opposants, de suspendre la parole dissidente. La fin de la liberté de penser « *est à l'ordre du jour* ».

La puissance publique a perdu le contrôle de ses frontières, de ses lois, de ses finances. La sphère publique est en train d'asphyxier la création de richesse : la France paie 1 million de fonctionnaires de plus que l'Allemagne pour 15 millions d'habitants en moins. C'est tout dire.

Sur la crise étatique se greffe une crise nationale. La nation change de peuplement. La conjugaison de l'immigration invasive et du taux de fécondité différentiel

VENTS CONTRAIRES

Philippe
DE VILLIERS



ANTHONY QUITOT

ÉCRIVAIN
Fondateur
du Puy du Fou,
ancien ministre,
Philippe de Villiers
intervient tous
les vendredis soirs
à 19 h sur CNews.

prépare l'issue fatale : le peuple historique français sera minoritaire chez lui dans trente ans, conformément au programme officiel de Jean-Luc Mélenchon : « *Remplacer les petits vieux que nous sommes devenus par la jeunesse africaine.* » Sic.

Derrière le changement de population, il y a un changement de civilisation. Avec désormais trois France, qui ne se nourrissent plus du même imaginaire. La France de toujours, qui vénère le dépôt millénaire, fait face à l'anti-France qui pratique le populicide et la post-France qui rêve d'un laboratoire planétaire du paradis diversitaire. Nos élites entretiennent, dans les jeunes générations, l'éclipse de la conscience nationale. La France est devenue un exotisme. L'Union européenne a basculé. Elle a tout juste décidé le financement d'un « *Coran européen* » pour légitimer la société charia-compatible. Nous avons oublié le mot d'Orwell : « *Celui qui tient le passé tient le présent. Celui qui tient le présent tient le passé.* »

La troisième crise est la pire, c'est la crise morale. Elle est le fruit amer d'une rupture de la transmission : notre art de vivre à la française agonise, comprimé entre le Wokistan qui nous désocialise et l'Islamistan qui nous resocialise. C'est l'assimilation à l'envers. Les repères moraux ont sauté. La famille s'efface. La vie même n'est plus protégée, n'est plus sacrée. La rupture anthropologique que nous avons inaugurée avec l'avortement constitutionnel, l'euthanasie et le suicide assisté nous promènent au-dessus du vide. Cette dissociation de déracinés me fait peur. Écoutons le cri de Simone Weil : « *L'enracinement est le besoin le plus profond et le plus méconnu de l'âme humaine.* » ■

NOTRE ART DE VIVRE À LA FRANÇAISE
AGONISE, COMPRIMÉ ENTRE
LE WOKISTAN ET L'ISLAMISTAN



**Tant qu'il y a de la joie,
Il y a de la vie !**



**TOUT LE
MONDE**

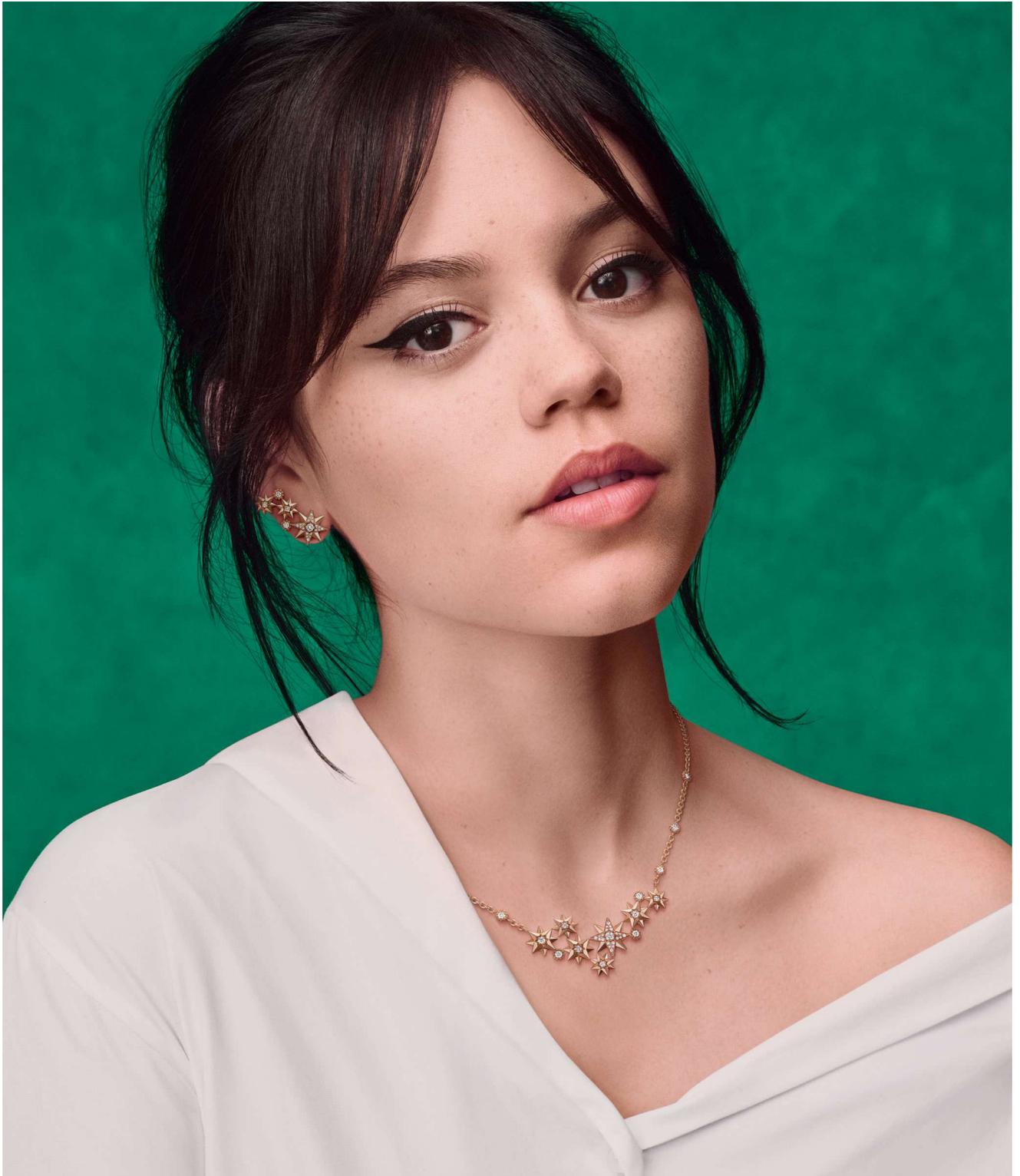
CONTRE LE CANCER

Tout le monde contre le cancer,
c'est chaque année
**25 000 patients, aidants et soignants reboostés
dans 180 hôpitaux**



Scannez-moi pour soutenir l'association !





DIOR

COLLECTION ROSE DES VENTS